

Movane la chamane

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

15

époque

Movane la chamane

Fleuve
Noir

G.J. ARNAUD

MOVANE LA CHAMANE

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

15

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2003, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN : 2-265-07570-1



Trabeskoski

CHAPITRE PREMIER

Le service informatique de l'Ecuadorian Eastern Company occupait une partie du troisième étage d'un wagon de train ultra-rapide de l'ex-compagnie de la Banquise. Cette voiture, avec quelques autres, avait été récupérée dans une île de l'océan Pacifique, mais Fleur ignorait laquelle et préférait ne pas trop se faire remarquer avec des questions jugées inopportunes par ses patrons. Depuis son compartiment-bureau, la fille de Lien Rag apercevait une partie de Bandar Station, la plus ancienne, où les huttes sur pilotis, les maisons branlantes construites à la hâte, avaient résisté aux tempêtes de neige, aux vents violents et au froid mortel. Ces pauvres demeures avaient tenu bon face à ces catastrophes météorologiques, mais étaient en train de disparaître par la volonté obstinée de l'Ecuadorian Eastern Company. D'ici un an, tous les malheureux vivant dans la vieille cité seraient soit partis ailleurs, soit confinés dans des compartiments minuscules de wagons d'habitations gratuits, les WHG, gratuits effectivement, mais seulement pour ceux qui occuperaient un emploi régulier dans la Compagnie. La famille Kalami, propriétaire de la EEC, venait de se déclarer liée par les accords ferroviaires mondiaux et d'adhérer à la CANYST, autrement dit la charte ferroviaire réglementant, avant le réchauffement, les compagnies de chemin de fer et par là même régissant despotiquement sur l'ensemble des Terriens. Depuis quelques jours, une immense pancarte lumineuse proclamait, à l'entrée Nord de Bandar Station : *La mobilité c'est la vie, l'immobilité la mort*. Slogan simpliste qui cependant résumait l'idéologie ferroviaire.

La famille Kalami qui dirigeait l'EEC se composait de deux couples. Le plus âgé était désigné par le prénom de l'époux, authentique Kalami, Chandry, l'autre, plus jeune se référait au prénom de la femme, Narasha car elle était une Kalami et son époux avait pris le nom de cette célèbre famille, oubliant celui de sa naissance.

Depuis son arrivée dans Bandar Station, Fleur Rag travaillait donc pour eux. Ils savaient qui elle était, d'où elle venait, mais ils n'avaient marqué aucune réticence à son égard. C'étaient même eux qui l'avaient démarchée pour s'occuper du système informatique des futurs réseaux, à commencer par celui du Nord qui devait traverser la banquise de la mer de Chine méridionale, tel était le nom de cette partie du Pacifique sur les anciennes cartes. Cartes que les Kalami avaient fait reproduire à grande échelle et qui avaient été incluses dans les mémoires des logiciels.

Pour l'instant, la principale activité de l'EEC était de couvrir l'ancienne île

de Bornéo d'un filet serré de voies ferrées, concurrençant une autre Compagnie financièrement faible, la Channel Sulu Company qui s'était implantée dans la mer des Célèbes, sur la nouvelle banquise.

Lorsque les Kalami lui avaient offert ce poste, Fleur était dans une situation insupportable comme serveuse et cuisinière d'une cafétéria crasseuse, et en quelques jours son statut social s'était transformé. Elle habitait l'un de ces superbes wagons anciens, recevait sa paye en dollars estampillés de l'aigle à deux têtes et paraphés du nom du Grand Maître Aiguilleur Lascasas, le fou de l'Altiplano andin. De quoi épouvanter n'importe qui n'ayant pas la volonté tranquille de Fleur. Elle se savait discrètement surveillée, peut-être considérée comme un otage dans le cas où un conflit éclaterait avec sa famille, que ce soit son père ou son demi-frère. Quant à Kurty, les Kalami faisaient mine de s'en désintéresser mais Fleur savait qu'il n'en était rien. Les patrons de l'EEC attendaient patiemment que le garçon, abandonné seul sur sa barge immobilisée par la banquise, renonce à renflouer la fameuse Locomotive-dieu. Alors seulement ils interviendraient pour prendre le relais, dans la perspective d'utiliser cette machine mythique comme propagande en faveur du renouveau ferroviaire.

Donc on la surveillait, elle pouvait devenir monnaie d'échange, voire être chargée d'une mission auprès de Kurty. Elle avait abandonné celui-ci au comble d'un désespoir profond, n'ayant plus la force morale et physique de rester des jours et des nuits seule à bord de la barge, attendant sa remontée du fond de l'eau. Il s'absentait de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps pour s'enfermer dans la Locomotive engloutie, disant qu'il voulait en percer tous les secrets, mais il se heurtait à la méfiance de l'ordinateur de bord. Certes, il avait été identifié par le système, avait pu pénétrer dans cette énorme masse où reposait le corps momifié de son père, Kurts le pirate, mais il n'était pas encore le maître de cette puissante motrice.

Les Kalami s'en doutaient-ils ou bien restaient-ils inquiets dans l'hypothèse où la Locomotive-dieu pourrait les combattre plus tard ?

Dès son retour à Bandar Station, Cebu, le Philippin, l'un des îliens que Kurty et elle avaient longtemps fréquenté, se hâta de venir lui donner des nouvelles de Kurty.

— Je lui ai trouvé trois compagnons qui vont l'aider dans ses plongées, vous les connaissez tous les trois. Ils espèrent être embauchés par la Compagnie lorsque le réseau du Nord sera en construction, mais en attendant ils sont satisfaits d'avoir trouvé comment se nourrir et se chauffer.

Ainsi, pensa Fleur, Kurty se trouvait désormais étroitement surveillé. Cebu et ses amis les trahissaient sans le moindre remords, mais avec le sourire de l'amitié hypocrite.

— Oui, je lui ai indiqué comment te joindre et je suis certain que son émetteur pourrait atteindre le standard ici, à Bandar.

— Il n'en a rien fait, dit Fleur. Sais-tu où il en est de ses travaux ?

— Il se trouvait handicapé par ton départ, mais je crois qu'il a travaillé sur l'installation de différents relais pour pouvoir poursuivre ses plongées. Le seul ennui c'est le générateur d'air. Celui-ci peut tomber en panne.

Lorsque mes trois amis ont rejoint la barge, ils l'ont trouvée vide avec seulement l'alternateur qui fonctionnait. Le générateur, lui, était arrêté et Sumar a par hasard posé sa main dessus, constaté qu'il était encore chaud. Il a nettoyé l'injecteur, et la pompe a de nouveau fonctionné pour s'arrêter une nouvelle fois. Mais Kurty avait eu le temps de remonter à la surface.

Déjà, avant qu'elle ne le quitte, Kurty éprouvait de grandes difficultés avec l'ordinateur de la Locomotive qui refusait que le garçon installe une prise d'air extérieure pour plus de sécurité. L'ordinateur redoutait qu'une voie d'eau ne se crée.

— Nous avons piqué plus de deux mille kilomètres de banquise en direction de l'ancienne Chine. Les travaux pourront commencer bientôt. Nous avons aussi trouvé l'endroit pour l'installation des ateliers de fabrication de rails à Palauan. Déjà les ramasseurs de ferrailles proposent leurs stocks et certains viennent même de l'inlandsis chinois à bord de traîneaux à hélice.

— Voilà qui ne plaira pas aux Kalami, fit la jeune femme, les véhicules individuels sont interdits par la CANYST.

— Je dois mentionner sur mon rapport qu'une bonne partie des marchands chinois se déplacent sur la banquise de la mer méridionale avec ces drôles d'engins. Ce sont aussi des amphibies, car la banquise n'est pas totale et par exemple le golfe du Tonkin est libre de glace.

Il pointait ces différents endroits sur l'immense carte murale que les Kalami avaient fait afficher dans chaque bureau.

— Ce sont des engins monstrueux qui dévorent des quantités énormes d'huile.

— Du fuphoc ?

— Du baleinium. Les Triades qui se livraient au commerce maritime, mais en réalité à des actes de piraterie, se sont reconverties dans des trafics de toute sorte à bord de ces traîneaux, et pour assurer leur alimentation en huile elles ont coincé des milliers de baleines dans une partie de ce golfe du Tonkin, précisément. Ici...

Il indiquait l'île de Hai-Nam, le détroit avec la presqu'île de Luichow.

— Il paraît qu'il y a dans ce coin des dizaines de milliers de baleines. Des solinas.

— Des solinas ! répéta Fleur en tressaillant.

Surpris par son ton, Cébu la regarda intrigué, mais elle ne jugea pas utile de lui préciser pourquoi elle avait réagi ainsi. Il ne savait pas que les solinas allaient attirer les pires ennuis aux Triades chinoises si elles persistaient à les tuer et à fondre leur lard. Les Hommes-Jonas, qui paraissaient avoir disparu de la surface des océans depuis quelque temps, risquaient de se manifester et de mener la vie dure aux tueurs de solinas.

— C'est leur vivier et ils peuvent inonder le marché de baleinium, si bien que le prix du fuphoc s'est effondré. L'EEC en profite pour racheter des centaines et des centaines de wagons citernes, et quand les Triades envahiront le marché de l'hémisphère Sud, ce sera la débâcle des chasseurs d'éléphants de mer.

Fleur eut le sentiment que Cébu, qui voici un an ignorait tout du vaste monde, croyant alors qu'il se limitait aux quelques îles de cette zone sud-asiatique, avait fait d'énormes progrès en géographie. Que savait-il des éléphants de mer de l'Antarctique, des zones de pêche ? Fleur le soupçonnait d'avoir surpris des conversations çà et là, peut-être chez les deux couples Kalami et d'en avoir mal interprété le sens. Mais tels quels ses propos étaient inquiétants pour les Kerguelen et les Patagonie.

Cébu la quitta mais elle le reverrait, car lorsqu'il se trouvait à Bandar Station, il se montrait très empressé auprès d'elle. Peut-être espérait-il la séduire lorsqu'il l'invitait dans l'un des rares restaurants acceptables qui venaient de s'installer dans cette cité. Elle rectifia mentalement ce mot de cité. Désormais on ne devait plus parler de ville, de village, mais uniquement de station. Le conditionnement des esprits, le lavage des cerveaux recommençait, retrouvant un humus favorable puisque les gens gardaient en mémoire le souvenir des impératifs d'autrefois.

Depuis son poste, elle pouvait entrer en communication avec toutes les petites stations déjà installées sur l'inlandsis de cette île immense, sept cent cinquante mille kilomètres carrés, sans parler des banquises qui la reliaient aux Philippines, au nord-est, à l'Indonésie au sud et bientôt à l'Australie. Mais d'autres petites Compagnies essayaient de se créer en utilisant les dépôts ferroviaires anciens, existant sur leur sol. Certaines ne disposaient que de quelques centaines de kilomètres de voies. L'EEC allait les grignoter les unes après les autres dans un délai assez rapide.

Samarinda Station lui signala un incident avec la CSC, la Channel Sulu Company. Sur la banquise de Macassar, un convoi de marchandises venait d'être attaqué et pillé par des pirates montés sur une vieille loco pourrie. Les enquêteurs de Samarinda Station estimaient qu'il s'agissait d'employés de la CSC, sans pouvoir le prouver. Elle transmit le message à Narasha Kalamî, certaine que celle-ci prendrait des mesures de rétorsion.

Profitant d'un moment de calme, elle réfléchit sur l'éventualité d'un message à destination de Kurty. Sa radio était équipée d'un enregistreur avec imprimante et même s'il se trouvait en plongée, il pourrait lire le texte au retour. Mais Fleur hésitait. Les Kalamî souhaitaient, sans l'exprimer ouvertement, qu'elle renoue avec Kurty, espérant qu'elle pourrait le convaincre de solliciter les moyens importants de la EEC. Celle-ci aurait pu, à partir de son futur réseau Nord, créer une dérivation vers la barge et acheminer des grues, voire des portiques de levage.

Mais en fin d'après-midi, elle collationna un message venant de la banquise de la mer de Java. Un petit poste météorologiste, installé au cœur de cette étendue, signalait que la luminosité générale avait augmenté de plusieurs dizaines de lumens, au point qu'autour du poste la glace avait perdu de sa dureté. Elle ne fondait pas pour l'instant, mais les bottes des observateurs, par exemple, y laissaient leurs empreintes et cela pour la première fois depuis des mois.

Elle relut plusieurs fois le message avant de le confier au standard pour diffusion, mais presque aussitôt le vérificateur la pria de reprendre ce texte pour le faire parvenir directement à Narasha Kalamî. Lorsque celle-ci le reçut, elle rappela Fleur aussitôt :

— Je vous demande la plus grande discrétion sur cette information qui mérite d'être vérifiée scrupuleusement.

Fleur comprit que d'autres signes inquiétants du même type avaient dû se manifester. Elle se promit d'être plus attentive désormais aux comptes rendus météo.

CHAPITRE 2

La préparation de cette expédition dans l'île du Titan, pour en déloger les éventuels Aiguilleurs réfugiés dans un repaire souterrain, prenait tout le temps de Lien Rag qui n'avait même pas pris la peine d'écouter Yeuse, de retour de son ambassade extraordinaire en Patagonie Est et Ouest. Yeuse se demandait s'il éprouvait même quelque intérêt pour ce travail. Pendant quelques jours, embarqué à bord de la *Chimère*, le bateau des Simone, il avait assisté à l'entraînement des commandos dirigés par Centdix, un garçon qu'il connaissait bien. Un ancien rebelle qui avait essayé de destituer Tom-Tom, le président du Conseil du Tabernacle, autrement dit le gouvernement des Simone.

Sur une île déserte des Kerguelen, Lien Rag avait vu ces êtres de petite taille débarquer, crapahuter et investir le terrain avec une ardeur stupéfiante. Ils palliaient leur nanisme par un courage illimité et aussi une force collective sans faille. Là où un homme de taille normale aurait agi seul, trois quatre Simone intervenaient avec une rapidité, une efficacité extraordinaires.

Lorsque Lien Rag le félicita, Centdix montra une satisfaction pleine de sobriété. Il avait mûri et désormais consacrait tout son temps à ses hommes. Lien Rag ne s'était pas douté jusque-là que les Simone avaient acquis une telle science guerrière. Et ensuite il découvrit leur armement très sophistiqué. Ils pouvaient affronter n'importe quel ennemi, y compris les commandos Aiguilleurs pourtant réputés invincibles. Il ne regrettait pas que la vice-présidente Vorgine ait refusé l'engagement de cent volontaires habitant les Kerguelen. Leur entraînement aurait exigé des semaines, sans garantir que par la suite ces jeunes gens se comporteraient courageusement. Les Simone, eux, étaient prêts à en découdre. Lien Rag comprit que la valeur de ces commandos commençait d'inquiéter Tom-Tom et son Conseil du Tabernacle. Il fallait que l'agressivité de ces combattants trouve à s'exprimer. Ces guerriers pouvaient un beau jour décider d'un pronunciamiento chassant le Conseil et prenant le pouvoir.

— Je ne pense pas que Centdix ait renoncé, disait justement le président à Lien Rag. Nous le tenons à l'œil.

Lien venait d'assister à une journée de crapahutage et en retirait l'impression que Centdix et ses soixante-quinze Simone pouvaient effectivement devenir un jour dangereux. Mais un autre malaise s'emparait de lui chaque fois qu'il regardait Centdix, qui dépassait les siens de sa taille peu

commune. Il mesurait entre quarante et cinquante centimètres de plus que les membres du Conseil et de dix à vingt par rapport à ses hommes. Il appartenait à une génération particulière. Sa mère était bien une Simone, mais son père naturel était un étranger de taille normale, selon les critères généraux. Et ce père appartenait à un équipage dont Lien Rag avait été le capitaine. Lui-même, dans des circonstances particulières, en raison d'un contrat où en principe la libido était limitée, avait contribué à la régénération de ce groupe ethnique ayant trop longtemps vécu isolé. Il éprouvait toujours une gêne lorsque Centdix le regardait, comme attendant de lui un aveu.

Lorsqu'il rentra épuisé de ces journées de manœuvres ininterrompues, il fut bien contraint d'écouter Yeuse lui parler de ce qu'elle rapportait comme informations des deux Patagonie.

— Reiner sait très bien que Léonora Cabana traficote avec les Aiguilleurs de Lascasas. Elle est vraiment compromise économiquement et finira par se laisser submerger politiquement. Reiner lui-même se trouve coincé, car la prospérité de son pays est liée à celle du voisin de l'Est. Impossible pour lui de rompre avec la présidente.

Elle sortit un billet de cinquante dollars, le lui tendit. Il découvrit en surimpression l'aigle à deux têtes et la signature de Lascasas.

— La nouvelle monnaie des Aiguilleurs, garantie par la cote de l'océano, avec l'accord secret de Léonora Cabana. La malheureuse doit craindre que sa monnaie qui a si bien démarré, ne sombre d'un jour à l'autre sous la multiplication de ces dollars estampillés. Lascasas avait besoin d'une monnaie et il s'en montre fort prodigue, surtout dans les territoires africains et asiatiques. Ces pays où les gens sont ravis d'utiliser à nouveau des dollars, symboles d'un passé regretté. Regretté par les nantis de cette époque, mais les pauvres ont oublié ce qu'ils ont enduré, semble-t-il.

Était-ce l'effet de sa fatigue, mais la perspective de sentir, au cours de l'expédition à l'île du Titan, le regard de Centdix peser sur lui l'inquiétait. Les nouvelles qu'apportait Yeuse le plongèrent dans une réflexion profonde. Qu'importait que l'île du Titan soit aux mains de la Caste, si celle-ci se montrait encore plus dangereuse en Patagonie ?

— Reiner restera neutre, ajouta Yeuse. Quant à Vorgine elle souhaite un complément d'informations. En réalité elle n'a pas envie de s'inquiéter vraiment. Liensun, déjà accaparé par sa bergère, laisse Songe mener les affaires de la Société Ferroviaire des Kerguelen à sa guise, et elle ne se prive pas de commercer avec la Caste. Même si elle t'a mis en garde contre ces Aiguilleurs de Titan. Autre chose, pour une raison inconnue, personne ne s'explique le phénomène, le prix du fuphoc est en chute libre et du coup l'océano est aussi en baisse. Crois-tu qu'il y ait d'autres sources

d'approvisionnement que les nôtres, avec la mer de Ross et la Zone Tabou ?

CHAPITRE 3

Ce fut tout un événement lorsque Murmose, en chaise à porteurs, vint visiter le chantier de la future raffinerie. Les travaux avaient soudain progressé grâce à l'arrivée de trains complets de matériel venu du Nord. De l'ancienne Sibérienne et aussi de la Tcherskicie de l'ingénieur Pavakov qu'Ann Suba connaissait. Dans ce pays original circulaient des glisseurs inventés par le président, et Liensun en avait volé un, dans l'intention de le faire copier aux Kerguelen. Murmose avait signé un accord avec cet ingénieur qui espérait obtenir de grosses quantités d'huile de pétrole pour ses moteurs. Le fuphoc et le baleinium de l'océan Arctique et du détroit de Béring lui paraissaient trop chers et pouvaient devenir rares, alors que le pétrole de la Caspienne commençait seulement d'être exploité et la raffinerie d'Ann Suba serait la première du genre.

Donc, Murmose se fit porter jusque sur les lieux. Pour elle on fabriqua cette chaise à porteurs que des hommes recrutés par Allanabad acceptèrent de balader dans le secteur. Ils étaient six pour cette corvée, et bientôt chacun regretta d'avoir accepté tant de fatigue pour un salaire aussi médiocre. Ils faillirent abandonner Murmose dans sa chaise, sur le chantier, et Allanabad dut leur payer un double salaire.

Renfrognée comme toujours mais silencieuse, une rareté, la grosse femme observait avec attention l'élévation de la raffinerie, écoutant sans l'interrompre les explications d'Ann Suba.

— Dans deux semaines nous commencerons quelques essais, sans attendre que les travaux soient complètement terminés. Ils ne concerneront que l'aménagement du site et l'approvisionnement en brut. Nous manquons de citernes. Faute de pouvoir construire des réservoirs géants, nous avons besoin de citernes. Nous pourrons ensuite les utiliser pour les remplir de notre produit fini et expédier ces wagons dans tous les azimuts.

Korum, huissier du gouverneur de la province, assistait à cette présentation des travaux, sans cacher son inquiétude. À force de comploter, il avait fini par attirer l'attention du gouverneur qui, à son avis, s'intéressait trop désormais à la raffinerie. Murmose se doutait que Korum, à trop vouloir arrondir sa fortune, avait commis des imprudences que tous payeraient peut-être cher une fois la distillerie finie.

Ann Suba essayait de ne pas prêter attention à ces rumeurs inquiétantes,

poursuivant son travail avec acharnement. Depuis qu'elle avait récupéré sa draisine personnelle, elle vivait plus confortablement, certes, mais avait des raisons autres que les imprudences imbéciles de Korum d'appréhender l'avenir. Elle se rendait compte que la luminosité était imperceptiblement meilleure depuis quelque temps et que le thermomètre ne descendait plus comme il le faisait depuis des mois. Elle refusait de revenir sur son passé récent et de penser que là où elle avait échoué, Louria avait réussi à percer les énigmes de Charlster. Elle avait appris la mort de ce dernier, mais ignorait ce qu'il était advenu de ses travaux clandestins.

Mais, surtout, Ann Suba éprouvait une préoccupation très désagréable, se demandant si elle n'était pas liée à sa vieillesse et à un début de gâtisme. Elle avait la sensation d'une présence invisible qui tentait de pénétrer son esprit. À plusieurs reprises des images étranges, des icônes plus ordinaires, s'étaient présentées à sa conscience comme des rêves éveillés. Elle ne parvenait pas toujours à les chasser, redoutant les hallucinations découlant d'une décrépitude en voie d'affaiblir son organisme.

Comme si elle en avait assez vu, Murmose, sans un seul mot, sans une appréciation pour son travail, fit signe à ses porteurs de la ramener chez elle. Korum haussa les épaules tandis qu'Allanabad se précipitait pour accompagner cette femme exécration.

Le soir venu, Ann Suba essaya de se concentrer sur les plans de la raffinerie, mais une nouvelle fois un être invisible parut vouloir se glisser en elle, comme pour dominer sa personnalité. Un être froid comme un serpent.

CHAPITRE 4

Ce matin-là, Louria se réveilla lasse, encore sous l'emprise de son rêve. En réalité, ce n'était pas vraiment un rêve, mais un songe éveillé qui avait déroulé ses images incohérentes en dépit de sa volonté. L'échiquier de Charlster en était le sujet principal, et cette vision l'avait entraînée dans des spéculations que jamais elle n'aurait favorisées durant le jour. Elle avait choisi de dormir seule, se sentait fatiguée et Harold n'avait émis aucune protestation. Il était très attentionné, toujours prêt à subir ses caprices. Ce qui l'énervait un peu, et entretenait aussi un sentiment confus de doute. Elle aurait préféré qu'il proteste, se mette en colère, boude, mais non, le lendemain de ses nuits solitaires il était pareil à lui-même. Dès que la fascination de son travail s'emparait de lui, de la journée il serait un tout autre garçon.

Ce même matin, elle appela Claudion Hyponias à 87°7 Station, pour lui demander ce qu'il était advenu de l'échiquier de Charlster. Sa copie était toujours entre les mains d'Olga Tireligne qui, depuis des jours, n'avait pas daigné reprendre le contact.

— Nous avons décidé, et Fortalès était d'accord, de laisser l'échiquier entre les mains de Rom, le petit garçon de Cristella Marlone. Tu sais comment fonctionne la boîte vocale. En principe, elle est conditionnée pour répondre à la plupart des questions qu'un enfant peut poser, et c'est la voix de son père que le gosse entend.

— L'échiquier est tel que nous le connaissons, avec son ordinateur de jeu d'échecs et son cerveau biologique ?

— Nous n'avons rien modifié.

— Cette console de jeux reste donc opérationnelle. L'émetteur clandestin qui envoyait des messages aux e-gènes d'Altaï n'a jamais été repéré ?

— Je ne pense pas mais Fortalès nous aurait prévenus s'il en allait autrement. Mais qu'est-ce qui t'inquiète ? Nous ne pouvons priver le gosse de cet appareil, le seul lien qui lui reste avec son père mort, même si cette relation est totalement artificielle. Peu à peu, Rom se rendra compte que Charlster répond à ses questions de la même façon, et lorsqu'il aura épuisé le cycle des interrogations, il n'attachera plus le même intérêt affectif à cette console. Mais cela se fera progressivement, sans heurts psychologiques, au fur et à mesure qu'il sortira de la petite enfance.

Elle finit par interrompre la communication, mais n'en resta pas moins préoccupée. Sur son bureau, elle avait trouvé plusieurs e-mails de stations météorologiques qui confirmaient une lente, très lente amélioration de la luminosité ambiante. Par contre, le froid restait à un niveau stationnaire, ne donnant aucun signe de régression. Fortalès lui avait promis de solliciter des centaines de lieux où la température était relevée plusieurs fois par jour, mais comme il ne lui avait pas communiqué ces chiffres, elle se doutait bien que le redoux n'était pas signalé.

Elle avait formé une petite équipe que dirigeait Harold Kowning, pour poursuivre les échanges avec les logiciels d'Altaï, mais ceux-ci restaient assez restreints, faute d'avoir établi une relation radio. Malgré leur bonne volonté, Louria appelait ainsi l'obligation d'obéir dans laquelle se trouvait ce système, les e-gènes ne parvenaient pas à identifier et à traduire le chiffre de leur fréquence.

— À croire, disait Harold, que Charlster est tombé dessus par hasard. Et comme la mise en place de cette relation sophistiquée a demandé énormément de temps et de travail, je suppose qu'il a eu cette chance lorsqu'il se trouvait encore à 87°7. Il est possible que Claudion en retrouve trace dans les archives abandonnées par le vieux savant.

— Charlster a tout emporté, répondait Louria, qui ne croyait guère à ces archives.

— On peut tout de même essayer de retrouver quelque chose. Il y a bien des opérateurs radio, là-bas, à 87°7, tout comme ici.

— Oui, et ils auscultent le ciel et les émissions stellaires pour alimenter le travail des astrophysiciens.

— Ce sont des techniciens, insistait-il, des fonctionnaires qui ne peuvent se permettre des négligences. Je conçois qu'un type comme Charlster, ou même l'un d'entre nous puisse prendre des notes sur un quelconque morceau de papier, pour ensuite l'oublier dans un fond de poche, voire le détruire en ne se souvenant plus de son importance. Un fonctionnaire enregistre toutes les démarches de sa journée, les codifie au besoin pour les archiver.

— Ça se présenterait, à condition que tu sois dans le vrai, comme un fatras de chiffres demandant un travail accablant.

— Nous avons fait des progrès dans la diversité des émissions-radio venues de l'espace. Nous avons même une nomenclature de plus en plus précise. Moi-même je connais certains chiffres par cœur et toute anomalie devrait nous sauter aux yeux.

— Nous ne pouvons demander ce travail fastidieux à Claudion Hyponias qui a en charge l'observatoire de 87°7.

— Envoyons quelqu'un là-bas. Je veux bien y aller moi-même, annonça Harold tranquillement.

— Ça peut durer des semaines pour un résultat nul.

— Je sais, mais nous devons le faire.

Fâchée qu'il envisage, sans en paraître navré, de s'éloigner d'elle durant des jours et des jours, Louria éprouvait de l'hostilité contre ce projet, ne cherchant plus à le combattre avec logique, mais se laissant emporter par son caractère excessif. Lorsqu'elle vit que les deux assistantes d'Harold la dévisageaient bizarrement, elle comprit qu'elle était percée à jour. C'est alors que Jane Marwell, l'éternelle contestataire, prit la parole :

— Je suis aussi volontaire pour aller séjourner là-bas. Claudion est un garçon charmant et je m'entends très bien avec lui. Je ne pense pas qu'il s'opposera à mon installation dans son service.

Louria y vit une attaque sournoise dirigée contre elle. Si Jane Marwell se proposait, c'était qu'elle avait des vues secrètes sur Claudion et ça, elle ne le supportait pas. Il ne pouvait qu'être éternellement disponible dans l'espoir qu'elle, Louria, reviendrait un jour vers lui.

— Qu'en penses-tu ? demanda Harold.

Depuis quelque temps, ils n'essayaient plus de cacher leur liaison connue de tout le train-observatoire. D'ailleurs, dans ce convoi il y avait une dizaine de couples qui s'étaient formés dans les mêmes circonstances et nul n'y prêtait attention. Bien sûr, les amours de la directrice alimentaient beaucoup plus les rumeurs, mais elle s'en moquait. On lui prêtait plus de perversité qu'elle n'en possédait réellement.

— Je pense que ce serait du temps perdu, finit-elle par dire. Vous savez très bien que toute personne chargée d'une mission extérieure perçoit un double salaire et des avantages que notre budget ne peut vraiment se permettre.

— Je ne demande rien de tel, dit Jane Marwell.

Louria la fixa sans indulgence.

— Aujourd'hui non, mais plus tard, telle que je vous connais, vous vous plaindrez d'avoir été spoliée, et si je vous envoyais là-bas ce serait en suivant strictement les instructions. Mais pour l'instant je n'en vois pas la nécessité.

Lorsqu'ils se retrouvèrent, Harold et elle à la cafétéria, vers une heure de l'après-midi, il lui reprocha de s'obstiner à refuser cette mission.

— Je suis sûr que la fréquence émettrice d'Altaï est archivée quelque part à 87°7.

— Je te fais remarquer que d'un commun accord nous évitons d'ordinaire de parler travail au cours des repas.

— De quoi as-tu peur, que Jane Marwell ne séduise Claudion et que celui-ci ne quitte la sphère de tes anciens amants ?

Elle n'en crut pas ses oreilles. Comment Harold, toujours aussi poli, respectueux, pouvait-il en arriver à prononcer de tels jugements accusateurs ?

— De quoi te mêles-tu ? fit-elle entre les dents.

— Je ne fais que te mettre en face de ton égocentrisme, ta jalousie pathologique. Qui a couché avec toi ne peut, la séparation venue, prétendre à d'autres relations amoureuses. Je ne suis pas dupe. Tu enfermes tes amoureux dans ton propre camp de concentration et tu les surveilles nuit et jour s'il le faut.

Elle faillit se lever brusquement et partir. Mais ceux qui déjeunaient là en auraient pour des jours à nourrir leurs ragots de son mouvement d'humeur.

— Tu es un petit prétentieux, dit-elle, et si cela te gêne d'être dans ce camp de concentration, tu peux en sortir sans aucune difficulté.

— Je voulais seulement te montrer que ta conduite n'échappe à personne, et que chacun ici sait que tu n'agis pas selon ta conscience scientifique, mais en fonction de tes pulsions caractérielles. Et je me suis permis de t'en faire part avant que tu ne te retrouves face à une opposition de plus en plus hostile.

Furieuse, elle se rendit dans sa cabine pour prendre une douche et essayer de réfléchir, en abandonnant toutes ces adhésions émotionnelles suspectes qui entachaient son objectivité de scientifique. Mais elle savait à l'avance qu'elle n'y parviendrait pas.

Dans l'après-midi, elle convoqua Harold et lui annonça qu'elle venait de s'entretenir avec Claudion Hyponias.

— Il m'a donné son accord pour que l'un de nous aille fouiller dans les archives du service radio. J'ai proposé ta candidature et Claudion m'a dit qu'il était enchanté que ce soit toi. Tu devras partir demain matin.

— C'est très bien, je regrette pour Jane Marwell qui en avait fortement

envie, mais tu as choisi en toute liberté.

Ceci dit sans ironie.

CHAPITRE 5

Non sans mal, Kurty obtint de l'ordinateur central de la Locomotive l'autorisation d'amener un invité.

— Je voudrais que vous observiez ce garçon qui m'accompagnera. Il se nomme Sumar et je voudrais connaître ses motivations. Il n'a aucune raison de m'aider, ici en pleine solitude glacée, pour un salaire de misère, la nourriture et un endroit chauffé où se reposer. Je crains qu'une curiosité malsaine et cupide ne l'ait entraîné jusqu'ici.

— Dans ce cas, vous ne devriez pas me l'imposer, dit l'ordinateur.

— Je ne vous reconnais pas le droit de dire « je », alors que cette Locomotive, selon les règles éternelles, est mon héritage. Que vous émettiez des réticences, d'accord, mais au moins ayez la décence de le faire au nom de la Locomotive et de mon père.

Et, chose étonnante, pour la première fois Kurty eut conscience d'avoir enfin rabattu la suffisance de cet appareil trop sophistiqué. Un ensemble électronique qui depuis des années vivait en totale autonomie et y avait gagné une impudence insupportable.

— Je vous prie de recevoir mes excuses, prononça ensuite la voix métallique. Vous avez parfaitement raison, mais je maintiens mes réserves sur la présence de cet inconnu dans cet endroit.

Lorsque Sumar apprit qu'il serait de la prochaine plongée et pourrait accompagner Kurty dans les entrailles de la Locomotive-dieu, il en resta les yeux écarquillés, incapable de dire quoi que ce soit. Sa pomme d'Adam faisait du yoyo dans sa gorge, trahissant son émotion. Mais quelle était la nature de celle-ci ? La fierté ou bien la pensée moins honorable qu'il allait enfin découvrir ce que personne n'avait jamais vu, et qu'il pourrait en tirer un grand profit. Surtout auprès de la famille Kalami de Bandar Station et par là même la Caste des Aiguilleurs. Voyait-il tomber en pluie des centaines de dollars estampillés ?

Les deux autres ne cachaient pas leur frustration et regardaient Sumar avec envie. Dans la nuit, Kurty les entendit se chamailler dans la partie du roof où ils couchaient à même le plancher, dans des sacs de couchage supportant les grands froids. Il crut comprendre que ses amis reprochaient à Sumar de se comporter comme une putain, ce fut le premier mot qui le frappa, mais

lorsque Furau qui ne faisait jamais preuve de délicatesse ajouta le terme de *maricon*, Kurty éprouva une gêne et préféra ne plus écouter. Il ne réussit pas à se rendormir facilement, obsédé par cette dispute nocturne. Il se promit d'avoir l'explication de ces accusations incompréhensibles lorsqu'il serait seul avec Sumar.

Que reprochaient-ils à Sumar, d'être à la solde des Kalami ? Ce qui signifierait qu'eux ne l'étaient pas ? Ou pas encore ?

Le lendemain fut consacré à la préparation de cette plongée. Kurty voulait qu'elle s'effectue sans la moindre anicroche. Sumar devait descendre dans la mer, pénétrer dans la Locomotive et remonter à la surface en toute sécurité et il lui fit essayer la combinaison de plongée de Fleur à cause de la taille de la jeune femme. Elle était plus petite que Kurty, mais plus grande que Sumar. Lui et ses amis ne dépassaient pas le mètre soixante. Mais cette combinaison ferait l'affaire. Durant l'essayage, Sumar était en caleçon et ses amis se moquaient de lui avec des allusions qui finirent par agacer Kurty.

Il souhaitait les faire taire, toutefois ne leur donnant aucun salaire convenable, il ne se sentait pas le droit de jouer les patrons. Il se contenta de les calmer, mais visiblement ces deux-là étaient furieux que Sumar ait été choisi, et ils l'accusaient d'avoir utilisé une ruse ou de s'être montré trop servile.

Ils descendirent le lendemain, au lever du jour, et le garçon se débrouilla assez bien, ne parut pas s'affoler quand la lumière devint glauque malgré les petits projecteurs jalonnant leur descente. Un animal, un gros poisson se trémoussait dans la vase du fond et des nuages de particules remontaient vers la surface.

— Ne t'inquiète pas, il va s'enfuir dès qu'il nous verra.

Mais Kurty se trompait et lorsque les projecteurs de la Machine illuminèrent l'ancienne crypte décapitée, ils aperçurent un gros requin qui attaquait une proie enfouie dans un amas de corail. Le prédateur arrachait des morceaux de ces madrépores avec ses dents pour atteindre sa proie, un gros calmar qui, de ses tentacules, enserrait avec désespoir un bloc de corail, espérant que la gueule aux dents redoutables ne pourrait se refermer sur lui. En quoi il se trompait, car d'un coup le requin claqua ses mâchoires. Ils virent les bras qui sortaient de cette gueule terrible, et agitant sa nageoire caudale le squalo disparut dans les nuages de vase.

Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le sas de la Locomotive et que l'eau commença de baisser, Kurty ôta l'intégral de Sumar et le découvrit blême. Il tremblait de tous ses membres lorsqu'il ouvrit lui-même sa combinaison de plongée, incapable de prononcer un mot.

— C'était le calmar qui l'intéressait, pas nous, essaya de le rassurer Kurty.

L'autre hocha la tête, peu convaincu.

— Tu peux rester ainsi, dit Kurty, il fait très chaud dans la Loco, tu verras.

Sumar lui glissa un regard bizarre qui le laissa dans l'incompréhension totale.

Lentement ils visitèrent l'immense carcasse de la Machine et, effaré, le Philippin découvrit des aménagements qu'il ne soupçonnait pas, comme les cabines de l'équipage lorsque Kurts se livrait à la piraterie, les salles de bains, les chambres destinées au maître et à ses invités. Il s'approcha des meubles avec timidité, regarda la grande couchette qui ressemblait plus à un lit qu'à une couchette de wagon. Il demanda s'il pouvait s'y allonger et Kurty, amusé, donna la permission, mais lorsque Sumar se mit à rouler sur lui-même sur cette couche confortable, il annonça sèchement que la visite n'était pas terminée.

D'ordinaire, Kurty, lorsqu'il sortait du sas, enfilait une combinaison légère, mais il avait évité de le faire pour laisser le garçon en caleçon, redoutant que Sumar ne cache sur lui un petit appareil photo. On en trouvait de minuscules fabriqués avant le réchauffement pour trois fois rien, mais qui aujourd'hui valaient fort cher. Si le Philippin travaillait en secret pour les Kalami, il ne pouvait se contenter de sa mémoire pour leur fournir des renseignements. Kurty pensa que Sumar espérait venir là régulièrement et qu'il opérerait lorsque lui-même ne se méfierait pas.

Kurty, sous un prétexte quelconque, plaça un casque sur sa tête et entra en communication avec l'ordinateur central.

— Cet inconnu est là pour vous duper, lui annonça dans un chuchotement la voix de synthèse. Gardez vos distances, il est très habile et cherche à vous séduire.

CHAPITRE 6

La caravane de Dagan remontait vers le nord-est depuis la veille, lorsque le dirigeable de Tharbin fut aperçu se dirigeant vers le sud, vers Landal Gobi, attendu par Oul-Azam. Ce dernier, désespérant se débarrasser du démon qui hantait la navette qu'il était chargé de garder, avait menacé de quitter le service de Tharbin. Aussi ce dernier s'était-il hâté de faire le voyage.

Deborrah, que Movane avait dû arracher à l'autorité d'Oul-Azam, ne s'éloignait jamais d'elle, ce qui agaçait la jeune femme. Mais lorsqu'elles virent le dirigeable, elles échangèrent un regard inquiet à travers le voile qui cachait leur visage.

— Il était temps, dit l'ancienne boutiquière d'articles de mode. Oul-Azam va dire au président que tout est rentré dans l'ordre et que le démon s'est enfui.

— Oui, mais il ajoutera que c'est grâce à une chamane qui voyage dans la caravane de Dagan, précisa Movane dans un souffle, en regardant autour d'elle si personne ne surprenait leur échange. Movane se faisait passer pour muette car elle ne comprenait pas le mongol. Elle se faisait appeler Sandasaï, un nom sino-mongol.

— Croyez-vous qu'il va vouloir vous rencontrer ?

— C'est possible, d'autant plus que Oul-Azam lui dira que je sais lire dans les pensées et que cette révélation lui rappellera quelque chose, un très mauvais souvenir en fait. Il n'aura aucune peine à soupçonner cette chamane d'être la Movane qui le tortura à l'aide de visions insupportables.

Puis elle se tut et se laissa balancer au rythme lent du chameau qu'elles partageaient. Dagan était très satisfait des bonnes affaires traitées à Landal Gobi, même s'il regrettait de ne pas avoir pu acquérir un lot de tapis. Il était satisfait encore plus que la chamane Sandasaï soit de retour dans sa caravane et qu'elle ait réussi à convaincre cette femme blanche de la suivre. Une bonne couturière qui enchantait les femmes par ses créations. En quelques jours, elle avait cousu des vêtements superbes, et Dagan appréciait que ses femmes soient contentes et ne l'assaillent pas de revendications comme d'habitude. Il était seulement intrigué par la façon dont cette Deborrah avait pénétré dans son campement. Un des gardes avait prétendu avoir aperçu un gros oiseau juste comme elle apparaissait, et comme il avait suivi toutes ces histoires de

démon enfermé dans cette tour de Landal Gobi, il se demandait s'il n'y avait pas là quelque sorcellerie. Aussi, avait-il choisi de ne plus s'en inquiéter, mais n'y parvenait pas. Pourtant ces deux femmes devenaient indispensables à la bonne tranquillité de la caravane. Sandasaï soignait les gens mieux que n'importe quel autre chaman et d'ailleurs, à cause de sa réputation, elle avait failli lui être enlevée par Oul-Azam. Mais tout était rentré dans l'ordre.

Il expliqua à Movane que la prochaine étape les conduirait au grand marché de Harbin en Mandchourie, et qu'ensuite ils atteindraient le Pacifique où l'attendait une grosse cargaison d'huile de baleine.

Ils furent paralysés dans une vallée étroite par une tempête de glace qui dura trois jours et qui commit des dégâts irréparables. Trois personnes furent tuées et une douzaine blessées par ces glaçons que le vent arrachait à des crêtes et projetait à grande vitesse sur les êtres vivants et les objets. Les yourtes étaient pour la plupart déchirées et il fallut, une fois le vent calmé, procéder aux sépultures, soigner les blessés, réparer les tentes. La caravane avait perdu six chameaux de bât et comme il faudrait surcharger les survivants, on arriverait à Harbin avec un grand retard.

— J'espère, disait Deborrah, quand elle pouvait parler sans risquer d'être entendue, j'espère que le dirigeable de Tharbin a été déchiqueté par cette tempête et qu'il ne pourra pas se lancer à notre poursuite.

C'était un vœu pieux auquel Movane préférait ne pas ajouter foi. Elle ne cessait de regarder le ciel quand elle allait d'une yourte à l'autre pour soigner les blessés. Elle redoutait de voir poindre, comme un œuf maléfique, l'aérostat redouté. Movane remarqua que les jours rallongeaient de façon perceptible et que la lumière était moins glauque que d'habitude. Elle trouvait les nuages moins lourds de menaces et ils ne filtraient plus aussi impitoyablement le jour.

Deborrah lui parlait du sphale, mais Movane n'éprouvait aucune envie de donner des précisions sur cet être étrange.

— Espérait-il faire partir la fusée pour qu'il se soit enfermé dedans ? Il n'aurait pas dû se faire remarquer. Vous croyez qu'il y est revenu ou bien qu'il est parti ailleurs ? Mes parents m'avaient vaguement dit qu'il y avait dans Flatty des êtres non humains, mais sans me préciser leur apparence. En réalité, je crois que si mon père souhaitait retourner là-haut, ma mère n'y tenait guère. Mais ils sont morts assez jeunes tous les deux, à cause de cette maladie qui nous ronge. Cette étrange leucémie. Nous serions venus sur Terre pour en guérir, cependant on en meurt tous, et à un âge où les humains se disent être en pleine force. Moi je vais faire quarante ans et je sais que mes jours sont comptés, si je pense à mes parents qui n'ont jamais atteint les quarante-cinq ans.

Alors qu'on n'était plus qu'à quatre jours de Harbin, le dirigeable réapparut. Il les dépassa, mais s'ancra un peu plus loin. Tharbin, entouré d'hommes en armes, attendait la caravane à l'entrée d'un défilé.

— Restons calmes, murmura Movane à Deborrah, blanche de terreur.

CHAPITRE 7

Visiblement, Lienty aurait préféré ne pas participer à cette expédition à l'île du Titan. Lien Rag l'avait arraché littéralement à ce chantier des îles Me Donald où son cousin surveillait la transformation du chalutier *Dark* en brise-glaces. Le travail était bien avancé et le bateau serait livré bientôt avec une étrave en acier et deux moteurs de quinze cents chevaux chacun. Un véritable monstre. À pleine vitesse, affirmait l'architecte naval, l'étrave se soulèverait selon un angle de trente à quarante-cinq degrés et l'arrière plongerait dans l'eau. Pour pulvériser la banquise du passage de Drake, Lienty prévoyait d'arriver à toute vitesse sur l'endroit précis où il creuserait son chenal, l'étrave en position haute, et de couper brusquement les gaz. Il recommencerait l'opération autant de fois que nécessaire, pour briser la banquise.

— D'accord, lui avait dit Lien Rag, mais où trouveras-tu l'équipage assez téméraire, aussi fou que toi pour effectuer une pareille acrobatie ?

— Je sélectionnerai les marins un à un. La paye sera à hauteur du danger couru, plus les primes. Si nous creusons ces vingt-cinq kilomètres de banquise en un mois, ils ne regretteront pas leurs nuits d'insomnie.

— N'oublie pas qu'au centre de cette banquise il y a une arête de plus de dix mètres d'épaisseur.

— Nous l'attaquerons à l'explosif d'abord et ensuite le *Dark* finira l'ouvrage.

Il accepta de quitter le chantier naval et dès lors ils réfléchirent ensemble à l'opération Titan. La *Chimère* faisait route vers l'est depuis une semaine, et le baleinier *Madam* avait rejoint son poste d'attente en plein Pacifique.

Bien que les Kerguelen ne se trouvassent nullement impliquées dans cette affaire, la vice-présidente Vorgine avait essayé de dissuader Lien Rag de s'attaquer aux Aiguilleurs.

— Nous sommes relativement tranquilles dans notre archipel et jusqu'à présent nous n'avons relevé aucune preuve de l'ingérence de la Caste dans notre fonctionnement. Nous sommes en train de construire un réseau de voies ferrées, dont la principale branche se dirige vers le nord, au fur et à mesure que la banquise s'allonge. Le président Liensun effectue un exploit et Songe lui fournit tout le matériel nécessaire. Nous n'avons pas à nous soucier de

savoir qui lui vend ce matériel. Notre économie, malgré le froid intense, s'est bien redressée.

— Vous pratiquez un réalisme cynique et un peu aveugle, lui répondit Lien Rag. Mon expédition est privée. Les Simone sont mes alliés, et le dirigeavion ainsi que le baleinier ravitailleur sont la propriété de cette société fondée par mes amis et moi-même. Je désapprouve mon fils d'accepter ce matériel, sans se soucier de son origine. Je crains que Songe n'ait engagé les Kerguelen dans un emprunt colossal qu'il faudra bien rembourser un jour ou l'autre, et la part de l'État dans l'exploitation de la mer de Ross ne suffira pas à régler le passif.

Assommée par cette révélation, Vorgine le regardait comme s'il délirait. Il eut un petit sourire modeste.

— J'ai mes sources. Songe ne peut régler comptant ces quantités énormes de matériel ferroviaire, ces rails, ces aiguillages, toute cette infrastructure qui fait votre admiration. Bien sûr, la machine compound réparée, et qui fait la navette sur les quelque quarante kilomètres de ligne installés, vous fait béer de satisfaction, mais allez-vous payer les millions d'océanos qui constituent la dette de la Société Ferroviaire des Kerguelen ? Un beau jour se présenteront des messieurs très gentils, très aimables et vous devrez accepter leurs conditions, sinon c'est la faillite des Kerguelen.

— Mais si vous le saviez, qu'avez-vous attendu pour m'en informer ?

— C'est tout récent, mais vous devriez regarder un peu plus souvent par votre fenêtre, au lieu de rester enfermée quinze heures par jour à étudier les dossiers. Vous auriez été surprise par l'ampleur des travaux effectués. Pour construire ce remblai, et uniquement celui-ci, il a fallu établir un réseau de rails afin que les engins de terrassement puissent travailler. Il a fallu des milliers de tonnes de glace compressées pour édifier ce talus qui fait votre fierté. Il a fallu des moules de tunnels pour créer des passages dans ce remblai. Il a fallu embaucher deux cents ouvriers. Bien sûr, vos statistiques sont passées au positif et vous vous êtes réjouie de cette reprise.

— Songe a obtenu ce prêt de quelle banque ?

— Elles sont plusieurs et toutes à Magellan Station, pas une à Punta Arenas. Reiner veille au grain, lui, et ne se laisse pas endormir. Bien sûr ses réseaux sont pratiquement inexistant, mais il reste indépendant. Il fait enrager Lascasas dans son repaire de l'Altiplano, mais je le connais, c'est un entêté et il résistera à la Caste aussi longtemps qu'il le pourra.

— Je vous rappelle, fit Vorgine en colère, que c'est vous qui avez décidé la création de la Société Ferroviaire des Kerguelen, vous êtes aussi responsable que l'État dans cette affaire.

— Pour ma part je souhaitais que tout le matériel soit pris dans les silos engloutis de Titan, mais vous m’avez refusé l’enrôlement de cent volontaires. Désormais je suis à mon compte, en partenariat avec les Simone.

— On dirait que vous avez pris les Kerguelen en grippe. Personne ne vous a poussé à démissionner, vous êtes parti de votre plein gré et vous vous réjouissez de voir poindre cette catastrophe. Seulement vous ne m’apportez aucune preuve et je ne suis pas forcée de vous croire sur parole.

— Vorgine, vous êtes une femme capable mais vous consacrez trop de temps à vos dossiers, de crainte que Carminal ou Kerchichian ne vous cherche des poux quand vous vous expliquez devant l’Assemblée. Laissez-les vitupérer, ils ne font jamais de propositions positives, et quittez votre bureau pour visiter les îles. Je vous conseille de dégager les Kerguelen de la Société Ferroviaire.

— Vous savez très bien que les Aiguilleurs mettront alors le grappin dessus, sans qu’il y ait contrôle de notre part.

— Vous vous dégagez seulement pour les installations sur banquise extérieure, hors bande territoriale et vous nationalisez les réseaux intérieurs. Donnant donnant.

— Ils nous bloqueront dès que nous voudrions emprunter la banquise Nord par exemple. Notre expansion sera limitée.

— Pas tant que l’océan Indien reste libre de glace en dessous du Capricorne, dans la partie orientale. Si Lienty réussit à percer la banquise du passage de Drake, nous resterons les maîtres de toute la zone Antarctique. Vous devriez d’ores et déjà prévoir un corps d’élite qui sera chargé de surveiller ce chenal de Drake et de prélever un péage. Car je connais mon cousin, lorsqu’il a une idée en tête, il réussit à la réaliser. Nous allons court-circuiter le détroit de Magellan.

— Vous ruinerez votre ami Reiner que vous estimez tant ? Ne venez-vous pas de faire ses louanges ?

— Nous compenserons ses pertes.

— Le prix du fuphoc est en chute libre. Avec un océano on peut en acheter huit litres au lieu de six il n’y a pas un mois. On dit que d’énormes quantités de baleinium vont arriver sur le marché de Magellan Station. Vous savez très bien que c’est là-bas que se négocient les huiles de toute nature.

— Autre chose, dit Lien Rag, en sortant de sa poche le billet en dollars estampillé, rapporté par Yeuse de sa tournée diplomatique en Patagonie. Vous avez eu connaissance du renouveau de cette monnaie ?

Vorgine ne marqua aucune surprise. Elle ouvrit un tiroir et en sortit une liasse, des billets de dix et vingt dollars.

— On a trouvé ça dans les poches d'un trafiquant qui achetait de la viande de baleine surgelée. Il payait avec ça et les vendeurs, des grossistes en viande, acceptaient ces dollars estampillés.

— Le trafiquant venait de Patagonie ?

— Non, c'est un habitant des Kerguelen. Il n'a pas voulu dire d'où il tenait ces dollars.

Lien Rag préleva un billet dans la liasse et l'examina. Il posa le sien à côté et demanda une loupe. Il se releva au bout d'une minute.

— Le billet de votre liasse est un faux. Dans la mesure où celui que m'a remis Yeuse est authentique. L'aigle à deux têtes est de couleur plus terne que sur le billet venu de Patagonie. La signature, elle, est identique.

Il regarda les billets par transparence à l'aide de la lampe de bureau.

— L'estampille authentique de l'aigle est une incrustation. Selon un procédé qui consiste à rendre perméable la partie du papier sur laquelle on va opérer. Le temps de faire l'incrustation et celle-ci terminée, on réimperméabilise le papier. Le faux, lui, est simplement imprimé sur chaque face, avec un décalage entre les deux dessins d'un dixième de millimètre.

— Cette liasse est de deux mille dollars estampillés, l'équivalent, puisqu'il y a parité, de deux mille océanos. Et ce bonhomme avait ça dans sa poche comme il aurait eu un mouchoir, preuve qu'il n'attachait pas à cette liasse autant d'intérêt que s'il s'était agi de vrais billets.

— Vous croyez qu'il y aurait une imprimerie clandestine de faux dollars estampillés ?

Elle hocha la tête.

— Je le crains. Je vais alerter les services de police et prévenir la population...

— N'allez pas agir aussi rapidement. Pourquoi existerait-il ici, dans notre archipel qui comme vous le disiez tout à l'heure est pour l'instant en dehors de l'agitation qui règne en Patagonie et ailleurs, pourquoi existerait-il une fabrique de faux dollars estampillés ? Les océanos se sont bien implantés, remplaçant nos kers, et les gens ont pris l'habitude de cette monnaie. Essayez de savoir si on a saisi d'autres dollars par ailleurs. Quant à ce trafiquant, demandez qu'on établisse un peu mieux son dossier. Il faut savoir comment

ces dollars sont parvenus dans sa poche. Il peut vous conduire à l'imprimerie clandestine. Après tout, il n'y en a que quatre dans tout l'archipel. Deux impriment la presse, les deux autres sont des imprimeries de labeur, travaillant avec une clientèle diversifiée.

Sortant de la Présidence, il partit à la recherche de son fils, le trouva dans le wagon qui serait le premier d'une série future, regroupant les services administratifs de la Société Ferroviaire. Liensun travaillait, avec un ingénieur venu de Patagonie occidentale, sur les plans du futur réseau Nord. L'ingénieur sortit et sans paraître y attacher d'importance, Lien Rag demanda des nouvelles de Songe.

— Elle doit revenir aujourd'hui ou demain, à bord du 510.

— L'hydravion des gens de Crozet, fit Lien Rag, une bonne affaire l'achat de cet appareil.

— En vingt-quatre heures elle rejoint Magellan Station, annonça fièrement Liensun. C'est bon pour les affaires.

— Elle emporte du fret ?

— Des marchandises de valeur, surtout. Des parfums et des médicaments fabriqués ici. Elle triple, quadruple la mise.

— Quel genre de médicaments ? s'enquit Lien Rag, alerté.

— Tu sais très bien que les gens de la Chimical Company d'autrefois se sont réfugiés ici avec le réchauffement et ont repris leurs activités sous la raison sociale de Chimical Limited. Ils avaient une branche traitant des effets du réchauffement, des brûlures, des leucémies et cancers. Puis avec le froid revenu ils ont cru que c'était fichu, mais la demande reste élevée et même a augmenté. Songe en tire un revenu de plusieurs centaines de milliers d'océanos.

— Tu as entendu parler des dollars estampillés qui ont cours en Patagonie orientale et dans d'autres pays, au Nord ?

— Des dollars estampillés ? fit Liensun étonné. C'est quoi ce truc-là ?

N'osant trop se sentir soulagé par la réaction de son fils, Lien Rag exhiba le billet rapporté par Yeuse. Liensun l'examina dans tous les sens en secouant la tête. Puis déchiffra la signature et sursauta :

— Lascasas ? Le fou furieux de l'Altiplano ?

— Léonora Cabana aurait accepté en secret la parité avec l'océano. Une

caution en quelque sorte.

Au moment de s'en aller, négligemment, Lien Rag demanda à son fils quelle imprimerie travaillait pour la Société Ferroviaire.

— Si tu en es content, j'aurais du travail pour eux.

— C'est l'imprimerie Ravanali, un vieux dur à cuire. Maintenant, c'est son fils Aldo qui a pris la suite. On leur donne pas mal à faire. Ils impriment les billets de chemin de fer et les horaires.

CHAPITRE 8

Peu à peu, Jdriège et Gdami s'étaient réconciliés. L'origine de leur dispute était la colère et la désapprobation de Gdami, lorsque son ami Roux avait ordonné le sabotage du chalet où Lien Rag et Yeuse habitaient en bordure de la mer intérieure de Ross. Que Jdriège attente à la vie de son grand-père avait bouleversé le fils de Farnelle qui avait préféré quitter les lieux, refusant toute explication de la part de Jdriège. Ce dernier n'avait pas très bien compris pourquoi son ami était aussi furieux. La notion de grand-père n'existait pas dans la société des Hommes du Froid, et les Hommes du Chaud voulaient lui imposer le père de son père comme un être à respecter. Mais depuis qu'il avait accompagné Lien Rag jusqu'aux tombeaux de son père et de la mère de son père, il éprouvait envers sa lignée du Chaud des sentiments mal définis. Il aurait souhaité qu'on l'aide à dépouiller le sens de cette confusion qui s'était depuis emparée de son être. Il avait invoqué l'esprit de Jdrien le messie, son père, mais n'avait rien obtenu de sa part. Alors il avait décidé de se rapprocher de Gdami.

Celui-ci, à bord de sa grosse chaloupe pontée, avait pris la place de Lien Rag et de Yeuse pour surveiller la chasse aux éléphants de mer et faire respecter le quota de deux cent mille animaux par an. Il tenait un compte précis des bêtes tuées et transformées en huile et en viande, n'autorisant aucun dépassement, quelles qu'en soient les raisons.

Ce soir-là, lorsque Jdriège le rejoignit à son bord, Gdami était tracassé par ce qu'il avait aperçu au cours d'une patrouille. À bord d'un canot pneumatique, il visitait scrupuleusement les rivages de la mer intérieure, mais souvent empruntait soit le chenal Nord, soit celui du Sud pour aller constater les progrès de la banquise en direction de l'ouest.

Les deux hommes étaient installés sur le pont, profitant de l'absence de vent, mais le thermomètre indiquait moins quarante degrés. Jdriège était parfaitement à l'aise, Gdami, lui, métissé de Roux et d'Homme du Chaud, avait tout de même enfilé un pull. Mais il ne pouvait vivre dans une atmosphère de dix degrés et plus, ce qui posait quelques problèmes avec Zabel, sa compagne, qui était excessivement frileuse.

— J'ai vu deux lanchas, ce sont des chaloupes pontées ou semi-pontées de la côte Ouest de la Patagonie. Ce sont de bonnes embarcations, mais pour s'aventurer jusqu'ici il faut avoir un but précis, car elles ne supporteraient pas une grosse tempête. Elles naviguaient à distance de la banquise, et à toute

petite allure. Lorsque j'ai décidé de les rejoindre, elles ont accéléré et j'ai préféré les laisser s'éloigner de crainte de tomber en panne d'huile.

— Toutes sortes de bateaux croisent au large de nos terres, dit Jdriège, qui aurait préféré parler de Lien Rag, de ses origines paternelles.

— Ma mère, Farnelle, m'a déjà parlé de ces lanchas. On en voit un peu partout dans toute la Patagonie, que ce soit côté Pacifique ou côté Atlantique. Elles sont montées par des équipages Aiguilleurs. Ce sont des hommes de ce Grand Maître Lascasas qui voulait s'emparer de la Patagonie et envahir l'Antarctique pour rejoindre un autre Grand Maître, Opérasque.

— Celui-là, s'esclaffa Jdriège, nous l'avons forcé à fuir. Il a déguerpi et on ne l'a jamais plus revu.

Gdami n'aimait pas le triomphalisme de son ami, ni son insouciance. Lui savait que Lascasas était autrement plus dangereux que cet Opérasque qui avait abandonné le Sud et dont on n'avait plus de nouvelles.

— Le Chenal Noir est détruit en partie, dit Jdriège. Les Hommes du Chaud ne peuvent plus nous atteindre avec leurs machines.

Peut-être s'attribuait-il cette destruction, alors que Gdami savait que peu à peu le nuage impénétrable qui recouvrait cette zone du Pacifique s'était dilué, apportant un réchauffement inattendu sur toute la longueur du Chenal Noir. Mais c'étaient surtout les courants marins chauds qui avaient sapé les bases de cet ouvrage né de la seule volonté d'un savant nommé Charlster. Gdami l'avait rencontré à Lacustra City, juste comme le réchauffement commençait.

— Si ce Lascasas croit nous envahir, nous le rejeterons à la mer comme l'autre.

Jdriège se glorifiait d'avoir, par sa seule pensée, bloqué les machines qui nivelaient la banquise et posaient des rails, mais combien de temps aurait-il pu tenir sans épuiser sa tension nerveuse ? Gdami savait que cette petite flotte d'invasion était commandée par un amiral débonnaire, Kinnjone, qui n'avait pas voulu suivre les ordres d'Opérasque. Lascasas, lui, n'hésiterait pas à faire un carnage de Roux, s'il le fallait.

— Tu t'inquiètes trop à l'avance.

Gdami se résigna à lui parler de Jdrien qu'il avait connu et que sa mère Farnelle admirait et aimait.

— Tout le monde l'aimait, dit-il. Il croyait vraiment à cette mission que lui attribuait la vieille légende de réconcilier les deux peuples. Il a tout essayé pour y parvenir, mais finalement il a échoué, et maintenant vous êtes dans le

refus général de tout contact avec les Hommes du Chaud. Il vous a bien fallu leur accorder la concession de cette mer. Vous ne pouvez les faire mourir de froid, alors que celui-ci revient en force. Il n'y a pas deux mois, je n'aurais pas enfilé un pull pour discuter avec toi sur le pont. On dit que vous pourriez résister à des moins cent degrés, mais n'empêche que vous éprouveriez quelques difficultés. Les phoques, eux, seraient décimés comme tous les animaux dont vous vous nourrissez. N'y a-t-il pas là une leçon à méditer pour que vous vous montriez plus conciliants avec ceux qui ne supportent pas ces basses températures ?

CHAPITRE 9

Lienty restait sur le regret d'avoir abandonné son brise-glace, et lorsque Lien Rag lui fit part de ses derniers soupçons, il leva les yeux au ciel.

— Mais alors que foutons-nous dans ce dirigeavion en train de voler vers l'île du Titan pour faire la guéguerre à une bande d'inconnus. Si ça se trouve, ce ne sont même pas des Aiguilleurs. Tu aurais dû laisser Tom-Tom organiser à sa guise cette expédition. Moi j'avais à faire dans l'île M^c Donald et toi tu avais plusieurs énigmes à résoudre. À commencer par ces sommes vertigineuses empruntées par Songe, à l'insu de ton fils Liensun. Je n'arrive plus à comprendre ce garçon. Dans le temps il était beaucoup plus vigilant, beaucoup plus violent. Il ne se serait pas laissé embobiner de la sorte.

— Il est amoureux de cette éleveuse de moutons et il se réjouit de voir que ses réseaux commencent à apparaître autrement que sur des plans. Mais il ignore en partie qu'il devra un jour ou l'autre rembourser des millions d'océanos.

— Tu crois que c'est l'imprimerie Ravanali qui imprime les faux dollars estampillés ?

— Je n'ai pas eu le temps de m'y rendre, mais je crains que Songe ne se livre à ce trafic de faux billets. Elle est aux abois, et si Lascasas découvre le pot aux roses, elle risque d'être abattue. Par contre, ce que je sais de façon formelle, c'est qu'elle a convaincu les dirigeants de la Chimical Limited de continuer la fabrication des pommades et des remèdes contre les effets pervers du réchauffement. Depuis deux ou trois ans ces produits ne trouvaient plus vraiment preneurs et ils allaient interrompre la chaîne, lorsqu'elle leur a fait miroiter qu'un gros marché s'ouvrait à nouveau.

— Des remèdes contre les cancers et les leucémies ? Maladies de peau ? Provoquées par exemple par la radioactivité tout comme les brûlures ?

— Songe cherche tous les moyens de faire du fric pour rembourser ses dettes. Elle sait que si Liensun découvre qu'il doit des millions, il est capable de la tuer, et d'un autre côté c'est Lascasas qui peut lui envoyer des assassins.

Le dirigeavion approchait du lieu de rendez-vous avec le baleinier ravitailleur *Madam*, en attente à mi-parcours. Le bateau des Simone devait approcher de Titan, mais l'invasion de l'île ne s'effectuerait que lorsque le dirigeavion serait présent.

— Je souhaite régler cette affaire au plus vite, disait Lienty. Je crains que des Patagons ne découvrent que la banquise du passage de Drake se resserre en un certain point, du côté du 62^e parallèle environ, et permet le creusement d'un chenal.

— Ne m'as-tu pas dit que c'était seulement visible d'une certaine altitude ?

— Les Patagons de l'Est disposent d'hydravions, Reiner en possède lui-même deux ou trois et Songe, elle, se déplace à bord d'un 510 racheté aux gens de Crozet. Ça fait beaucoup de monde capable de survoler le passage.

— Les Patagons n'ont aucun intérêt à te faucher cette idée. Ils tirent profit du détroit de Magellan.

— Ils peuvent y débarquer un commando qui en prendra possession, et quand nous arriverons avec notre brise-glace, nous n'aurons plus qu'à faire demi-tour. Il n'y a que cet endroit à n'offrir que vingt-cinq kilomètres de large. Ailleurs, c'est tout de suite deux à trois cents kilomètres et des épaisseurs inattaquables.

Lien Rag eut un écho radar, celui du baleinier ravitailleur, et dans une demi-heure ils amerriraient à proximité. Ils apportaient du ravitaillement en nourriture et du courrier pour l'équipage.

— Il y a aussi les Aiguilleurs qui, avec leurs lanchas, se baladent dans tous les coins.

— Lascasas n'empruntera jamais un hydravion, au nom du respect de la CANYST.

— N'empêche qu'ils peuvent découvrir ce rétrécissement plus accentué côté Atlantique que côté Pacifique. Pour l'instant, on les a surtout signalés côté Pacifique, mais sait-on jamais ?

CHAPITRE 10

Depuis l'aube, le treuil soulevait des rails dans la cale de la barge et les descendait ensuite au fond de l'eau, d'où Kurty et Sumar dirigeaient la manœuvre par interphone. Sous l'eau, les deux hommes parvenaient sans peine à aligner les rails, selon le tracé déblayé par Kurty au cours des derniers mois. Bien sûr, des retombées de vase commençaient de tapisser les fonds, mais c'était sans grande importance.

Kurty avait longuement hésité avant d'abandonner la barge aux compagnons de Sumar, et de leur confier à la fois leur survie dans les profondeurs de l'océan et la manutention des rails. Mais il avait risqué le tout pour le tout, ne pouvant remettre plus longtemps cette opération. Pour éviter les conflits, il avait promis que Furau et Themaro descendraient chacun leur tour avec lui, et même seraient admis à visiter la Locomotive.

L'attitude de cette dernière, par la volonté de son ordinateur, était singulière. Par exemple, les projecteurs qui éclairaient le travail des deux hommes envoyaient une lumière éblouissante, alors que ceux qui sortaient de l'ombre les ruines de la crypte de corail avaient réduit leur puissance. Kurty en concluait que le système électronique s'intéressait à cette mise en place des rails et y collaborait. Sumar, quant à lui, s'inclinait souvent devant le mufle imposant de la Locomotive-dieu, les mains jointes pour une courte prière. À la vingtième fois, Kurty fut sur le point de lui dire qu'il ne s'agissait que d'une machine, mais se retint.

Lorsqu'ils remontèrent ce soir-là, la fatigue était générale et personne n'avait eu le temps de préparer un repas. Chacun souhaitait aller se coucher le plus tôt possible.

Il restait encore des kilomètres de rails à déposer dans le fond. Au début de leur installation dans le coin, Kurty n'envisageait pas que la banquise s'imposerait aussi vite, et projetait de déplacer la barge vers la plage, de façon à déposer des tas de rails à intervalles réguliers pour éviter toute manipulation exténuante. Même au fond de l'eau, une section de rail de quinze mètres demandait des efforts soutenus pour la soulever et la déplacer.

Ce matin-là il expliqua qu'ils allaient, Sumar et lui, établir cent mètres de voies sur lesquelles, les jours suivants, roulerait un wagonnet chargé de rails. Donc, l'un des deux hommes, restés à bord la veille, rejoindrait Sumar et lui-même pour cette opération.

Ils ne se chamaillèrent pas et le sort désigna Furau, ce qui plaisait à Kurty, car des trois c'était le plus costaud. Il n'était jamais descendu en combinaison, mais lors du premier séjour de Kurty et Fleur dans cette zone, il plongeait en apnée avec ses amis.

Au bout de deux heures, il était totalement adapté au milieu. Lui aussi ne cessa de s'incliner devant la Locomotive-dieu et à la fin, l'ordinateur se rendant compte de cette dévotion assidue, fit par jeu clignoter les phares comme des yeux et les deux Philippins se jetèrent alors à genoux dans la vase, certains que cette divinité signifiait sa satisfaction profonde. Les cent mètres de voie espérés par Kurty ne furent pas installés et ils durent remettre au lendemain la fin de l'ouvrage. Ce jour-là, lorsqu'ils remontèrent, Themaro, tout en surveillant le générateur et l'alternateur, avait pu cuisiner un repas chaud.

Le lendemain, alors que Furau proposait de laisser sa place, Themaro refusa. Sumar n'avait rien dit, se considérant comme titulaire de ce travail au fond de l'eau.

Vers midi, ils terminèrent la pose des cent mètres. Les tronçons de voie, traverses et rails s'accrochaient aisément selon un système de verrouillage simple. Kurty, par interphone, leur proposa de pénétrer dans le saint des saints de la Locomotive et ils acceptèrent. Sumar jouait un peu l'affranchi, celui qui a déjà eu cet honneur, mais Furau était visiblement impressionné, à voir son visage derrière la visière du casque. Dans le sas, alors que l'eau était chassée par de puissantes pompes, il n'osait encore ôter son intégral et ce fut Kurty qui le libéra.

Lorsqu'ils eurent terminé une visite rapide, curieusement Furau parut surtout s'intéresser à la chambre à coucher de feu le père de Kurty, mais ce dernier les invita dans la cuisine où les appareils programmés réchauffèrent des plats inattendus.

— Demain nous descendrons le wagonnet que nous chargerons de rails pour une autre longueur de cent mètres. Nous devons répéter l'opération plus de cinquante fois avant d'atteindre la pente douce de la plage. Je pense que d'ici deux trois jours nous atteindrons un rythme tel que nous pourrons assembler deux à trois cents mètres quotidiennement.

— Dormirons-nous ici ? demanda Furau.

— Nous ne pouvons laisser Themaro seul sur la barge, expliqua Kurty.

— Il ne voudra jamais descendre avec nous, affirma Sumar tranquillement.

— Pourquoi ça ? Lorsque nous plongeons en apnée, jadis, il était bien des

nôtres, non ?

— C'est vrai mais il est musulman et pour lui la Locomotive est une idole impie qu'il ne peut ni admirer ni secourir. Il veut bien manœuvrer le treuil et s'occuper dans la barge, mais pas plus.

— Cébu le savait lorsqu'il l'a envoyé vers moi ?

— Oh, oui, nous nous connaissons tous depuis longtemps. Themaro appartenait à une petite minorité qui vivait au bout du village, mais il n'y avait aucune hostilité contre ce groupe de musulmans. Nous autres sommes chrétiens comme la majorité des Philippins, mais pas des fanatiques.

Ensuite ils remontèrent à la surface et avant la nuit purent même accrocher le wagonnet au treuil. Le lendemain la manœuvre serait simplifiée pour Themaro. Par la suite, pour charger ce chariot de rails, ils devraient décomposer l'opération, commencer par sortir les tronçons de voies de la cale, les préparer pour le treuillage. Le pont de la barge en serait couvert sur toute la surface et Kurty se demanda s'ils ne devraient pas utiliser aussi la banquise. Mais la perspective de déplacer la barge, et surtout son ancrage solidement implanté qui avait fait ses preuves depuis des mois, lui faisait refuser cette solution.

Depuis qu'ils accomplissaient ce travail épuisant, Kurty n'avait remarqué aucune dispute entre les trois garçons. Le soir ils avaient peine à garder les yeux ouverts et se couchaient rapidement, tandis que lui faisait une ronde méticuleuse pour tout vérifier. Il descendait même sur la banquise pour tester son système d'alerte, et visita même l'igloo de surveillance le plus proche de la barge afin de s'assurer que tout était en ordre à l'intérieur.

Sans trop d'anicroches, les premiers tronçons de voie furent descendus et empilés sur le wagonnet. Ensuite les trois hommes poussèrent ce dernier au bout de la ligne déjà en place et commencèrent le déchargement. Ce n'était pas aussi simple que l'avait espéré Kurty et ils se heurtèrent à des blocs de corail et de rocher empêchant le nivellement du sol.

— Inutile de poursuivre, dit Kurty dans l'interphone. Nous allons remonter et demain nous ferons sauter ces obstacles. Il nous faudra ensuite travailler manuellement avec pelles et pioches.

Il avait gardé une voix très calme, mais ce nouveau retard était catastrophique, ajouté à tous les autres. Les réserves de fuphoc baissaient rapidement, tout comme celles de nourriture, et il avait devant lui la perspective affolante de plusieurs mois de travail assidu avant que la Locomotive ne sorte de la banquise.

Au cours du dîner, ce soir-là, il annonça que le lendemain ils descendraient tous les trois comme d'habitude, mais lui s'absenterait pour pénétrer dans la Locomotive. Il aurait souhaité ne pas en donner la raison, mais devant leur étonnement il s'y résigna.

— Je dois persuader l'ordinateur de bord d'entreprendre le déplacement de la Machine sur au moins deux cents mètres. La discussion sera longue et je ne suis pas sûr d'avoir satisfaction.

Il savait très bien que dans l'esprit de ces trois garçons, ce projet se transformait. Ils savaient ce qu'était un ordinateur, mais ignoraient la puissance de ces systèmes. Pour eux, Kurty allait supplier la Locomotive-dieu de daigner rouler comme il le souhaitait, afin de soulager leur travail grâce à ses pouvoirs. Un dieu agit selon son humeur.

Celui qui eut la réaction la plus inattendue fut Themaro. Il se leva soudain et quitta la table et même le roof, pour disparaître dans la nuit glacée.

— Que lui arrive-t-il ? demanda Kurty.

— Il est effrayé, répondit Sumar.

— Mais pourquoi ?

— Il ne veut pas que l'idole, c'est lui qui l'appelle ainsi, sorte de l'eau et si vous envisagez de la faire avancer et y réussissez, il a peur que la Locomotive ne réapparaisse à l'air libre. Jadis, lorsqu'elle roulait dans toute cette partie du monde, même les gens de sa religion l'adoraient à son passage, allumaient des lampions. Il a peur qu'elle ne détourne les gens de l'islam.

Soudain mis en alerte, Kurty se demanda si ce garçon pourrait en venir à saboter son projet. Comme s'il lisait dans ses pensées, Sumar intervint :

— Themaro ne nous empêchera pas de faire ce que vous envisagez, mais il est très perturbé.

— C'est un garçon très croyant et très austère dans le fond, reprit Furau. Il a une morale très stricte et voit Satan partout.

Kurty se souvint que lors de certaines disputes entre les trois c'était souvent la voix de Themaro qui s'élevait et à la réflexion cette voix avait des accents de prédicateur.

— Veut-il devenir religieux ?

— Il le souhaitait avant que nous ne soyons forcés de quitter notre village.

Le lendemain, Kurty s'enferma dans la Loco, tandis que les deux autres

préparaient la pose des explosifs sur les buttes de rocher et de corail.

— Nous allons évaluer le pour et le contre, répondit l'ordinateur lorsque Kurty en eut terminé. Nous te dirons demain ce que nous en avons conclu.

— Pourquoi utiliser ce « nous » un peu trop prétentieux à mon sens ?

— Un jour tu comprendras pourquoi.

Sumar et Fureau avaient bien travaillé. Ils disposèrent les explosifs et s'éloignèrent. Ils s'abritèrent derrière la Loco et évitèrent ainsi d'être violemment renversés par les remous souterrains. Le wagonnet fut bousculé et l'eau était si épaisse en particules diverses qu'ils n'y verraient clair que dans une douzaine d'heures, le temps qu'elles retombent. Ils remontèrent donc à la surface.

— Voyageuse Rag a appelé, annonça Themaro. Elle recommencera ce soir.

Le message enregistré ne lui donna aucune précision, mais la voix, même déformée par les ondes, lui fit chaud au cœur. Il découvrit qu'il s'était joué une comédie stupide en s'affirmant qu'il pouvait vivre seul et surtout sans l'amour de Fleur. Plus tard, lorsque le sifflement de la radio retentit, il se précipita.

CHAPITRE 11

Dans sa vie, Ann Suba avait rencontré deux personnes capables de pénétrer dans l'esprit des gens et de lire, du moins de déchiffrer leurs pensées. L'une était Jdrien, le messie des Roux qui ne se comportait ainsi que dans les cas extrêmes, car c'était un homme qui respectait les autres. Il n'avait jamais abusé de son don. Jdrien était mort depuis des années et seul son demi-frère pouvait ainsi violer l'intimité mentale d'une personne. Il n'avait pas la délicatesse de Jdrien, se laissant aller à des sentiments violents, exagérés, mais jamais il n'aurait imprégné de cette froideur effrayante l'esprit d'Ann. Celui ou celle qui fouillait dans ses successions de pensées, avec autant d'indifférence glacée, ne l'avait visiblement pas rencontrée. Il donnait l'impression de capter sans ménagement ce qui se bousculait en un flot incohérent dans ses neurones, de l'examiner et de le rejeter avec dédain. Elle ne comprenait même pas ce qui aurait pu l'intéresser, ce qu'il attendait d'elle.

Dans la journée, elle parvenait à oublier cette présence immatérielle et pourtant obsédante, se dépensant énormément dans l'espoir de décourager son ennemi.

C'est ainsi qu'elle le nommait. N'eût-elle été déjà mentalement agressée par Liensun son amant, qu'elle n'aurait pas compris ce qui la terrorisait. Liensun, jadis, en petit voyou brutal et jaloux cherchait à la prendre en faute, guettait ses pensées dans la certitude d'y découvrir le souvenir d'un amant. Il souffrait d'un complexe d'infériorité, ne parvenait pas à admettre en toute sérénité qu'une femme d'un si haut niveau culturel et scientifique, beaucoup plus âgée que lui, soit tombée folle amoureuse de sa jeune personne. Il croyait que seul son corps attirait son amante et qu'elle recherchait par ailleurs des compensations plus intellectuelles avec un homme de son niveau.

L'eût-il de la sorte agressée mentalement, elle aurait tout de suite su que c'était lui, alors que cet être mystérieux n'éveillait en elle aucun souvenir, aucune référence. Et même elle se demandait s'il s'agissait d'un humain. Comment pouvait-il exister de par le monde une entité intelligente dépouillée cruellement de sentiments ? Ou alors il s'agissait d'un psychopathe.

Elle prit des somnifères pour trouver le sommeil et être en pleine forme le lendemain sur le chantier. Désormais, des centaines d'ouvriers, de spécialistes s'agitaient sur le site de la raffinerie. Au début elle avait beaucoup tâtonné et ne trouvait pas, en dépit de leur bonne volonté manifeste, des gens capables de comprendre ce qu'elle voulait. Puis le bruit s'était répandu que sur les

bords de la Caspienne on construisait une raffinerie pour transformer le pétrole brut en huile pour diesel. Il y avait déjà eu le contact avec Pavakov qui lui avait envoyé des émissaires secrets. Ni Murmose, ni le gouverneur de la province n'avaient été informés de ces visites. Ces gens-là voulaient surtout prendre date pour être dans les premiers servis en huile, mais ils promirent de rechercher des spécialistes capables de l'aider à réaliser son projet. Et peu à peu étaient venus s'embaucher des hommes et quelques femmes doués pour la technique, même si aucun d'eux n'avait jamais participé à l'édification d'une tour de cracking. Elle les testait avec méfiance, leur faisait passer des examens, puis lorsqu'elle était certaine qu'ils feraient l'affaire, leur montrait la reproduction à l'échelle de la raffinerie. En général cette maquette laissait ses futurs employés sans paroles. Puis ils éprouvaient quelques doutes. Alors elle faisait fonctionner cette miniature et obtenait une huile de qualité.

— Vous avez un laboratoire dans le wagon d'à côté, allez donc l'analyser et dites-moi ce que vous en pensez.

Le plus souvent, les postulants arrivés à ce stade revenaient enthousiasmés par l'excellence du produit. Jusque-là seuls fuphoc et baleinium donnaient entière satisfaction, et le pétrole brut était juste utilisé dans les foyers des machines à vapeur. On le solidifiait à l'aide d'un gel, on le découpait en cubes que les chauffeurs de locomotive jetaient dans les flammes. Le rendement était insuffisant et les chaudières s'encrassaient sans cesse, exigeant des ramonages fréquents.

Murmose n'était pas revenue sur le chantier et se trouvait en butte aux attaques sournoises du gouverneur qui voulait entrer dans la société pétrolière. Allanabad, son compagnon, était prêt à céder mais l'énorme virago refusait obstinément de se soumettre. Elle avait écrit au président Tharbin, lui rappelant qu'elle avait été durant des années à son service avant d'être mise à l'écart. Elle se plaignait du gouverneur qui n'en faisait qu'à sa guise, mais elle n'avait reçu aucun accusé de réception. Elle savait qu'il aurait mieux valu se rendre dans le Nord, à Talmyr, la capitale, pour solliciter une entrevue, mais la perspective de ce long voyage l'épouvantait.

— Demandez à Ann Suba d'y aller en votre nom, osa lui proposer Allanabad, ce qui lui attira les foudres de sa compagne.

— Imbécile, si la Suba va à Talmyr, elle ne nous reviendra pas. Tharbin ne sera que trop heureux de la garder auprès de lui pour lui confier la direction des recherches scientifiques du Consortium des Bonzes. Nous avons encore besoin d'elle, tant que la raffinerie n'est pas terminée et que nous n'avons pas trouvé un directeur capable de la remplacer.

Déjà l'unité de production d'huile de diesel fonctionnait au ralenti. Cette production limitée permettait d'alimenter tous les engins, les générateurs

électriques et les installations d'hébergement du personnel.

Lorsqu'elle contemplait sa création qui s'achevait, Ann Suba ne regrettait plus le train-observatoire de NPST, la recherche fondamentale et elle avait oublié cette rivalité violente entre Charlster et elle. Quoique, à la réflexion, elle se complaisait quelquefois à évoquer les dernières rencontres avec le vieux savant. En dépit de ses caprices de vieux libidineux, elle avait eu l'impression qu'il avait de l'affection pour elle, était heureux de ses visites et n'aimait pas quand elle devait le quitter.

La préoccupation des gens autour d'elle, en dehors de celles relatives à leur métier, concernait cette luminosité de plus en plus élevée. On avait quitté la longue période de ce crépuscule glauque qui avait enveloppé la région dans une lumière lugubre, et autour de la raffinerie la nature avait parfois un petit air de fête. Le froid était toujours aussi dur à supporter, mais ce jour qui commençait de plus en plus tôt et se terminait de plus en plus tard, annonçait un bouleversement climatique certain. Il n'y avait pas à proprement parler de dégel, même si dans le Sud le réseau ferré avait gagné plusieurs centaines de kilomètres en direction de ce pays ancien, l'Iran. On avait même réparé les voies déformées déjà par le réchauffement.

Mais le soir venu, ce démon, familier désormais, plongeait ses tentacules dans son cerveau et essayait de pomper des renseignements dont elle n'avait pas la moindre idée. Et puis une nuit, où à demi éveillée elle réfléchissait à sa raffinerie, elle crut comprendre que cet être inconnu, cet envahisseur était justement fasciné par cette construction.

CHAPITRE 12

Lorsque Césaire comprit que jamais il ne pourrait empêcher Galias de l'accompagner dans sa fuite loin de cette Compagnie ferroviaire, il renonça à utiliser ce loco-car si confortable caché dans ce parc de matériel. Il trouverait un autre moyen pour continuer son voyage vers le nord, vers le Groenland où la famille de son grand-oncle Sangole s'était installée autrefois. Il espérait apporter à ces gens-là la possibilité de guérir cette leucémie endémique qui dévastait les aliens issus de Flatty, le deuxième Bulb de l'espace. Césaire appartenait à un groupe baptisé les Eugénistes qui s'étaient installés dans le Sud antarctique, dans l'archipel de Crozet. Ils avaient été presque tous anéantis et lui seul et Galias avaient réussi à atteindre cette latitude septentrionale.

Galias était le compagnon de voyage dont personne n'aurait voulu. Geignard, stupide, jamais content, il paralysait toutes les initiatives par son inertie constante. Du moins Césaire l'avait longtemps jugé ainsi, mais lorsqu'il avait cherché à poursuivre son voyage vers le nord, Galias avait trouvé le moyen de l'en empêcher. Sans jamais protester ou exprimer sa volonté, il laissait entendre que si Césaire cherchait à partir loin de cette banquise de l'Atlantique, ce serait en sa compagnie ou bien il devrait renoncer.

Après ces quelques jours de repos, résigné à attendre une autre occasion, Césaire avait repris son travail sur différentes lignes pour remorquer des wagons-citernes remplis de fuphoc. Il attendait avec impatience que l'ingénieur Cartier le désigne, pour retourner sur cette fameuse voie qui longeait la frontière virtuelle entre la Nouvelle Société Transeuropéenne de Transports pour laquelle il travaillait, et l'AFC, l'Atlantic Fishery Company d'origine panaméricaine. Césaire avait repéré un endroit qui lui permettrait de rompre avec sa Compagnie. Il ne pouvait le faire ouvertement, aller dire à Cartier qu'il désirait partir, car l'ingénieur lui aurait démontré qu'il n'avait aucune chance de gagner un autre pays. La Société Transeuropéenne s'était créée presque clandestinement sur cette banquise récente. L'ancienne Compagnie portant le même nom, et qui avait été avant le réchauffement une très importante puissance, était désormais morcelée en petites baronnies hostiles, frileuses, ennemies de tout progrès et n'acceptant pas les étrangers chez elles.

Césaire estimait que l'AFC lui offrirait d'autres possibilités, mais encore fallait-il qu'il en rencontre des représentants. Durant tout ce temps où il

pilotait son vieux remorqueur sur des voies uniques, Galias le surveillait sans cesse, lui téléphonant chaque soir, si bien qu'un jour Césaire se fâcha et lui lança méchamment :

— Vous considérez-vous comme mon épouse ? Je ne sache pas que nous partagions la même couchette. Peut-être en rêvez-vous, mais ce n'est pas mon cas.

Ceci lancé par radio depuis une station lointaine du Sud, Césaire sachant bien que Galias l'appelait en compagnie de plusieurs personnes. Offusqué, ridiculisé, ce compagnon exécration cessait de l'importuner, sans pourtant renoncer à s'enfuir en sa compagnie.

En réalité, ils n'étaient pas prisonniers d'une organisation coercitive, mais Césaire rencontrait des gens qui, ne voulant plus travailler pour la NSTT, se trouvaient ravalés au niveau de clochards ferroviaires, vivant de mendicité et de rapines, couchant dans les vieux wagons à la réforme.

Enfin, Cartier lui annonça qu'il devrait emprunter la fameuse ligne de frontière pour aller atteler six citernes de fuphoc.

— Prenez une arme et faites attention lorsque vous serez forcé de faire de l'eau. Si vous vous faites voler l'huile une seconde fois, je ne pourrai vous garder comme pilote.

Dans la nuit, Césaire prit la direction du sud à bord de son vieux remorqueur, avec son aide chauffeur. Roulant à quarante à l'heure, il bénéficiait d'un créneau de dix heures pour atteindre le poste de chasse aux phoques où il était attendu. C'était au cours du retour qu'il espérait avoir enfin l'occasion de tout abandonner, y compris Galias, dans cette société mal en point.

CHAPITRE 13

La *Chimère*, arrivée la veille devant l'île du Titan, s'était ancrée à un demi-mille au large de la banquise. Le volcan grondait avec quelques projections incandescentes qui retombaient sur l'autre versant.

Lienty essayait de se tenir en dehors des ascendances chaudes montant du cratère. Le dirigeavion était quelque peu ballotté, avec sa structure dirigeable totalement déployée. Pour économiser l'huile après avoir fait le plein à mi-parcours, ils naviguaient ainsi, poussés par un vent d'altitude régulier.

— Si nous sommes amenés à bombarder, nous devons descendre à trois mille pieds environ, si nous voulons éviter d'endommager le silo des moteurs et tous les stocks de matériel à l'est.

Le contact radio établi avec les Simone, ce fut le président Tom-Tom qui annonça que, depuis leur arrivée en face de l'île, ils avaient vainement essayé d'entrer en communication avec les inconnus cachés sous terre.

— Nous ne sommes même pas certains de leur présence, continua Tom-Tom. Nous devons donc entreprendre un débarquement de nos commandos sans avoir au moins cette certitude.

Lien Rag en venait à douter que des Aiguilleurs fussent en garnison dans un repaire souterrain. Le professeur Trabeskosi dit Trabesk, géologue, avait repéré des êtres vivants au pied du volcan, à une profondeur d'environ dix mètres. Là-dessus, Songe avait rapporté de Magellan Station l'information qu'un groupe d'Aiguilleurs, isolés par le réchauffement dans les montagnes de Madagascar, avaient finalement essayé de rejoindre le Grand Maître Lascasas dans l'Altiplano de la cordillère des Andes. Une certaine radioactivité sourdait de cette caverne souterraine. De plus, ceux qui se cachaient là avaient creusé un tunnel en direction du silo des moteurs en céramique.

Lien Rag admettait que tout cela était bien vague et que peut-être il s'était un peu trop emballé dans la mise sur pied de cette expédition.

— Nous devons demander à Trabesk de descendre refaire ses repérages, proposa Lienty.

Trabeskosi était un géologue renommé, mais ne brillait pas par son courage. Lorsqu'il avait décidé de l'embarquer avec eux, Lien Rag avait eu toutes les peines à le dénicher. Il s'était exilé avec sa femme dans un îlot des

Kerguelen, sous prétexte d'analyser le sous-sol. Celui-ci aurait été susceptible de receler du charbon. Le couple se cachait dans une grotte perdue dans des collines. Depuis leur envol de Cooktown, il ne quittait pratiquement pas sa cabine, se gavaient d'euphorisants.

— Il faudrait éviter de nous ancrer, continuait Lienty, ce sont des manœuvres très longues. Il suffirait de le descendre à bord de la nacelle, avec une escorte pour le rassurer.

— Je vais le lui proposer et l'assurer que je descendrai avec lui.

Peut-être à cause des tranquillisants, peut-être animé de la volonté de ne pas être ridicule, Trabesk se déclara prêt à affronter le pire. Il prononça cette décision d'une voix lugubre de moribond.

Mais lorsque le dirigeavion atteignit les huit cents mètres, les compteurs de radioactivité donnèrent l'alerte. En quelques jours celle-ci avait triplé de nocivité. Si elle restait encore diffuse, cette élévation n'en était pas moins inquiétante. Lien Rag en avertit Tom-Tom qui répondit qu'il avait exigé du commando de Centdix de prendre toutes les précautions nécessaires.

— Nous disposons de combinaisons anti-radioactivité. Vous savez, à bord de la *Chimère* toutes les précautions antinucléaires sont entrées dans les mœurs, dans le quotidien depuis des siècles, voire des millénaires. Notre mode de propulsion, avec un réacteur auto-recyclable, nous a dicté ce genre de vie un peu particulier, et sans me vanter je crois que les Simone sont dans le monde les seuls à pouvoir affronter sans risques une radioactivité mortelle pour le reste de l'humanité.

Lien Rag voulait bien le croire et d'ailleurs ne fit aucun commentaire. Les Simone, à juste titre la plupart du temps, étaient fiers d'avoir survécu à deux mille ans de glaciation, alors que les neuf dixièmes de l'humanité disparaissaient de la surface de la Terre. Cette fierté se transformait le plus souvent en susceptibilité et ils étaient tous extrêmement chatouilleux côté chauvinisme.

— Inutile pour vous de débarquer ce géologue pour qu'il effectue des relevés. Notre armée s'est dotée de spécialistes en détections de toute nature et nous attendions votre arrivée pour effectuer le débarquement d'une première vague, qui va encercler l'objectif et nous faire connaître les relevés effectués et les commentaires adéquats.

— Comme vous voudrez, dit laconiquement Lien Rag.

À ses côtés le professeur en géologie n'osait rien dire, mais sa pâleur commençait de rosir imperceptiblement, à la pensée qu'il ne serait pas envoyé

sur terre.

— On dirait que Tom-Tom est pressé de lancer ses commandos au charbon, ricana Lienty. Je suppose que ce Centdix commençait à trépigner d’impatience et semait le trouble dans la population simone.

Lien Rag pensa que son cousin avait certainement raison. Pour rien au monde le président n’aurait renoncé à ce débarquement et dans le fond de lui-même il devait souhaiter que ces garçons surentraînés aient enfin l’occasion d’en découdre, même au prix d’un minimum de perte.

— Je reste à cette altitude, annonça Lienty. Le volcan nous protège des vents contraires et en jouant avec les moteurs, nous resterons assez stables.

Trabesk se réserva un oculaire pour surveiller l’opération et lorsque les chalands de débarquement jaillirent de l’avant de la *Chimère*, il ne put retenir une exclamation de surprise. Toute l’étrave s’ouvrait largement pour laisser glisser ces grandes barges qui faisaient jaillir des gerbes d’eau de mer. Les commandos étaient déjà à bord et aussi plusieurs véhicules dont Lien Rag ignorait l’existence. Jamais Tom-Tom, malgré leur amitié, ne lui avait parlé du potentiel militaire des Simone et celui-ci paraissait considérable.

— Ils vont aborder la banquise à toute vitesse, l’avant de ces barges est relevé, leur permettant de s’immobiliser en grande partie sur la glace.

Lorsque Lien Rag avait assisté aux manœuvres des hommes de Centdix dans un îlot des Kerguelen, tout ce matériel n’avait pas été utilisé. Et lui-même restait comme le géologue et tout l’équipage, muet de surprise.

— Des moteurs-ice, chuchota Lienty.

Deux douzaines de ces engins se déplaçant rapidement sur la glace avec quatre hommes en selle. Des hommes en combinaison étanche, intégral. Malgré leur petite taille ils étaient impressionnants, pire, menaçants. Lien Rag pensait qu’il n’aurait pas aimé se retrouver face à cette meute qui s’élançait en éventail vers la cachette supposée des Aiguilleurs. Les moteurs-ice se rabattraient ensuite comme des rapaces sur leur proie.

— Je ne m’attendais pas à un tel déploiement de forces, murmura Trabeskoski, n’en croyant pas ses yeux. Je n’ai jamais entendu dire que les Simone disposaient d’un armement aussi important et aussi sophistiqué. Les combinaisons de ces gens-là sont d’une fabrication tout à fait inconnue et j’ai l’impression, purement visuelle pour l’instant, qu’ainsi protégés ils pourraient pénétrer dans le cœur même d’un réacteur.

— C’est peut-être ce qu’ils sont entraînés à faire lorsque leur réacteur a besoin de révision, dit Lien Rag. Les Simone disposent toujours d’une réserve

d'huile pour continuer à faire fonctionner le yacht lorsque la révision s'impose.

La légende voulait que la *Chimère* ait appartenu à un couple de milliardaires qui naviguait dans les mers du Sud, lorsqu'ils furent surpris par l'explosion de la Lune et l'hiver nucléaire. Dès lors ils organisèrent leur existence en fonction de ces nouvelles contraintes. Ce couple s'appelait Simons ou bien Simone, mais on ne savait au juste si les Simone actuels étaient vraiment leurs descendants. Ce yacht, aussi grand qu'un paquebot de croisière de l'époque, était manœuvré par un équipage important. Des hommes et des femmes, des mécaniciens mais aussi des stewards, des hôteses, des lingères, des femmes de chambre. Jamais Lien Rag ni quiconque n'avait eu droit au récit véridique de l'origine des Simone.

— Le commando B signale une légère concentration de radioactivité. Rien de bien alarmant. Même sans protection, les hommes pourraient y séjourner sans risques.

Peu à peu, Lien Rag éprouvait un certain agacement de frustration. Les Simone le dépossédaient en quelque sorte de son engagement. Il éprouvait le sentiment d'avoir subi plusieurs échecs. Déjà la vice-présidente Vorgine lui avait refusé l'enrôlement de volontaires des Kerguelen et leur entraînement, le financement de cette entreprise. Tom-Tom avait accepté ses propositions avec un empressement qui aurait dû le rendre soupçonneux, mais au contraire il lui en avait été reconnaissant. Et maintenant les Simone occupaient Titan, son île. Il se considérait comme l'héritier présomptif du Kid. Entre eux souvent des malentendus s'étaient manifestés, parfois même ils étaient devenus ennemis. Lien Rag avait toujours soupçonné le Kid de l'avoir en quelque sorte vendu aux Néos de la Compagnie de la Sainte-Croix, et par là même aux Éboueurs de la Vie éternelle. Ces derniers l'avaient condamné à être cryogéné, lorsque Kurts le pirate était venu le délivrer. Jamais Lien Rag n'avait pu prouver l'implication du Kid dans cette affaire personnelle mais il en avait gardé un malaise. Plus tard ils avaient collaboré pour créer l'Omnium du Pacifique, par exemple, et la Namicie, où les ice-tankers débarquaient le fuphoc par cargaisons de cinq cent mille tonnes. Il pouvait donc se réclamer du Kid et de son héritage, mais les Simone étaient en train de s'emparer de Titan. Il ne pensait pas qu'ils chercheraient à prendre possession de cette terre, cependant ils pourraient toujours se vanter d'avoir libéré le territoire de ces maudits Aiguilleurs.

— Le commando A vient de repérer une bouche d'aération par où s'échappe justement cet air radioactif. Les spécialistes effectuent des analyses que nous vous communiquerons aussi rapidement que possible.

Le géologue trépidait d'impatience d'en savoir plus. Vu de cette hauteur,

ce déploiement militaire le passionnait littéralement. D'autant plus qu'il se sentait protégé par l'altitude. Les hommes sautaient des moteurs-ice et progressaient avec rapidité, selon une technique depuis longtemps mise au point.

— On relève des traces importantes de radioactivité, mais aussi des relents de décomposition carnée. Il est possible que ces inconnus aient des réserves de viande corrompue.

Le commando C découvrit une issue blindée qu'il s'apprêtait à faire sauter aux dernières nouvelles.

CHAPITRE 14

Le premier réflexe de Deborrah avait été de demander à Movane ce qu'elle pouvait faire pour empêcher Tharbin de les capturer.

— Je ne veux pas me retrouver en face de lui, il m'accusera de ne pas l'avoir averti de votre présence à Landal Gobi.

— Taisez-vous, fit sèchement Movane, laissez-moi réfléchir.

Dans cette caravane importante, elles n'étaient que des femmes voilées comme les autres, installées sur un chameau. Une femme n'y était jamais seule, mais le plus souvent avec ses enfants en bas âge ou ses servantes, ou sa parentèle. Au premier coup d'œil, Tharbin ne pourrait les repérer facilement et Dagan n'avait sûrement pas envie que l'on intervienne chez lui. S'il respectait Oul-Azam, il n'avait rien à faire de Tharbin, fut-il le président du Consortium des Bonzes. Ce territoire ne lui appartenait pas et de plus c'était un Chinois, et un Mongol comme lui ne pouvait accepter qu'un Chinois le menace. D'ailleurs tous les chameliers en armes s'étaient regroupés autour de lui et faisaient face à la petite troupe de Tharbin. Movane remarqua que l'armement de ces gardes du corps était beaucoup plus récent que celui des Mongols. D'une seule rafale, ils pouvaient abattre la moitié des chameliers.

— Il va proposer de nous racheter, dit Deborrah.

— Pourquoi s'embarrasserait-il de vous, se moqua Movane, pourtant terrorisée, c'est surtout moi qu'il recherche.

Pouvait-elle encore le torturer par des visions sinistres ou même le faire souffrir ? Il se tenait à bonne distance et de plus si elle commettait cette sottise, il saurait qu'elle se trouvait réellement dans la caravane.

Elle leva les yeux vers le dirigeable qui s'était ancré pour ne pas dériver, et elle essaya d'accrocher la pensée d'un des membres de l'équipage, en vain. Elle tenta une approche des réflexions de Dagan, mais le chef caravanier était en proie à un grand désordre cérébral. Mille propositions, mille décisions s'entremêlaient sans qu'il réussisse à savoir ce qu'il voulait. Movane acquit la certitude qu'il était furieux de voir Tharbin le menacer à l'entrée de ce défilé rocheux. Furieux aussi de sentir la menace du dirigeable au-dessus de sa tête. Il avait ordonné l'arrêt de sa troupe, mais peu à peu naissait en lui la volonté de ne rien céder à Tharbin, ce Chinois qu'il traitait de tous les noms.

Tharbin s'adressait à lui en pidgin, avec une amabilité trop douce pour être sincère. Dagan restait impassible sur son chameau et ce dernier paraissait épouser l'hostilité de son maître. Il faisait la lippe dédaigneuse. Movane ne comprenait qu'un mot sur trois et ne pouvait compléter ces manques en lisant dans la pensée de Tharbin ou dans celle de Dagan. Car l'une et l'autre étaient opacifiées par le désir de tuer chez Tharbin et le refus de céder de Dagan. Leurs sentiments profonds étaient donc pétrifiés sous cette couche de pure violence.

— Il propose de l'argent, beaucoup d'argent. Des tael. En or. Uniquement pour vous. Il ne donne pas votre nom, mais parle de chamane.

— Vous voyez que vous n'êtes pas dans ce marché, fit Movane avec mépris. Vous ne l'intéressez pas.

Deborrah ne se vexa pas, trop soulagée pour éprouver du dépit.

— Il a tort, reprit-elle, de parler de la chamane Sandasaï, Dagan ne cédera pas sur ce point. Si Tharbin avait donné votre vrai nom, révélé l'imposture, peut-être que le chef aurait été séduit par l'argent.

Tharbin attendit en vain la réponse de Dagan qui, très droit sur son chameau, ne daignait même pas regarder son vis-à-vis. Le président du Consortium s'énerva alors et Movane le trouva ridicule avec sa silhouette de culbuto au gros ventre et aux jambes courtes.

— Houlala, ça va chauffer, annonça Deborrh à mi-voix. Tharbin dit que si Dagan refuse de discuter, il fera bombarder la caravane et qu'il tuera tout le monde s'il le faut.

— Que dit Dagan ?

— Qu'il n'a pas peur.

Ce qui était faux. Enfin elle lisait, dans le moi profond de Dagan, qu'il redoutait vraiment que depuis cette chose qui flottait dans l'air ne tombent des bombes ravageant les siens. Et toute surprise par tant de naïveté, Movane se rendit compte que Dagan n'avait aucune connaissance du dirigeable, ignorant qu'une simple balle d'un fusil même anachronique, la balle d'une pétroire, pouvait crever plusieurs des ballonnets remplis d'hélium. Ce gaz était inerte mais à vouloir s'échapper trop vite d'un petit trou, il ferait exploser le ballonnet et l'équipage s'affolerait.

— Mais allez-vous vous taire à la fin ? ordonna-t-elle à une Deborrh surprise.

Elle se concentra pour essayer de faire comprendre à Dagan que cette

menace de bombardement était dérisoire, qu'il n'avait qu'à demander à Tharbin si ses hommes pouvaient tirer sur le dirigeable. Elle dut rectifier son message muet, le mot dirigeable n'était pas encore dans le vocabulaire de Dagan. Elle le remplaça par la chose qui volait. Dagan comprit que le message venait d'elle, car il se retourna lentement pour la regarder. Movane le maudit, ainsi faisant il la désignait implicitement à Tharbin, mais celui-ci était en proie à une telle rage secrète qu'il ne remarqua rien. Alors Movane insista :

— Oui, une seule balle et la chose volante sera endommagée. Si tous les chameliers lui tirent dessus, elle tombera d'un seul coup. Faites tirer des salves en l'air par vos hommes, cependant qu'aucun ne vise le... la chose.

Dagan hésitait encore, mais lorsqu'il entendit Tharbin l'apostropher avec insolence, il fit signe à ses chameliers. Tous ces vieux fusils à poudre se levèrent en même temps vers les nuages, et avec un ensemble parfait, tirèrent.

Tous virent Tharbin lever les bras comme s'il suppliait la caravane tout entière d'arrêter les tirs, puis il donna des coups de poing à ces hommes pour qu'ils adoptent une attitude moins menaçante. Ceux-ci mirent leurs armes en bandoulière. Tharbin s'inclina et soudain fit demi-tour, se dirigea vers la nacelle qui se balançait un peu plus loin dans l'entrée du défilé.

— Quel prétentieux, fit Deborrah méprisante. Il croyait que ces gens-là étaient des primitifs, des sauvages ignorant ce qu'était un dirigeable et ils lui ont prouvé le contraire. Il a réellement peur que son appareil ne tombe au sol. Même si les ballonnets sont nombreux sous l'enveloppe, il suffit d'en faire éclater quelques-uns pour déséquilibrer le tout.

Movane, elle, n'avait pas envie de triompher, ni même de se réjouir. Tharbin faisait marche arrière, remonterait dans son dirigeable, mais ne renoncerait jamais à la capturer. Il utiliserait une autre tactique moins spectaculaire.

La nacelle remontait dans les airs et les chameliers félicitaient leur chef qui cette fois ne se retourna pas vers Movane, alias Sandasaï.

CHAPITRE 15

Lorsque Songe se présenta aux docks de Magellan Station pour prendre date d'une future livraison de matériel ferroviaire, elle ne fut pas reçue par la personne habituelle, le directeur, mais par Mataxa, cet Indien qui servait de transitaire pour les Aiguilleurs de l'Altiplano. Cet homme souriant, très élégant, l'agaçait prodigieusement. Il souhaitait la fourrer dans sa couchette ou dans le lit d'un hôtel de la capitale où le mot traintel était caduc. Songe, qui ne comptait plus ses aventures dans la Patagonie orientale, avait toujours ignoré les avances de cet homme.

— Vous avez passé une grosse commande, voyageuse Songe. Non seulement des rails, des infrastructures, mais aussi une autre machine diesel et des wagons de voyageurs.

— La banquise ne cesse de s'allonger vers le nord et nous devons faire vite pour rester prioritaires. Nous sommes au-delà de la bande littorale réservée. Désormais, nous n'avons de comptes à rendre à personne et notre réseau, si la glace se forme toujours à la même cadence, sera compétitif dans moins de six mois. Nous atteindrons la Nouvelle-Amsterdam où la Sainte-Croix est disposée à nous vendre son huile de manchot, la meilleure au monde, vous le savez.

— Bien sûr, ricana Mataxa, qu'ils promettent de vous fournir en toute quantité avant que leur huile ne leur reste sur les reins, quand le baleinium de l'Asie du Sud-Est arrivera sur le marché. Déjà, on attend une livraison ici même. Des wagons-citernes chargés sur un vieux cargo du Consortium des Bonzes, miraculeusement épargné par le réchauffement. Mais je ne suis pas là pour parler d'huile. Voyageuse Songe, vous nous devez quatre millions de dollars estampillés ou d'océanos, comme il vous plaira.

— Mais je vous verse régulièrement des intérêts ? Un pour cent par quinzaine, vous ne pouvez pas vous plaindre. Ce réseau de la Société ferroviaire des Kerguelen vous sera d'une grande utilité quand nous aurons relié l'archipel à l'Afrique du Sud. C'est bien ce que vous souhaitiez ?

— Voyageuse Songe, vous n'auriez pas dû mettre Lien Rag en garde au sujet de l'île du Titan. Jusqu'à ces derniers temps, il n'était nullement pressé de mettre la main sur les réserves du Kid, mais voilà qu'avec l'aide des Simone il a décidé d'occuper l'île où nous souhaitions nous installer. S'il s'empare des stocks de matériel ferroviaire, vous n'aurez plus envie de faire

affaire avec nous, bien entendu. Donc je vous demande le remboursement de ces quatre millions.

— Mais il s'agit uniquement de la valeur, surestimée d'ailleurs, du matériel que vous m'avez fourni. Infrastructures et superstructures. Du matériel douteux parfois.

La compound par exemple, que nous pensions avoir retapée, vient de retomber en panne.

— Vous avez accepté le marché. Si vous ne pouvez pas nous rembourser, nous serons obligés de céder vos créances à une banque générale. Nous pensons que la banque vaticane d'Alone est la mieux placée pour nous faire une offre intéressante.

— Mais ce serait introduire les Néos dans notre société. Jamais mes partenaires ne l'accepteront.

— Ça, ce sont vos affaires. Moi je veux récupérer les millions que nous avons engagés pour vous fournir ce matériel.

— Ou je rembourse ou les Néos arrivent dans la Société Ferroviaire des Kerguelen ?

Comme il ne répondit pas sur-le-champ, elle comprit qu'il avait en réserve une autre proposition. Mais une proposition si inacceptable que Mataxa avait commencé à la démoraliser par la menace de tout remettre aux Néos. Elle se dit que s'il s'agissait seulement de coucher avec cet Indien des hauts plateaux, elle s'y résoudrait, et même pourrait sans attendre lui donner une première caution. Elle commença à bomber la poitrine et coula des regards prometteurs, mais à sa grande confusion, Mataxa se contenta de sourire comme si elle l'amusait.

— Ce matériel de l'île du Titan ne doit jamais parvenir aux Kerguelen. Vous proposerez votre cargo pour aller le charger mais celui-ci coulera en cours de route. Cela nous permettra de gagner un temps précieux. Vous êtes libre de refuser, bien entendu.

CHAPITRE 16

L'appel de Fleur transitait par le standard de la Compagnie. À cette heure tardive il n'y avait aucun opérateur, mais tous les appels et les messages étaient enregistrés. La jeune femme savait donc qu'elle devait se montrer extrêmement prudente, cependant l'émotion d'entendre Kurty, si éloigné d'elle depuis des mois, faillit lui faire oublier toute précaution.

— Enfin tu daignes m'appeler, dit-elle. Je me demandais si un jour tu te déciderais, aussi j'ai appelé la première. Tu étais en plongée, m'a-t-on dit.

— C'était Themaro qui restait seul sur la barge. J'étais au fond, effectivement, avec Furau et Sumar. Nous nous fatiguons beaucoup, mais nous avons déjà installé plus de cent mètres de rails. Nous avons rencontré des buttes de corail et de roche que nous avons fait sauter aujourd'hui même.

Voilà, il ne lui demandait même pas comment elle allait, si elle appréciait d'être à Bandar Station. La Locomotive-dieu restait son seul souci, son obsession. Il finit par s'inquiéter du silence qu'elle opposait à ses explications.

— Tu es toujours là ?

— Où veux-tu que je sois, je t'écoute comme je l'ai toujours fait depuis que je te connais, comme je le faisais quand j'étais encore là-bas à tes côtés. Ce Themaro, comment accepte-t-il de rester seul toute la journée, tandis que vous trois disparaissiez sous l'océan ? Ne trouve-t-il pas sa solitude angoissante ? N'est-il pas inquiet, sur ses gardes, de crainte que des gens mal intentionnés ne cherchent à envahir le bord ?

Ce fut au tour de Kurty de rester silencieux et Fleur regretta de s'être montrée si agressive dès le début de ce dialogue.

— Themaro refuse de descendre dans le fond, finit-il par dire. À cause de sa religion. Il considère la Locomotive comme une idole satanique et ne veut pas participer à son renflouement. Par solidarité envers ses deux amis, il accepte de surveiller les appareils, le générateur d'air et le groupe électrogène.

— J'ai rencontré Cébu, il m'a raconté comment tu vivais. C'est lui qui t'a envoyé ces trois garçons que nous avons connus dans le temps. Je me souviens très bien de Sumar. Je le trouvais beau, mais je n'ai pas oublié le visage de Furau. Par contre, je ne vois pas du tout comment est-ce Themaro. As-tu seulement le temps de te reposer, de te promener sur la banquise ?

Kurty avoua que non.

— Nous descendons avant le jour, remontons à la nuit.

— Tu n’as rien remarqué ? fit-elle hésitante, sachant que Narasha Kalami écouterait cette conversation le lendemain.

Fleur avait reçu l’ordre de ne jamais parler de l’amélioration de la luminescence et de certains craquements signalés dans plusieurs banquises.

— Tu devrais tout de même aérer ton organisme, tu ne peux vivre la moitié de ton temps sous l’eau, à respirer un air propulsé dans des conditions d’hygiène suspectes. Cette pompe de cale transformée en générateur d’air doit puiser les poussières, les microbes. Je te conseille de marquer au moins vingt-quatre heures de repos tous les quatre à cinq jours, de régénérer ton organisme.

— Courir sur la banquise ? ironisa-t-il. Oh, peut-être bien car j’y rencontrerais mon amie.

— Une amie ? fit-elle anxieuse.

— Une otarie que j’ai apprivoisée avec du poisson spécialement pêché pour elle. Je l’ai surnommée Jenny et si je le voulais elle me suivrait comme un petit chien. L’autre jour elle a même trouvé que j’habitais sur la barge et nageait dans les douves. Peut-être qu’elle finira par plonger et nous rejoindre sur le chantier.

Comment lui faire comprendre que d’imperceptibles changements étaient signalés un peu partout, concernant à la fois la lumière du jour et la qualité des banquises. Le froid s’était stabilisé, mais des courants chauds avaient fait leur apparition, alors que jusque-là ces courants étaient froids. Fleur pensait qu’une source de chaleur existait dans l’hémisphère Sud et les alimentait en eau chaude. Les Kalami essayaient de cacher leur inquiétude, mais certaines fusions de banquise, par exemple dans la mer de Java, avaient interrompu la construction du réseau Sud. Le détroit de Karimata, séparant Bornéo de Sumatra, ne parvenait pas à se geler suffisamment.

La banquise y restait d’une faible épaisseur, insuffisante pour supporter le poids de convois ferroviaires.

— Sais-tu si la construction du réseau Nord dont m’a parlé Cébu, est déjà entreprise ?

Elle hésita. Cébu n’aurait peut-être pas dû en parler. En fait on ne savait jamais, dans l’Ecuadorian Eastern Company, ce qui pouvait être raconté ou au contraire tu. Le goût du secret des Kalami paralysait les langues, fermait les

oreilles. Les gens se livraient de moins en moins, se méfiaient des autres.

— Je m'occupe surtout des réseaux du Sud, dit-elle. Mais je pense que cette construction ne va pas tarder et sera menée à bien.

— Themaro nous affirme que les jours rallongent et sont de meilleure qualité. Comme nous sommes sous l'eau dans la journée, nous ne pouvons nous en rendre compte. As-tu fait la même remarque ou bien Themaro a-t-il des hallucinations ?

Elle marqua une hésitation, espérant qu'il comprendrait qu'elle ne pouvait répondre franchement.

— C'est peut-être la saison qui veut ça.

— En plein équateur, fit-il sarcastique. Ça m'étonnerait. En Antarctique comme au pôle Nord on peut se rendre compte, à condition d'être vigilant, que le printemps puis l'été s'installent par exemple, mais pas à cette latitude. Bandar est encore plus proche de l'équateur que Palauan.

— Quand vas-tu la sortir de l'eau cette Locomotive ? demanda-t-elle brusquement, voulant le ramener vers une conversation moins risquée.

— Lorsqu'elle le voudra bien. L'ordinateur de bord, tu sais que j'ai quelques problèmes avec lui, étudie le pour et le contre. Je ne sais si c'est un effet de ces vingt et quelques années d'immobilisme dans le fond de la mer, mais je le trouve très conservateur. Je ne devrais pas en parler comme s'il s'agissait d'une personne humaine, mais c'est l'impression qu'il me donne.

— Tu dis « il », mais peut-être s'agit-il d'une « elle » et tu sais combien les femmes sont têtues. Tu devrais la séduire par tous les moyens.

— Ne te moque pas.

— Peut-être que tu saurais te montrer plus enjôleur, plus tendre que tu ne le fus avec moi, fit-elle, avec un début de colère qu'elle avait essayé de canaliser jusque-là.

— Tu me détestes ?

— Non, je me demande comment j'ai pu patienter aussi longtemps.

— Était-ce une raison pour travailler pour ces gens-là ?

Elle l'avait bien cherché. Voulant le provoquer, le forcer à reconnaître ses torts, il choisissait de contre-attaquer et de lui reprocher d'avoir accepté les offres des Kalami.

— Tu vas continuer ainsi à entretenir tes vieilles rancunes ?

— Ne les partageais-tu pas dans le temps ?

— Si nous devons continuer ainsi, je préfère arrêter la communication, dit-elle sèchement, ne sachant plus comment s'en sortir.

— Non. Vois-tu, si j'avais un moyen quelconque j'irais à Bandar Station te voir, mais je suis bel et bien cloué ici. Et les stocks d'huile et de vivres diminuent à grande vitesse. Dans un mois je devrai tout arrêter et me mettre en quête de remplir mes cuves et mon garde-manger. Mais avec ces banquises tout autour de moi, ce sera plutôt difficile. J'essayerai de récupérer le *Mistake* de l'autre côté de Palauan, et de naviguer vers ce qui reste de mer de Chine méridionale. Je chasserai le cachalot pour l'huile et la viande, mais ensuite comment transporter tout ça jusqu'à la barge ? Je préfère ne pas y songer à l'avance. Si je le peux, j'essayerai de me procurer un traîneau et son attelage de chiens, mais paraît-il c'est hors de prix.

Elle ne répondit pas que les Kalami cherchaient à faire interdire tous ces moyens de transports au fur et à mesure que leurs réseaux s'implantaient.

— Il existerait le long des Philippines une bande navigable large de cinquante à deux cents kilomètres en direction de la mer de Chine orientale, qui elle serait libre de glace, va y comprendre quelque chose, alors que cette mer se trouve au Nord, au-delà du tropique du Cancer.

— Cébu doit se rendre sur la banquise Nord pour faire d'autres observations. S'il m'accepte à bord de son traîneau, j'irai te rendre une courte visite, dit-elle.

Puis elle préféra interrompre la communication, quitta son bureau et se rendit à une cafétéria qu'elle savait très animée, très bruyante. Elle y rencontra une fille qui autrefois habitait Palauan et avec laquelle elle bavardait souvent du temps jadis.

— Buvez quelque chose avec moi, un cocktail à la vodka pour changer de l'alcool de riz.

Orma travaillait dans les nouvelles rizières sous serres créées par la EEC. Ça ne la changeait guère du travail qu'elle effectuait déjà à Palauan. Elle était venue à Bandar avec Cébu et d'autres jeunes gens quand il avait fallu abandonner les rivages Sud de l'île.

Orma savait que Fleur avait abandonné Kurty et la barge sur le banquise côtière de Palauan, mais ne lui en parlait jamais. Ce soir-là, après avoir bu deux cocktails à base de vodka, Fleur éprouva le besoin de parler de Kurty. Lorsque Orma lui demanda s'il vivait toujours seul, elle précisa que Cébu lui

avait trouvé trois compagnons pour l'aider dans son travail de renflouement.

— Cébu, murmura Orma en regardant autour d'elle avec inquiétude, il a changé Cébu. Nous étions amoureux à une époque, mais maintenant il vise plus haut qu'une ouvrière de rizière. Qui sont ces compagnons qu'il a procurés à votre ami ?

Fleur regrettait déjà de s'être laissée aller, mais elle donna les trois noms. Orma eut un petit sourire amusé.

— Ils sont bien différents les uns des autres. Je sais que Themaro est très religieux. Lorsque nous nous embrassions, filles et garçons, il préférait s'en aller et ne supportait pas quand il faisait encore très chaud, là-bas à Palauan, que nous nous baignions tous nus. Lui restait habillé de la tête aux pieds.

Elle ajouta que Furau était bien gentil, mais un peu stupide.

— On se moquait de lui car il ne savait pas que faire avec les filles. Il aurait été brutal, même.

— Et Sumar ?

— Oh, Sumar...

— Il est très beau, dit Fleur. Si je n'avais pas été aussi amoureuse de mon ami Kurty, je crois que j'aurais essayé de le séduire. Lorsque nous les entraîinions pour la chasse aux cachalots, j'admirais son agilité, sa grâce en somme.

Orma gardait un sourire quelque peu énervant. Puis elle murmura :

— Je me demande pourquoi Cébu l'a choisi avec les deux autres. Il ne pouvait pas le sentir. Et Themaro le déteste aussi.

CHAPITRE 17

Le premier signe d'une remontée des températures fut claironné par le président Fortalès à la radio, la télévision et sous forme d'e-mails diffusés un peu partout. Grâce à des instruments extrêmement pointus, on notait un déficit d'un tiers de degré. Bien entendu, des appareils plus grossiers n'enregistreraient pas cette remontée, mais les instituts de météorologie scientifique, où l'on analysait les résultats et non les prévisions, étaient formels. Le mouvement continuels vers le bas était en train de s'inverser et dans toute la Panaméricaine, on entreprit de chanter victoire et de célébrer ce jour faste.

Le personnel du train-observatoire organisa une fête en l'honneur de Louria Finister et de Harold Kowning, mais ce dernier était toujours à 87°7 Station, en train de consulter tous les échanges radio effectués par le professeur Charlster durant deux années. Un travail fastidieux qui le retiendrait là-bas très longtemps.

— Je ne peux seule devenir l'héroïne de cette fête, déclara Louria, mais je suis de tout cœur avec vous, amusez-vous.

Elle se cloîtra dans sa cabine, malgré l'insonorisation poussée du train les échos de la fête lui parvenaient. En fait, elle ne croyait pas que la tendance se fût inversée, même si d'autres signes avant-coureurs s'étaient manifestés. L'augmentation de la luminosité était le plus significatif et pouvait être un facteur essentiel du recul du froid dans la journée, mais qu'en était-il la nuit ? Fortalès n'avait pas précisé le moment où la moyenne avait été établie. Si l'on choisissait midi pour faire la moyenne des dernières vingt-quatre heures, on avait une chance d'obtenir un résultat positif, mais si on décidait que ce serait à cinq heures du matin, le moment où le froid devenait le plus vif, qu'en serait-il ? Le froid en compensation pouvait être encore plus élevé.

Vers minuit, alors que le tapage s'intensifiait dans le restaurant gastronomique, elle se glissa dans l'observatoire, s'habilla chaudement et manœuvra seule le radiotélescope pour un examen d'Altaï qui allait se présenter dans moins d'une demi-heure. Les échanges se poursuivaient avec les e-gènes de ce satellite, morceau de Lune rescapé de la catastrophe. Elle voulait obtenir des images virtuelles différentes et commença de les enregistrer bien avant que Altaï ne soit au zénith de NPST. Elle ne savait pas ce qu'elle ferait de ces clichés, mais était décidée à entreprendre n'importe quelles opérations, même si ses collaborateurs les jugeaient farfelues.

Ensuite elle se désintéressa d'Altaï, n'éprouvant même pas le désir de constater où en était la reconstruction de leur coupole. Des machines commandées par le système électronique y travaillaient et les autres astrophysiciens s'émerveillaient de voir que l'observatoire spatial s'autorégénérât sans intervention humaine.

Elle manœuvra pour viser cette nébuleuse que tous les scientifiques, et plus particulièrement les astronomes, méprisaient. Elle l'avait identifiée comme étant un deuxième Bulb en orbite autour de la Terre et avait retrouvé dans de vieux documents sa véritable appellation, Flatty.

Elle n'avait jamais vraiment convaincu des gens comme Charlster ou Claudion Hyponias, et n'était pas certaine que Harold Kowning soit aussi persuadé qu'elle de la présence d'un second animal de l'espace transformé en satellite. Lorsque cela l'arrangeait, Charlster faisait mine d'être de son avis. Ainsi Claudion, quand ils étaient amants, faisait de même pour ne pas la contrarier, pour ne pas gâcher leur entente sentimentale. Qu'en était-il d'Harold ? Pouvait-elle le soupçonner de double jeu, alors qu'il était d'une franchise pouvant faire mal quelquefois ?

Flatty suivait fidèlement la course d'Altaï, ce qui avait laissé croire, et la plupart des gens restaient accrochés à cette idée, qu'il n'était que l'ombre portée d'Altaï. Ombre portée sur quel support ? Là, les spécialistes n'étaient jamais d'accord et leurs explications divergeaient au point de devenir le plus souvent aberrantes. Pour finir, ils déclaraient qu'il s'agissait d'une nébuleuse et que l'ombre portée lui donnait une apparence trompeuse de Bulb.

En vain, Louria avait cherché un éditeur acceptant de publier les mémoires des femmes Ragus qui s'étaient succédé à la présidence du premier Bulb, celui qu'on appela par la suite Salt and Sugar. Ces femmes, les Ragus, avaient écrit l'histoire de la conquête des Bulbs, les fabuleux animaux de l'espace, et leur récit commençait sur Ophiuchus IV, au moment où une expédition découvrait l'immense cadavre d'un Bulb échoué sur cette planète. La chasse avait duré des années, jusqu'à ce que le vaisseau spatial *Terra* découvre tout un troupeau de Bulbs. Le premier de ces animaux capturés n'avait pas donné toute satisfaction, et les scientifiques qui l'avaient ausculté le déclarèrent en voie de décrépitude. Ils l'avaient injustement surnommé Flatty, dégonflé, minable. Tous ces grands esprits s'étaient trompés. Au moment de sa capture, Flatty était en pleine mue, comme cela arrivait à tous les Bulbs. Les colons l'avaient alors déserté, sauf une poignée d'agriculteurs qui avaient trouvé dans son « sol » un substrat permettant d'obtenir de suffisantes récoltes. Une population restreinte s'était donc installée dans son immense corps, et c'étaient les descendants de celle-ci qui maintenant tournaient autour de la Terre. Certains avaient même réussi à s'installer sur la planète, et constituaient plusieurs communautés ne souhaitant pas attirer l'attention.

L'une d'elles, les Guardians selon le professeur Bourguine ayant travaillé pour eux là-bas au Gouffre aux Garous, avait soudainement disparu.

Louria savait que d'autres existaient, même si autour d'elle personne, y compris le président Fortalès, n'y accordait un crédit quelconque.

Voilà pourquoi en cette nuit de fête, alors que l'on célébrait bruyamment une soi-disant remontée des températures, Louria Finister éprouvait le besoin d'observer son Flatty qui comme toujours ne se prêtait pas facilement à cet examen. Claudion avait découvert qu'il était fossilisé, qu'une sorte de calcaire paralysait son immense corps, et effectivement les examens spectraux différents confirmaient cette hypothèse. Lorsqu'elle en avait fait le communiqué scientifique, on lui avait rétorqué que dans ce cas il s'agissait d'astéroïdes mal définis. Elle excusait ses différents collègues, car la libération de cette discipline, l'astronomie, était trop récente pour qu'on ait eu le temps d'atteindre un haut niveau de connaissances. Restait l'intuition, attitude honnie par tout le corps des savants.

Les e-gènes d'Altaï avaient réussi à détourner un laser de Flatty pour le nettoyage de leurs cellules photoélectriques. Et lorsqu'elle prenait le temps d'y songer, Louria se demandait si ces logiciels biologisés n'étaient pas allés encore plus loin dans la colonisation de Flatty.

CHAPITRE 18

Dans la journée, on avait l'impression que le froid était moins vif, mais la nuit venue on estimait au contraire qu'il se renforçait, et Ann Suba était agacée par tous les commentaires qu'elle entendait autour d'elle. Elle appartenait à une génération qui avait connu le froid extrême, les villes sous globe, les trains plus ou moins confortables, bref tous les problèmes d'une existence difficile. Il y avait eu ce réchauffement intempestif, puis de nouveau ce basculement dans de très basses températures avec effacement progressif de la lumière. Il n'y avait pas trois mois, le jour ne durait pas plus de cinq heures à cette latitude, et encore fallait-il voir la médiocrité de cette lumière-là. Un jour en veilleuse funèbre, oui.

Les discussions sur le chantier se limitaient donc à des nouvelles du temps, mais l'on n'évoquait pas de signes visibles d'un dégel.

Ann Suba arrivait de plus en plus tôt sur le chantier, non parce que l'aube était plus précoce, mais pour fuir ce harcèlement d'un esprit inconnu essayant de lui arracher des précisions sur une chose qu'elle ne parvenait pas à identifier. Celui qui la pourchassait ainsi en envahissant son mental, avait paru s'intéresser à la tour de cracking, mais elle avait vite compris qu'il commettait une confusion avec tout autre chose. Et cette autre chose, elle ignorait ce que c'était. Un temps elle avait pensé aux dirigeables que construisaient les Rénovateurs du Soleil, jadis. C'était Julius Ker qui avait percé le secret des baleines terrestres qui se déplaçaient sur les banquises en rampant allègrement, et dont certaines même parvenaient à voler. Un jour il était tombé sur le cadavre de l'une d'elles et avait découvert que certains cétacés avaient rapidement évolué au cours de la glaciation et s'étaient munis de vessies d'hélium. De nombreuses vessies remplies de ce gaz plus léger que l'air aidaient leur énorme masse, quelques-unes atteignant désormais les trois cents tonnes, à ne pas subir les contraintes de la pesanteur. Ces animaux disposaient d'un filtre puisant dans l'air, l'hélium, malgré sa rareté.

Croyant satisfaire l'inconnu qui lui gâchait surtout ses nuits, elle lui avait donc proposé la silhouette d'un dirigeable, mais cet être l'avait alors noyée dans l'intensité d'une colère folle. Elle avait eu l'impression d'être soumise à une série d'électrochocs, tant les décharges successives de fureur étaient fortes.

Elle avait essayé de trouver la parade, d'élever un mur virtuel de protection, avait choisi des formules scientifiques interminables qu'elle

récitait comme des litanies, et l'être qui ne cessait de l'importuner avait fini par abandonner cette rage destructrice. Il avait donné l'impression de disparaître un temps, mais était revenu à la charge avec moins d'intransigeance. Et c'était lui qui avait édifié dans son cerveau l'esquisse d'une étrange chose.

Tout d'abord, Ann Suba avait pensé à la silhouette effilée des anciens trains ultra-rapides qui parcouraient le monde avant le réchauffement, et dont la motrice avait une sorte de museau de requin pour mieux pénétrer dans l'air. Mais pourquoi son tourmenteur voulait-il à tout prix que ce type de machine se dresse vers le ciel ?

Ann Suba appartenait à ces générations anciennes qui, durant une bonne partie de leur vie, avaient limité leur horizon à deux dimensions, évitant d'utiliser la hauteur, car la Société ferroviaire interdisait toute référence au ciel, au ciel visible comme à celui qui existait au-delà, avec des étoiles, des constellations, d'autres planètes.

Elle se surprit à crier, une fois seule dans sa draisine :

— Mais enfin que me voulez-vous ? Je suis en train de faire construire une raffinerie de pétrole avec sa tour de cracking et vous n'avez pas l'air de savoir de quoi il s'agit. Vous confondez cette tour avec une chose que vous voulez à tout prix me présenter, j'ignore encore pourquoi. Une chose qui se dresse vers le ciel comme les monuments et les gratte-ciel d'autrefois. Si vous n'êtes pas plus explicite, je ne peux rien pour vous.

C'était inutile de crier ainsi. Il valait mieux penser ces explications afin que ce vampire inconnu s'en nourrisse et comprenne qu'elle ne pouvait l'aider.

CHAPITRE 19

La veille, Kurty avait accroché un filet au treuil, l'avait plongé dans la mer. Il se leva très tôt pour le relever et put remplir deux seaux de poissons. Il abaissa la passerelle et partit vers la colonie d'otaries. Il les aperçut lorsque le jour se levait. Les mâles, comme toujours, s'approchèrent, menaçants, mais surent happer les harengs au vol. Des jeunes les bousculèrent pour venir vers Kurty et la plus dégourdie fut Jenny. Elle n'avait pas oublié ses bonnes habitudes après deux semaines et plongea sa tête dans l'un des seaux. Il la laissa se gaver tout en distribuant le reste de poissons à la petite troupe. Il remarqua que le trou dans la banquise s'était étiré en forme de lèvres, preuve que la colonie grandissait. Lorsqu'il revint Jenny le suivit un instant, mais s'arrêta à la faille entre deux buttes de glace.

— Vous allez manquer d'huile prochainement, lui avait annoncé Themaro la veille, au cours du repas. Le réservoir du générateur d'air pourra tourner une petite semaine à peine et celui de l'alternateur moins de trois jours.

— Il faudra tuer les otaries et les faire fondre, avait alors lancé Furau, la bouche pleine.

Kurty ne lui avait même pas adressé un regard méprisant, se concentrant sur son assiette. Il leur avait alors déclaré qu'ils étaient libres de le quitter, car la nourriture viendrait aussi à manquer.

— Mais comment ferez-vous une fois seul ? Vous ne pourrez plus plonger, mais vous devrez vous nourrir et produire de l'électricité.

— Pour la nourriture il y aura toujours des harengs, mais je compte rejoindre mon baleinier de l'autre côté de Palauan. La mer de Chine orientale est libre de glaces et pour y accéder on peut naviguer le long des Philippines.

Les garçons se regardèrent entre eux, puis Sumar parut être désigné par les deux autres comme leur porte-parole.

— Voyageur Kurty, votre *Mistake* n'est plus amarré dans le port où vous l'avez abandonné.

— Et où serait-il ?

— Le patron du port est parti avec, emmenant sa famille, disant qu'il allait essayer de rejoindre le golfe du Tonkin, là où a été créé un vivier de baleines.

Il veut s'enrichir avec le baleinium. Votre baleinier avait de grandes soutes pour l'huile et des congélateurs pour la viande, il a des économies et pourra acheter une participation pour chasser un certain quota de solinas.

— Comment savez-vous cela, puisque vous ne m'avez pas quitté depuis votre arrivée à bord ?

— Cébu nous l'a dit lors de son retour. Il n'a pas voulu vous faire de la peine.

— Il ne vous reste plus que les otaries, voyageur Kurty, insista Themaro.

Se levant brusquement, comme s'il allait se jeter sur lui, Kurty hésita un instant puis sortit du roof. Il se pencha par-dessus la rambarde pour voir scintiller l'eau sous la lumière d'un projecteur qu'il s'empessa d'aller couper. Le pont s'enfonça dans une profonde obscurité mais il resta toujours au même endroit. Il n'avait pas parlé de ses difficultés à Fleur. Elle annonçait une prochaine visite, si Cébu acceptait de l'embarquer sur son traîneau.

Lorsqu'il rentra, il ne restait que Sumar qui débarrassait la table et se préparait à faire la vaisselle.

— Voyageur Kurty, vous devriez vous rendre à Tay-Tay ou à Cléopatra, de l'autre côté de l'île, et attendre que les marchands d'huile chinois y viennent avec leurs gros traîneaux à hélices. Vous pourriez leur commander une pleine citerne de baleinium qu'ils vous livreraient jusqu'ici. Ils vous vendraient aussi des vivres.

— Je n'ai pas de quoi les payer.

— Oh si, voyageur. Il y a, à bord de cette barge, des instruments qui leur conviendraient. Vous les possédez en double pour la plupart et même en triple. Ces appareils ont plus de valeur que les dollars, même estampillés, ou que les océanos.

Kurty le regarda avec méfiance. Le garçon convoitait peut-être ces instruments de navigation, des radars, des sonars, des analyseurs d'eau. Il y avait aussi des distillateurs d'eau de mer et bien d'autres appareils. Lorsque Kurty avait quitté la *Salamandre*, il avait transformé sa prime en nombre d'appareils disponibles dans les stocks, et Lien Rag avait accepté.

— Je ne quitterai pas mon bord, fit-il sèchement.

— Alors demandez à Themaro et à Furau de se rendre dans l'une de ces stations pour commander ce baleinium. Je sais qu'ils ont envie de retourner quelque temps là-bas. Vous pourriez leur confier un échantillon de ces appareils pour donner confiance aux marchands chinois. Vous savez combien

ils sont méfiants.

— Et toi tu n'as pas envie de retrouver ta famille ?

— Non, pas pour le moment, je préfère rester ici avec vous.

Curieusement, au lieu de se sentir touché par cette marque d'amitié, Kurty éprouva une gêne et des soupçons. Des trois, c'était certainement Sumar qui le surveillait sans relâche pour les Kalami.

— Les deux autres t'ont parlé de tout ça ?

— Ça fait plusieurs jours qu'ils s'inquiètent de voir l'huile et les vivres arriver à leur fin.

Une fois couché dans son étroite cabine, Kurty essaya de réfléchir sur cette proposition qui lui paraissait suspecte. Il estimait que mieux valait pour lui fermer la barge et partir à la recherche de ce maître de port qui lui avait volé son *Mistake*. Il saurait le forcer à le lui rendre. Mais il ne se souvenait même pas de son nom et pour atteindre le golfe du Tonkin, comment ferait-il ? Une partie de la mer méridionale était recouverte de banquise et seule une frange d'eau libre suivait la côte chinoise.

Le lendemain matin, il réunit son monde et demanda aux deux garçons, décidés à faire le voyage vers Tay-Tay et Cléopatra, leurs motivations. Furu voulait revoir sa fiancée et Themaro voulait s'entretenir avec un imam qu'il connaissait. Tous les deux acceptaient de faire des tractations avec les Chinois.

— Je ne peux vous confier qu'un seul appareil, un distillateur d'eau de mer portatif, destiné aux canots de sauvetage en cas de naufrage. Il est déjà assez lourd et vous embarrassera. Pour le reste, j'estime que des photographies montreraient à ces marchands de baleinisme que nous avons de quoi les payer.

Le premier, Themaro accepta. Furu paraissait moins enthousiaste :

— Nous allons reprendre nos traîneaux avec lesquels nous sommes venus jusqu'ici. Ils peuvent supporter un poids plus élevé que celui de ce distillateur. Je peux le tirer aussi longtemps qu'il faudra, car ses patins sont en alliage d'acier.

— Si les Chinois ne vous croient pas, vous n'avez qu'à les envoyer jusqu'ici, qu'ils fassent l'inventaire de mes instruments de navigation.

En attendant leur départ fixé au lendemain, Kurty décida de ne pas plonger. Il les entendit à plusieurs reprises parler fort, comme s'ils se disputaient. En réalité, il se rendit compte que seul Themaro était en colère contre Sumar,

mais que Fureau plaisantait lourdement le garçon.

Ils quittèrent le bord le lendemain matin. Kurty les avait laissés emporter chacun une combinaison isotherme, plus légère et plus souple pour marcher que leurs vêtements en laine polaire. Il observait Sumar qui agitait la main pour dire au revoir à ses amis. Il ne paraissait nullement triste.

— Tu ne regrettes pas de partir avec eux ?

— Oh non, je préfère rester avec vous.

Kurty n'aima pas cette réponse, sans trop savoir pourquoi.

— Je vais plonger, annonça-t-il, et tu surveilleras les appareils. Je vais essayer de discuter avec la Machine pour qu'elle m'autorise à installer une prise d'air et une autre d'électricité à l'extérieur de sa carapace. Je risque donc de rester en bas assez longtemps. Et si je décide d'y passer la nuit, je te préviendrai par l'interphone, pour qu'à un certain moment tu arrêtes le générateur d'air. Nous fixerons l'heure de cet arrêt et celui de la remise en marche. Auras-tu peur de rester seul à bord de la barge toute la nuit ?

— J'aimerais mieux me trouver dans la Locomotive avec vous. Vous allez coucher dans la belle chambre que j'ai visitée ? Ça doit être formidable de dormir dans une couchette aussi large.

— On appelle ce genre de couchette un lit.

Il descendit une heure plus tard et pénétra sans attendre dans le sas de la Machine, s'adressa aussitôt à l'ordinateur.

— Nous pourrions installer cette prise d'air et aussi celle d'électricité dans le sas, ainsi il n'y aurait pas besoin de percer la coque extérieure. Il suffirait de laisser le sas ouvert pour que nous puissions nous alimenter en air et en courant électrique.

— Nous y avons déjà réfléchi, répondit l'ordinateur, mais nous redoutons qu'un gros animal, un énorme requin, un orque, un calmar des grands fonds ne vienne s'installer dans le sas et ne le bloque. Nous ne pouvons prendre ce risque.

— Nous pouvons piéger l'entrée du sas pour éloigner ces grands animaux, fit Kurty, découragé à l'avance par les ergotages futurs.

Le système informatique de la Locomotive avait peu à peu dérivé dans une sorte d'autonomie que le concepteur n'avait jamais imaginée au départ. Il se demandait comment son père Kurts aurait réglé la question. Lien Rag lui racontait que c'était un homme autoritaire qui ne se laissait pas manœuvrer.

Lui-même, enfant, en avait peur.

— Oui, nous pourrions étudier la question, fit soudain le système. Il est certain que nous ne pouvons rester plus longtemps dans le fond de cette mer. Nos sismographes ont enregistré ces dernières semaines de très faibles secousses. Il y en a toujours eu depuis que nous sommes ici, mais les dernières nous paraissent imperceptiblement plus fortes. Nous pourrions, si cette progression continue, obtenir le un sur l'échelle de Richter.

Kurty ignorait ce qu'était cette échelle, mais il percevait comme une embellie future dans ses relations avec l'ordinateur de bord. L'ensemble des appareils de détection, depuis les sismographes jusqu'aux sonars, radars, analyseurs, contacteurs de toute nature, se trouvaient reliés à l'ordinateur auquel sans cesse ils fournissaient une synthèse des conditions de maintenance au fond de l'eau. Il semblait que celles-ci donnent quelques inquiétudes.

— Nous avons effectué, durant votre absence, des relevés dans un rayon très large. De petits appareils ont été téléguidés jusqu'à deux kilomètres d'ici et nous ont transmis leurs observations. L'un d'eux n'a pu rejoindre le bord car il est tombé dans une crevasse, et précisément c'est cette crevasse qui nous inquiète, car elle est d'origine sismique. L'appareil est tombé dans une couche de vase qui a amorti sa chute et il continue à nous communiquer ses relevés. N'essayez pas d'aller le récupérer, il est à plus de cinquante mètres de profondeur et coincé. Cette faille n'a pas plus de soixante centimètres de large, mais les prochaines pourraient atteindre des proportions plus dangereuses.

— Signifiez-vous par là que vous êtes disposé à collaborer pleinement au renflouement de la Locomotive et à me faciliter la tâche ? demanda Kurty qui n'osait encore y croire.

— C'est cela même.

— Et vous avez attendu d'être menacé d'un tremblement de terre pour le faire ? Alors que je suis à court de carburant pour mes appareils de survie en surface, aussi bien le générateur d'air que l'alternateur. Et que deux de mes trois compagnons sont partis et que je me retrouve seul pour effectuer des plongées ?

— Mais, protesta l'ordinateur, nous ne pouvions connaître ces conditions nouvelles. L'analyse des secousses telluriques a demandé un certain temps, ne serait-ce que pour les comparer à toute une série échelonnée sur une vingtaine d'années.

Kurty était trop furieux pour en écouter plus. Il préféra se rendre dans la

cuisine où la voix métallique le poursuivait, puisqu'elle pouvait se manifester dans toutes les parties de la Locomotive pirate. Il coupa le haut-parleur, se prépara du café pour se calmer. Il lui fallait faire face à cette éventualité nouvelle.

— Sumar pourrait descendre puisque nous aurons la possibilité de nous brancher sur la source d'air fournie par la Machine, mais comment faire avec les rails, le treuil et tout le reste ?

CHAPITRE 20

À bord du dirigeavion, c'était le silence attentif. Seuls les moteurs ronronnaient et les filtres à hélium sifflaient quelque part, preuve qu'un ou plusieurs ballonnets avaient des fuites, mais rien de grave d'après les manomètres de la pression.

Chacun était à son poste de combat. Lorsqu'un bombardement se préparait, il ne suffisait pas d'envoyer des missiles ou de larguer des bombes, les servants des canons à répétitions se tenaient prêts à tirer sur une DCA éventuelle. Ici, dans l'île du Titan, rien de tel n'avait été soupçonné, mais plusieurs batteries de missiles sol-air pouvaient se démasquer à tout moment. Lien Rag avait beau se dire qu'il n'était pas dans l'idéologie guerrière des Aiguilleurs de combattre un ennemi aérien, il restait méfiant. Même s'ils rejetaient tout autre mode de transport que le train, ces gens-là avaient pu devenir un peu plus réalistes au fil des ans. De la puissante flotte aérienne qui sillonnait les cieux au début du réchauffement, il ne restait plus grand-chose. Lien Rag savait que Tharbin, le président du lointain Consortium des Bonzes, là-haut dans le Nord, disposait d'un ou de plusieurs dirigeables, mais c'était à peu près tout.

Au sol les commandos Simone avaient encerclé tout le territoire en dessous duquel l'ennemi se terrait. Aiguilleurs ou pas, il y avait, par dix mètres de profondeur, des gens dangereux qui utilisaient l'énergie nucléaire sans trop de précautions, puisqu'on venait de déceler des doses de plus en plus fortes, sans cependant atteindre un niveau dangereux.

— Centdix va faire sauter une bouche d'aération dont le conduit est praticable pour ses hommes, et aussi un sas de sortie à l'est, annonça Tom-Tom, depuis le bord de la *Chimère*.

Peu après deux nuages de poussière, de fumée et de débris de glace se levèrent effectivement. Lorsque le vent léger les dispersa, Lien Rag et ses amis virent que les Simone pénétraient en même temps dans les deux issues. Ils allaient certainement coincer l'ennemi, à moins que celui-ci ne les ait piégés.

— Faible résistance du côté du sas oriental, annonça Tom-Tom qui recevait les rapports de Centdix. Mais surtout des tirs d'armes de poing. Nous expédions des grenades à gaz incapacitant.

Lien Rag s'attendait à une véritable bataille, et même à une explosion qui aurait ouvert le sol de l'île jusqu'aux entrailles où ces inconnus se cachaient, mais il n'en était rien.

— Résistance réduite, annonça Tom-Tom, laconique.

Puis un long silence. Le professeur géologue, crispé à son oculaire, avait l'air de s'impatienter. Lui qui sursautait au moindre bruit se mettait dans la peau de ces commandos Simone disparus dans le sous-sol, et attendait d'eux des exploits héroïques.

— Des contaminés gisent un peu partout, annonça Tom-Tom. Il n'y a plus de résistance, mais il semble qu'un petit réacteur nucléaire, installé dans le cœur de ce labyrinthe souterrain, ait mal fonctionné. La garnison qui se trouvait là a été sévèrement atteinte.

Plus tard il précisa qu'une zone mortelle avait été délimitée et que les commandos allaient essayer de ramener à la surface les hommes malades.

— Ce sont des Aiguilleurs ?

— Ils en portent l'uniforme noir et argent, en tout cas. Nous allons créer une cellule de décontamination sur l'île même. Nous disposons à bord de ce type d'installation, mais ne pouvons embarquer des malheureux pour la plupart à l'agonie. Nous ne pouvons qu'adoucir leur fin. Centdix pense que nous ne sauverons pas plus d'une poignée de ces malades.

Trabeskoski secouait la tête, comme s'il n'était pas du tout d'accord avec ces mesures charitables.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Lien Rag. Nous ne sommes pas équipés pour faire face à cette contamination.

— Nous nous occupons de tout, déclara Tom-Tom, d'un ton péremptoire qui déplut fortement à Lien Rag.

Décidément les Simone en prenaient à leur aise sous prétexte que leurs commandos avaient osé dénicher cette garnison. Il n'y avait pas eu combat.

— Tom-Tom paraît prendre tous les pouvoirs, lui confia à l'oreille son cousin. Bien sûr, il fait preuve de beaucoup d'humanité en secourant ces malheureux, mais je suis certain qu'il aurait pu les accueillir à bord. S'il choisit de les soigner sur l'île, c'est qu'il compte séjourner longtemps par ici. La guérison des quelques malheureux, moins grièvement atteints, demandera des semaines de soins attentifs.

Déjà arrivaient les équipes du service médical avec des civières, tandis que

l'on commençait de débarquer de la *Chimère* les éléments pour construire cette unité de décontamination et de soins, annoncée par le président Tom-Tom.

— Nous ne pourrons pas compter sur le bateau des Simone pour embarquer le matériel ferroviaire que nous découvrirons ici, ajouta Lienty. Nous aurons besoin d'un autre moyen de transport. Les Simone ne voudront pas quitter l'île tant qu'il restera un Aiguilleur à soigner.

Y avait-il une arrière-pensée dans l'esprit de Tom-Tom ? Ménageait-il la Caste ou obéissait-il à un sentiment plus profond de solidarité ?

— Le cargo de Songe nous serait bien utile, poursuivait Lienty. Ne peut-on pas la contacter par l'entremise d'Alone-Vatican et de leur puissant émetteur ?

CHAPITRE 21

La silhouette tordue de son aide-chauffeur juché sur la machine, carabine à la main, en train d'inspecter l'horizon, amusait Césaire. Ils s'étaient arrêtés dans ce poste de ravitaillement en eau, leur réservoir étant vide. Césaire avait habilement fait fonctionner la pompe d'alimentation, sans que son aide s'en rende compte. Et ils avaient dû s'arrêter, le réservoir épuisé. Le remplissage demanderait des heures, étant donné les méthodes archaïques que l'on trouvait sur cette ligne peu fréquentée pour le ravitaillement en eau.

— Hé, cria Césaire, arrête de jouer à la guerre et viens m'aider à découper des blocs de glace. Il faudra aussi allumer le brûleur sous le réservoir.

— L'ingénieur Cartier m'a recommandé de rester vigilant tout au long de l'opération de ravitaillement en eau.

— Comme tu voudras, répliqua Césaire ravi, mais il y en a pour des heures. Je ne tiens pas à me donner un tour de reins avec ces blocs de glace à découper puis à charrier. Et comme il faut que la glace soit pure, je devrai aller la chercher de plus en plus loin.

Ils revenaient d'un poste de chasse aux phoques et tiraient quatre wagons-citernes. Césaire se doutait que cet aide-chauffeur était chargé de le surveiller, Cartier ayant peut-être eu vent de ses projets de fuite. Galias l'avait-il trahi par dépit ? Ou bien avait-il été suspecté depuis toujours ?

Il commença de tailler avec la bêche aiguisée des blocs de glace qu'il allait ensuite jeter dans le réservoir. Il fallait grimper le long d'une échelle verticale étroite avec ces vingt kilos de charge pour les jeter dans la chaudière. Il n'avait pas allumé le brûleur, ne le ferait qu'à la fin. D'ici là il espérait que les voleurs d'huile se seraient manifestés. Il pensait qu'un signal les avertissait quand un convoi faisait halte en cet endroit.

L'aide-chauffeur que l'ingénieur Cartier lui avait imposé était un être difforme, bossu et boiteux, avec des membres grêles. Incapable de transporter du poids, juste assez valide pour tenir une arme. Ce garçon-là avait une réputation de fainéant congénital et de mouchard dans la station centrale, et l'on affirmait que ses handicaps n'étaient pas de naissance, mais la conséquence d'une rossée anonyme, à la suite d'un bavardage accusateur contre des employés de la NSTT.

Tranquillement, Césaire poursuivait son travail, marquait de longues

pauses. Là-haut, dans le froid renforcé par un vent du nord régulier, l'aide-chauffeur commençait d'en avoir assez. Il se laissa glisser à terre et pour se réchauffer commença de tourner autour du convoi. Il le faisait sur un rythme précis et lorsqu'il disparaissait derrière les citernes, Césaire s'arrêtait de travailler. Il voulait gagner tout le temps nécessaire à la réussite de son projet.

— Dites donc, on va être bloqué lorsqu'on voudra rejoindre le réseau principal. Nous n'y serons jamais avant la fin du créneau.

— Je suis seul pour remplir cette chaudière, répliqua Césaire, et je ne veux pas me crever.

— Cartier ne sera pas content.

— Eh bien tant pis. Il n'avait qu'à m'adjoindre quelqu'un de capable. Tu n'es même pas à même de piloter ce vieux remorqueur, si jamais il m'arrivait un accident.

Là-dessus il s'éloigna pour entailler une nouvelle couche de glace pure. Il fallait éviter de creuser trop profondément de crainte d'atteindre la banquise d'eau salée.

Il surveillait la ronde de l'aide-chauffeur, pouvant apercevoir ses jambes sous les wagons-citernes. Au bout d'un quart d'heure il aperçut nettement d'autres jambes, puis son compagnon s'écroula, certainement assommé. Plaquant son outil, Césaire galopa vers le fourgon de queue, réussit à s'accrocher alors que le convoi démarrait. Ensuite il put se glisser à l'intérieur du wagon et n'aurait qu'à attendre que le convoi fasse halte sur cette voie de garage, où il savait qu'existait une station clandestine de pompage d'huile. Une fois là-bas, il n'aurait qu'à marcher pour découvrir, derrière une muraille de congères, un autre convoi dans lequel il embarquerait sans se faire surprendre.

CHAPITRE 22

Chaque matin, Harold Kowning appelait Louria depuis 87°7 Station, pour la tenir au courant de ses recherches sur les différentes utilisations des ondes radio par Charlster, du temps où il dirigeait l'observatoire de cette station.

— Jusqu'ici je n'ai rien trouvé de suspect. Claudion vient me donner un coup de main et nous avançons plus vite à deux, mais pour un résultat tout aussi décevant.

Elle n'aimait pas que Claudion intervienne dans les recherches de son amant, sans pouvoir justifier son opposition.

— Aucune fréquence ne peut être attribuée aux systèmes électroniques d'Altaï. Nous avons surtout relevé les émissions stellaires, telles que le radiotélescope d'ici les enregistre et les utilise.

— Et celles de Flatty ?

Harold resta silencieux.

— Tu n'as pas encore trouvé les émissions concernant ce satellite ? Elles existent pourtant, le plus souvent brouillées par la présence d'Altaï, mais il est possible de les repérer une fois qu'on les a identifiées.

— Louria, il n'y a pas de fréquences propres à Flatty. Il n'y a que l'écho de celles produites naturellement par la masse magnétique d'Altaï. As-tu oublié la découverte de Claudion, cette couche de calcaire ou d'un matériau apparenté sur la masse de Flatty ? Elle sert de réflecteur en quelque sorte.

— Il y a émission, cria-t-elle.

Puis elle essaya de se calmer. C'était donc ça, Claudion poursuivant sa rancune avait convaincu Harold de l'inexistence d'émissions radio propres à Flatty. Bientôt lui aussi parlerait d'astéroïdes difficilement identifiables, oublierait leur expédition vers le Gouffre aux Garous, lorsqu'ils avaient été sur le point de découvrir cette colonie d'aliens installée tout à côté.

— Harold, il est possible que les émissions volontaires d'Altaï se confondent avec celles d'un astre quelconque. Elles arrivent dans nos observatoires si confuses qu'il faudrait un décodeur pour les identifier séparément. Qu'en penses-tu ?

Cette fois Harold s'enthousiasma sur cette hypothèse et dit qu'il allait y travailler.

— Et tu vas en faire part à Hyponias ?

— C'est le patron de 87°7, protesta-t-il. Je ne peux entreprendre un programme de recherches sans lui en parler. J'aurais besoin d'un certain nombre de techniciens pour mener ce travail.

L'idée lui était venue subitement et déjà elle regrettait d'en avoir parlé à son amant. Elle aurait pu l'exploiter seule.

— De toute façon, ce programme ne peut se poursuivre que dans un observatoire possédant un radiotélescope. Celui de 87°7 Station est moins puissant, moins récent que le nôtre, mais je pense qu'il sera suffisant. Nous allons fouiller dans sa mémoire. Pour ma part, j'estime que si deux fréquences se complètent, il ne peut s'agir que de complémentarité dans ce cas, il n'y a pas d'anomalie apparente, l'ordinateur du radiotélescope corrige ce qu'il prend pour une augmentation des parasites.

Son partenaire était vraiment un garçon doué, car en quelques secondes il avait déjà compris ce que pouvait être la composition du procédé. De façon virtuelle certes, mais qui allait fortement l'aider pour lancer son programme. Et lorsqu'il présenterait à Claudion sa demande, il disposerait d'arguments indiscutables. Pour fouiller dans la mémoire de ces ordinateurs superpuissants des radiotélescopes, il faudrait certainement faire venir des ingénieurs de l'entreprise qui les fabriquait. Louria savait qu'il y en avait deux autres en cours d'élaboration, l'un destiné au train-observatoire et l'autre à une future station d'observation dans l'Alaska. C'était la marine militaire qui l'avait commandé. Il était étrange d'associer ce terme de marine à un corps qui n'utilisait que des engins blindés roulant sur des rails, mais depuis toujours il en était ainsi et les grades se référaient à ceux des marines d'autrefois. Louria pensait que c'était Kinnjone qui avait eu l'idée d'un tel observatoire et elle aurait aimé connaître ses motivations, et en quoi les observations célestes pouvaient être utiles à ses marins.

Pour en revenir au programme envisagé par Harold, il devrait le chiffrer et Claudion risquait de faire la grimace. Le déplacement de deux ou trois ingénieurs de la fabrication et leur séjour à 87°7 entraîneraient des frais considérables, tout comme la paralysie obligatoire du radiotélescope, puisque son ordinateur serait indisponible, le temps qu'on fouille dans ses entrailles électroniques.

— Oui, poursuivait Harold, tu as certainement vu juste. Le système électronique du radiotélescope a enregistré ces fréquences mêlées, mais a tout de suite compris qu'il y avait une anomalie. La seule explication ne pouvait

être que des parasites introduits dans le faisceau de ces ondes et les ayant polluées en quelque sorte. L'ordinateur a alors décidé d'éliminer les scories et de présenter un résultat correct, tout à fait acceptable par les observateurs. Reste à savoir ce qu'il fait des scories. Je ne pense pas qu'il y ait ici, ou même chez nous à NPST, des techniciens capables de nous répondre sur ce sujet, qu'ils appartiennent au service électronique ou à celui des fréquences radio.

Elle appréciait qu'il ait dit « chez nous à NPST ». Elle y voyait un gage positif pour leurs sentiments réciproques. Même s'il était devenu proche de Claudion, il faisait la distinction entre cette amitié et son amour pour Louria.

— Je me demande même si je ne serai pas amené, avant de faire venir ces ingénieurs d'usine, oui, si je ne devrais pas leur poser a priori le problème, à savoir que deviennent les scories que l'appareil rejette quand elles se présentent. Il y a les parasites glanés en cours d'acheminement des ondes, les oscillations électriques, les artefacts humains. Tout ça est-il rejeté en bloc, je veux dire dans un même paquet et totalement effacé ?

Louria pensait à tout autre chose, à cette période où avec la complicité de Kawy, le chef de la puissante police, Charlster avait réussi à court-circuiter les réseaux de 87°7. Il recevait là-bas, dans son petit laboratoire d'amateur de Salt Lake Station, toutes les données enregistrées par 87°7. Donc également les émissions stellaires. Et comme il connaissait la fréquence de celle qui était aussi porteuse des messages d'Altaï, il lui suffisait d'avoir un décodeur pour découvrir le message de ce satellite.

Brusquement, elle eut hâte que cette conversation avec Harold s'arrête. Elle redoutait qu'il ne parvienne en même temps qu'elle à ce type de conclusion. Elle avait remarqué que depuis qu'ils étaient amoureux, leurs continuités de pensées étaient souvent parallèles, jusqu'au moment où elles se rejoignaient. L'un et l'autre, animés par les mêmes préoccupations scientifiques, vivaient dans une sorte d'harmonie mentale également.

— Lorsque tu vas chiffrer tout ça, tu auras du mal à convaincre Hyponias.

— Je sais, dit-il distraitemment. J'étais en train de penser à tout autre chose et cela m'échappe. Tu viens de m'inquiéter au sujet de ce financement envisagé. Je voudrais bien me libérer l'esprit de ces obligations comptables, pour reprendre une réflexion sérieuse sur ces fréquences entremêlées.

Elle avait in extremis évité qu'il ne songe lui aussi à ces réseaux clandestins qui alimentaient Charlster en informations. Elle quitta son bureau, encore inquiète, tremblante à l'idée d'être passée à proximité d'une trop importante révélation. Elle ne voulait pas que Claudion en profite. La propriété scientifique d'une idée, d'une découverte, lui paraissait digne d'être défendue avec acharnement, et s'il le fallait au prix de quelque duplicité, voire

de comportements immoraux. Elle aimait passionnément Harold, mais voulait garder la suprématie scientifique dans leur couple. Elle avait interrompu le défilé de ses pensées, sachant combien il était rapide dans ses enchaînements. Maintenant il en avait été détourné par cette obligation de chiffrer son programme et elle espérait bénéficier d'un sursis, avant qu'il ne réfléchisse à leur discussion en la reprenant de zéro. Jamais Claudion n'avait manifesté autant de rapidité d'interprétation, sans s'égarer dans des conclusions erronées. Sur-le-champ, elle voulut vérifier si vraiment les techniciens radio et ceux des ateliers d'électronique pourraient éventuellement lui dire ce que devenaient les scories, le mot utilisé par Harold lui paraissant tout à fait adapté, scories éliminées par l'ordinateur du radiotélescope.

Le manager des électroniciens la regarda comme si elle utilisait un langage inconnu.

— Vous voulez parler du filtrage des émissions ? Nous avons un logiciel d'épuration, effectivement, qui rectifie les données boiteuses.

— Un logiciel d'épuration, fit-elle en frissonnant.

— Une émission terrestre, celle d'une station quelconque, voire les émissions de certaines télécommandes peuvent interférer sur ces ondes venues de l'espace et l'épurateur les balaye. D'ailleurs l'icône qui lui sert de signe de reconnaissance est un balayeur maniant son balai.

— Et il n'en reste rien ?

— La boîte à déchets est relevée tous les jours, ricana-t-il. Non, je ne pense pas que nous pourrions trouver quelque chose. Vous voulez savoir pourquoi ? Parce que ne sont conservés, durant un temps plus ou moins long, que les déchets d'origine humaine. Entendons-nous, si une secrétaire se trompe en tapant un rapport par exemple, les erreurs effacées sont conservées au cas où elles n'auraient jamais dû être négligées. J'insiste là-dessus parce que ces erreurs sont d'origine humaine. Mais la fréquence naturelle d'un astre perdu dans l'espace qui nous arrive pollué par des parasites ou des artefacts, on la nettoie et l'on se débarrasse définitivement des éléments perturbateurs. Vous savez très bien que chaque manipulateur du radiotélescope a ses manies. Et que chacun dispose d'un programme préétabli pour l'utilisation de l'appareil. Le système en tient compte avec une exactitude irréprochable. Une sorte de politiquement correct, en somme.

— La fouille d'une boîte virtuelle de déchets demanderait, je suppose, un temps considérable ? Même si elle se limite à une période donnée ?

Le manager de l'atelier se raidit et prit une expression maussade.

— Oui, Voyageuse. Si c'était le cas, je devrais demander une évaluation de la dépense et la prise en charge par mes supérieurs.

Il n'osait pas la désigner nommément, mais la responsable ce serait elle.

— Et le logiciel épurateur ?

— Il s'autonettoie, voyageuse Finister. Régulièrement.

Elle le remercia, jugea inutile d'aller trouver les techniciens radio. Mais alors qu'elle rejoignait son bureau, elle estima stupide de ne pas le faire, d'autant plus que cette bande de jeunes passionnés par leur métier lui était très sympathique.

Leur patron, il s'appelait Roggery, n'avait pas vingt-cinq ans et était joli garçon. Un temps, elle avait même quelque peu fantasmé sur lui, pour l'avoir aperçu dans la piscine du train-observatoire.

— Oui, deux fréquences peuvent se mêler étroitement si elles sont très proches. Même un bonhomme ayant du métier peut s'y laisser prendre, mais pas le radiotélescope, du moins son filtrage.

— Aucun moyen de retrouver l'anomalie après l'épurateur ?

— Nous avons des enregistrements audio. Pour exercer nos oreilles, nous ne cessons de nous entraîner, car il suffit d'une semaine de vacances pour que notre perception se dégrade. Nous avons toutes sortes d'enregistrements.

Louria respira à fond et demanda :

— Des enregistrements avec anomalies, je suppose.

— Bien entendu. Ceux qui sont trop nets, trop purs ne nous intéressent pas. Ce sont ceux qui charrient toutes sortes de saloperies que nous écoutons. Il y a ici des gars qui peuvent décortiquer une émission non identifiable de l'espace et l'attribuer à tel corps céleste, une fois qu'il a dépouillé les parasites divers. Le pire ce sont les échanges radio continuels à l'intérieur du Grand Cercle polaire.

— Chacun de vos collaborateurs a sa spécialité, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Nous avons Karel qui ne s'occupe que des planètes solaires et qui peut en une seconde identifier chacune des fréquences.

— Celle d'Altaï comprise ? demanda-t-elle, sans oser le regarder.

— Bien entendu.

— Fréquence naturelle, émission issue de ses composants magnétiques, par exemple.

— Il n'y en a jamais eu d'autres, fit Roggery surpris.

— Vous en êtes certain ?

Il la conduisit auprès d'un très jeune garçon qui, casque sur les oreilles, écoutait un enregistrement. Il se hâta d'ôter ses écouteurs et de se lever.

— Altaï a une très faible émission naturelle, précisa-t-il. Malgré sa relative proximité, elle n'offre rien de particulier.

— Elle n'est jamais parasitée ?

— Je ne l'ai jamais remarqué. Mais la nébuleuse voisine, elle, a des émissions irrégulières assez puissantes, mais d'une durée excessivement limitée. Certaines ne dépassent pas le centième de seconde. Je les enregistre toutes et je les écoute au ralenti ensuite.

— La nébuleuse... répéta Louri.

Il s'agissait à tous les coups de Flatty. Des émissions ultracourtes, en contradiction avec les affirmations de Claudion.

— Bien distinctes de celles d'Altaï.

— Ce n'est pas l'écho de ces dernières que vous entendez ?

— Non, Voyageuse, cette nébuleuse a sa fréquence propre. Par curiosité j'ai voulu savoir et j'ai appris que ce n'est pas tout à fait une nébuleuse, mais qu'on y trouve un amas de roches calcaires, ce qui est surprenant.

Elle remercia et demanda à Roggery de trouver un endroit tranquille pour discuter d'une chose délicate. Il la conduisit à son minuscule bureau, dans la mezzanine de l'atelier.

— Je recherche une fréquence dirigée, qui serait habilement combinée avec une fréquence naturelle de planète ou d'astres lointains. Vous avez des enregistrements nombreux. Que pouvez-vous faire pour moi ?

Il la regarda, effaré.

— Mais, Voyageuse...

Il déglutit avec peine, comme si ce qu'elle demandait était dur à avaler.

— Avec la meilleure volonté du monde... Nous sommes tous des

passionnés. D'ailleurs dans mon équipe je ne garde que des gens qui en veulent. J'ai déjà renvoyé une demi-douzaine de bons techniciens qui respectaient scrupuleusement, trop à mon sens, les horaires. Nous pouvons faire des heures supplémentaires bénévoles, mais en supposant que toute mon équipe passe sur le sujet quatre à cinq heures par jour, nous ne sommes pas sûrs de trouver. Seul un hasard pourrait nous faire obtenir un résultat.

— Impossible, dit-elle. Par contre, puis-je vous demander d'ouvrir grand vos oreilles, désormais, et de décortiquer soigneusement toutes les anomalies venues de l'espace ?

Soulagé, Roggerly sourit.

— Ça, c'est autre chose. Nous le ferons, Voyageuse, nous allons même nous y mettre sur-le-champ et je ne vous cache pas que je préfère cette solution. Si l'une de ces émissions trop polluée vous paraît intéressante, nous pourrions par contre retrouver toutes les anciennes.

Avant de retourner dans son bureau, elle vit à nouveau le manager des équipes d'électroniciens qui parut inquiet tant qu'elle ne lui exposa pas ses désirs.

— Oui, c'est possible désormais d'utiliser un logiciel épurateur qui conservera les déchets. Tout à fait possible.

Je le mets en fabrication et il sera opérationnel pour la nuit prochaine. Par contre, il faudra ensuite le débarrasser régulièrement, avant qu'il ne sature.

Rassérénée, elle arriva juste chez elle pour prendre la communication de la Présidence. Ce n'était pas Fortalès, mais son conseiller scientifique, le professeur Esquaille.

— Certains relevés dans le Sud font état d'un déficit du froid de un degré.

— Nous n'en sommes plus à des quarts et des tiers ? fit-elle ironique. Mais ce qui est déficit pour le froid est un boni pour le chaud, non ? À moins que vous n'éprouviez quelque regret de constater que le thermomètre ne descend plus.

Elle raccrocha, joyeuse de lui avoir rivé son clou.

CHAPITRE 23

Le marché permanent de Harbin était totalement différent de ceux du centre de la Mongolie intérieure. Affluaient là des marchandises encore plus diverses et Movane, alias la chamane Sandasaï, aperçut des étalages d'ordinateurs, souvent anciens, mais il y en avait de récents. De même, les nourritures étaient bien plus variées et on trouvait des conserves en boîte, ce qui était nouveau. Deborrah, qui l'accompagnait dans sa visite, ne cachait pas ses étonnements.

— Nous revenons vers la civilisation répétait-elle, nous allons peut-être sortir de cette barbarie.

— Ce n'est pas la civilisation de tous, mais la nôtre. Il n'y a aucune raison de mépriser ces gens chez lesquels nous avons vécu. Vous avez vraiment à vous plaindre de votre sort ? Je ne parle pas de celui subi chez Oul-Azam.

— Je déteste habiller ces Mongoles du harem de Dagan. Je les trouve trop grasses. Je suis habituée aux modèles longilignes, moi, et mon art ne peut s'épanouir dans ces contrées. Vous-même, je suppose, n'allez quand même pas finir votre vie chez ces gens-là ?

Movane n'avait jamais dit qu'elle attendait avec impatience la dernière étape vers le Pacifique. Elle savait que Dagan allait charger des jerrycans de fuphoc et de baleinium aux entrepôts de la Oil Sakhaline Company, dans l'île du même nom. Une fois là-bas, elle espérait soudoyer quelque capitaine de baleinier pour qu'il lui fasse traverser l'océan jusqu'en Alaska. C'était surtout dans ces régions polaires que l'on chassait les phoques et les baleines.

— Tharbin reste une menace pour nous, continuait de se plaindre Deborrah, et nous ne serons tranquilles qu'une fois dans une autre Compagnie. Moi, j'espère trouver le moyen de gagner la Tcherskicie. On dit que les gens y sont très riches et vivent comme j'aime que l'on vive, surtout dans la capitale, Kolyma, où l'on fabrique ces véhicules glisseurs. Moi, j'irai vivre là-bas et je créerai un atelier de couture. Une fois dans Sakhaline on peut se débrouiller pour nous y rendre. Il paraît qu'il existe toujours un réseau ferré qui remonte vers le nord.

— Vous oubliez qu'avec le froid revenu, la neige a couvert toutes ces installations de rails d'une couche de deux à trois mètres, et que le rétablissement des communications ne doit pas être achevé.

— On peut emprunter la mer, elle serait encore libre dans ce qu'on appelle la mer d'Okhotsk.

— Il faudra payer cher votre passage.

— Les femmes que j'habille me donnent parfois une pièce d'or que je mets de côté.

— Vous voyez bien qu'elles ne sont pas aussi barbares que vous le dites et ne manquent pas de générosité.

On venait de reconnaître Movane, la chamane, malgré son voile. Il n'y avait pas dans la foule une femme aussi élégante de silhouette qu'elle, et déjà on la suppliait de visiter des malades, d'aider à un accouchement, d'apporter la médecine à tous ceux qui souffraient. Elle ne pouvait répondre à toutes les demandes et elles furent forcées de rejoindre le campement de la caravane de Dagan. Ce dernier mettait en vente des peaux de moutons mal préparées et seul le froid empêchait leur puanteur de se répandre, mais lorsqu'on défaisait les ballots, les asticots grouillaient. Movane les récupérait soigneusement pour le nettoyage de plaies qui refusaient de guérir, notamment chez les diabétiques. Et ces derniers étaient nombreux chez les femmes déjà âgées qui toute leur vie s'étaient gavées de sucreries. Dès qu'elles se blessaient, elles ne guérissaient plus et la gangrène obligeait à des amputations douloureuses. Justement, Movane devait amputer deux d'entre elles, l'une de toute une jambe, l'autre d'un pied, mais comme elle n'avait plus d'anesthésiques, elle pensait en trouver sur le marché de Harbin. Elle envoya sa petite servante en acheter, après avoir demandé de l'argent au chef caravanier.

— On a vu le ballon de Tharbin dans la région, lui annonça-t-il. Il renonce pas à te voler, pour se faire soigner par toi.

Ce brave Dagan ne connaissait pas toute l'histoire et croyait que c'était la chamane qui était convoitée par Tharbin. Il ne parvenait pas à se souvenir du mot dirigeable. Movane lui avait appris que cet appareil n'était pas invulnérable, et qu'une balle de fusil pouvait faire de gros dégâts dans son enveloppe et ses ballonnets.

— Par ici il peut encore nous attaquer, mais lorsque nous aurons passé la frontière il n'osera plus, car la police de l'autre côté du fleuve est impitoyable.

Le fleuve c'était l'Amour et sa traversée était une véritable aventure, aucun pont n'existant et la glace qui le recouvrait n'était pas assez épaisse pour supporter le poids d'une personne. Un fort courant entraînait les plaques vers la mer et empêchait la consolidation de la banquise.

— Tu ne dois plus sortir seule sans escorte, disait Dagan, je ne veux pas te

perdre. Tu soignes mes gens avec dévouement et il n'y a pas un seul chaman qui t'arrive à la cheville.

Il ne dit pas que par ailleurs il trouvait cette cheville charmante, mais Movane le lut dans son esprit. Il l'avait surprise une fois et ne l'avait pas oubliée. Contrairement à ce que pensait Deborrah avec mépris, il n'aimait pas que les femmes bien en chair.

Pour les deux amputations prévues, Movane utiliserait les services du boucher de la caravane. Il opérerait sous sa direction, avec une grande habileté.

CHAPITRE 24

Sans même quitter sa combinaison de plongée, Kurty se précipita vers le treuil et fit remonter le crochet. Sumar, occupé à faire la cuisine, entendit le bruit du moteur et sortit du roof pour voir le wagonnet se balancer au bout du câble, et ne comprit pas ce qui se passait.

— On va le charger de rails et le descendre ainsi. Ce sera plus facile pour manipuler les sections à nous deux. Je vais le déposer sur le pont, tu le caleras.

Sumar, étant sorti sans se protéger du froid, alla enfiler une combinaison. Dès que le wagonnet fut calé, il descendit dans la cale pour accrocher les sections de rails. Ils travaillèrent ainsi jusqu'à minuit, mangèrent un morceau en silence avant d'aller se coucher.

Le lendemain matin, Kurty dut réveiller le garçon qui se leva encore épuisé par le travail nocturne.

— Je vais installer une prise d'air et une d'électricité dans le sas de la Locomotive.

Cette annonce réveilla enfin Sumar qui le regarda les yeux ronds.

— Elle a accepté ?

— L'ordinateur a accepté. Lorsque j'aurai terminé, tu feras descendre le wagonnet, puis tu me rejoindras. Nous allons travailler dur toute la journée, mais je pense que nous pourrons installer une bonne section de voies. Nous ne remonterons pas, mais coucherons dans la Locomotive.

Il vit que Sumar souriait de plaisir anticipé.

— Tu régleras le générateur de façon qu'il te donne une heure d'air. Ensuite tu te brancheras en bas comme moi. Avant de plonger, assure-toi que tout est en ordre ici. Nous ne remonterons que demain soir, très certainement.

— Vous ferez avancer la Locomotive sur ses nouveaux rails ?

— Uniquement pour qu'elle nivelle le terrain. Ensuite, elle reprendra sa place, que nous puissions utiliser le wagonnet.

Il se hâta d'enfiler sa combinaison, de prendre des outils et de plonger. L'installation de la prise de courant électrique fut rapide, mais celle de l'air lui

donna plus de mal. Le générateur qui alimentait l'intérieur de la Locomotive se trouvait éloigné du sas pour des raisons de sécurité. Lorsqu'on vidait le sas, le souffle puissant régénérât toute la longueur de la Loco et servait à chasser l'eau. Il prévint Sumar par l'interphone et celui-ci parut déçu de ce retard. Il ne pensait qu'à la nuit qu'il allait passer dans la Locomotive, semblant considérer la décision de Kurty comme une invitation privilégiée. Il se faisait déjà une joie enfantine de parader lorsque ses deux compagnons reviendraient de Cléopatra.

Le wagonnet chargé de sections de rails ne put être descendu que vers midi, mais Sumar, par la suite, se hâta de rejoindre le fond de la mer. Ils atteignirent assez rapidement les trous laissés par les précédentes explosions. Pour poursuivre l'installation des rails, la Machine devrait venir jusque-là pour profiler le terrain. Ensuite, elle reculerait jusqu'à sa place habituelle, pour qu'ils puissent utiliser le wagonnet qui aurait été remonté sur la barge pendant cette opération. Sumar écoutait toutes les explications de Kurty, sans élever une seule objection.

— Te rends-tu compte, lui fit alors remarquer Kurty, que ce sera un travail énorme et exténuant ?

— Je sais, Voyageur, mais nous allons dormir tous les deux dans cette Machine-dieu. Et ça, ça paye largement toutes les fatigues les plus dures.

Quelque chose agaça Kurty dans cette réponse, mais il n'avait pas le temps de s'y attarder.

Sumar mit une telle énergie dans son travail, qu'ils atteignirent les excavations laissées par les explosions avec deux heures d'avance sur leur programme. Tout avait fonctionné comme prévu, et l'alimentation en air était de meilleure qualité que celle fournie par l'ancienne pompe de cale de la barge.

Soudain, une ombre plana au-dessus d'eux et Sumar cria dans l'interphone, croyant qu'un requin les menaçait, mais ce n'était que Jenny, l'otarie qui avait su rejoindre Kurty. Elle resta un moment à nager autour d'eux, montrant une grande curiosité pour leur activité. Puis elle disparut, lorsqu'elle dut remonter respirer.

Ils ramenèrent le wagonnet vide à l'aplomb du treuil et purent enfin pénétrer dans le sas de la Locomotive légendaire. Dès que l'eau commença de descendre, Sumar se dépêcha d'ôter son intégral, défit sa combinaison. Il se précipita en dehors du sas, complètement nu, en criant de joie. Un véritable enfant, pensa Kurty indulgent. Il lui indiqua où se trouvait la salle de bains la plus proche.

— Celle de la chambre du maître ? demanda Sumar.

— Celle-là est incorporée à la chambre, mais si tu veux t'en servir, tu peux. Tu pourras même nager dans la baignoire, si tu le veux.

C'était à peine exagéré. Kurty, pour sa part, se contenta de l'une des salles d'eau de l'équipage. Puis il enfila des vêtements de son père, se rendit dans la cuisine et versa un verre de vin. Le système de conservation de ces bouteilles avait été mis au point par Kurts et fonctionnait toujours bien.

Sumar fit une entrée époustouflante, dans un déshabillé froufroutant découvert dans le vestiaire de la fameuse chambre. Le père de Kurty les gardait là pour ses compagnes éphémères. La vue du garçon ondulant dans ce vêtement féminin lui déplut, et il lui ordonna de trouver autre chose dans les vêtements accrochés.

— Je ne vous plais pas ainsi ? minauda Sumar.

— Ça fait trop caricature féminine, va te changer, s'il te plaît.

Sumar s'en alla furieux et d'un coup Kurty, sous le choc d'une révélation aussi lourde de sens, resta comme assommé. Il comprenait enfin ce que les insinuations de Furau et les colères du religieux Themaro signifiaient. Il y avait aussi cet engouement obsessionnel de Sumar pour la plus belle chambre et ses paroles, quelques heures auparavant : « Nous allons dormir tous les deux dans la Locomotive-dieu. »

Il avala un verre de vin d'un coup, commença de faire la cuisine pour essayer de contenir sa fureur. Une chance que Sumar tarde à revenir. Peut-être boudait-il ou regrettait-il d'avoir été trop audacieux.

Ils lui avaient envoyé ce garçon en connaissance de cause. Ce n'était pas seulement Cébu qui en était l'initiateur, mais il avait certainement informé ses patrons que Sumar était homosexuel, lorsque celui-ci avait déposé sa candidature pour travailler dans l'EEC. Kurty imaginait très bien la suite, les Kalami exploitant cette information. Peut-être Cébu avait-il agi pour que ses patrons ne viennent pas ensuite lui reprocher de ne pas les avoir informés. Kurty voulait bien lui reconnaître une certaine innocence. Les Kalami, sachant qu'il vivait seul, Fleur l'ayant quitté sans paraître vouloir revenir un jour, avaient voulu jouer avec son désarroi. Non, Cébu n'était pas vraiment innocent, puisqu'il avait servi d'entremetteur. Dans sa première visite, il avait proposé de lui trouver des compagnons de travail et ensuite il était venu voir comment cette collaboration se déroulait.

« Et moi comme un imbécile, j'ai fait de Sumar une sorte de chouchou. C'est lui qui est descendu le premier avec moi dans le fond de la mer, lui qui a

eu l'honneur de visiter la Locomotive. Ce qui devait réjouir les autres. Non, pas Themaro qui n'approuvait pas du tout la situation. Le seul qui soit intransigeant dans ses opinions, le seul qui n'a pas essayé de me tromper. »

Il parut réfléchir, puis prit sa décision, abandonnant sa préparation culinaire. Il se dirigea vers le sas, enfila sa combinaison, son intégral, manœuvra les vannes pour que l'eau l'engloutisse. Il pouvait tenir trois minutes en apnée, à condition de ne pas faire de gestes inutiles et de ne pas s'affoler. Avec calme il quitta la Loco, marcha jusqu'à l'aplomb du treuil et se laissa remonter le long du câble. Lorsqu'il atteignit la surface, il ouvrit la visière de son casque et se déplaça le long du bordé jusqu'à ce qu'il trouve l'échelle. À bord tout était en ordre. Sumar avait exécuté ses ordres avec soin. Il relança l'alternateur, ôta sa combinaison déjà couverte de plaques de glace. Il dut la secouer fortement pour l'en débarrasser. Il ne voulait pas songer à Sumar abandonné dans la Loco. Il n'y courait aucun risque, mais paniquerait vite lorsqu'il serait interpellé par l'ordinateur et devrait justifier sa présence. Il était prisonnier de cette Locomotive-dieu dont il rêvait et Kurty le laisserait se morfondre le plus longtemps possible. De sorte que le Philippin ne serait que trop heureux de lui faire quelques aveux. Il n'avait pas tenté de le séduire par simple attirance, mais sur commande. En échange de sa prestation, on avait dû lui promettre un travail au sein de l'Ecuadorian Eastern Company. Quelles étaient les intentions des Kalami ? Le déconsidérer, le perdre de réputation ? Mais pour être montré du doigt, fallait-il encore qu'il y ait du monde autour de lui. Or il vivait avec ces Philippins qui l'aidaient. Voulait-on indigner Fleur et la faire rompre définitivement avec lui ? Ou bien s'agissait-il d'une prévision de chantage pour l'avenir ? Oui, ça devait être ça. Les Kalami, et donc la Caste des Aiguilleurs, redoutaient par-dessus tout que la Locomotive-dieu ne s'attire la ferveur populaire de toutes ces régions australes. Elle leur faisait peur, car profitant du culte dont elle serait à nouveau l'objet, Kurty pouvait retourner l'opinion publique, lui faire rejeter la nouvelle société ferroviaire qui ne serait qu'une copie tout aussi dictatoriale de l'ancienne. À ce moment-là, la Caste exhiberait Sumar qui ferait le récit de ses amours avec celui qui se permettait de prôner une morale différente. Même si dans certaines régions on accordait une grande indulgence à ce type de relations, sa croisade contre le Mal incarné par la Caste des Aiguilleurs n'aurait jamais plus le même impact.

Ces réflexions d'une logique imparable le tenaient éveillé malgré sa fatigue, et il ne savait comment clarifier cette situation plus qu'équivoque. Il avait accumulé les erreurs, pour ne pas dire les sottises. Sumar pourrait raconter n'importe quoi, inventer une intimité amoureuse qui n'aurait jamais existé.

Il alla s'allonger sur sa couchette, et sommeillait lorsqu'un sifflement persistant le fit se dresser. Il crut que Fura et Themaro l'appelaient depuis la

banquise, puis réalisa que c'était la radio. Il se précipita, mais n'obtint qu'une suite de parasites et de craquements. Il allait abandonner lorsque la voix lointaine de Fleur balbutia dans une série de sifflements insupportables. Il enregistra la conversation au fur et à mesure, lut sur l'écran ce qu'elle disait. Il comprit qu'elle avait réussi à acheter, à l'insu de tout le monde, un petit émetteur radio et qu'elle essayait de le joindre depuis le début de la soirée.

Plus tard, il reconstitua son message auquel il essaya de répondre, sans être certain qu'il y parviendrait.

— Dîner avec Cébu. Me fait la cour. Refusé de le suivre chez lui. Furieux. M'a dit que tu me trompais avec Sumar. Pas cru un seul instant. Méfie-toi. Piège tendu. Je cherche à revenir là-bas, mais pas facile. Les deux autres tout aussi suspects.

Sans chercher à se justifier, Kurty ne cessa de répéter dans le micro :

— Furau et Themaro sont-ils vraiment allés contacter un marchand chinois de baleinium ?

Mais elle ne captait pas ses paroles. Et puis elle cessa d'émettre, comme si la batterie de son appareil était tombée en panne.

Il resta longtemps devant son émetteur-récepteur, ne se rendant pas compte qu'il grelottait, l'endroit n'étant pas chauffé. Lorsqu'il se releva, mille pensées le bouleversaient et il se traîna jusqu'à sa couchette, s'allongea, les yeux grands ouverts.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait jour et Jenny jappait en nageant autour de la barge. Il trouva quelques poissons à lui jeter et elle s'amusa à sauter en l'air pour les happer. Il venait de prendre la décision de ne plus descendre et d'attendre le retour de Furau et de Themaro. Lorsqu'ils découvriraient l'absence de Sumar, leur attitude serait alors différente et il apparaîtrait comme un homme aussi mystérieux que dangereux. Même si l'un se moquait des mœurs de Sumar que l'autre condamnait sévèrement, ils ne pourraient se résoudre à se désintéresser de son sort. Kurty estimait qu'il serait alors en position de force.

Le plus difficile serait d'abandonner provisoirement les travaux de renflouement, alors que la Locomotive était disposée à quitter le fond de l'eau.

CHAPITRE 25

Lorsque Lien Rag proposa de contacter la radio d'Alone-Vatican, son cousin s'étonna qu'il fasse appel aux Néos.

— Les Simone disposent d'un émetteur aussi puissant que celui du pape et tu pourras entrer directement en liaison avec Cooktown.

— Je ne veux pas dépendre de Tom-Tom, je le trouve assez suffisant depuis que les commandos de Centdix ont pris possession de Titan. En fait, il n'y a pas de quoi se glorifier d'une quelconque victoire, puisque ces malheureux Aiguilleurs étaient tous contaminés par la radioactivité de leur matériel. C'est une constante chez eux, aussi bien dans la cordillère des Andes que chez ceux-là qui s'étaient réfugiés dans les montagnes de Madagascar.

— Comment voulais-tu qu'ils enserrent la Terre entière dans leurs réseaux ferrés sans cette énergie-là ? Ils n'y seraient jamais parvenus avec des motrices dotées de moteurs classiques. Il n'y aurait jamais eu assez de fuphoc, de baleinium, voire d'huile de pétrole pour faire fonctionner des milliers et des milliers de convois. Leur idéologie ne pouvait faire abstraction du nucléaire. Persistes-tu à passer par les Néos pour discuter avec Songe ?

— Je crois qu'il faut que j'y réfléchisse.

— Tu éprouves un certain dépit vis-à-vis des Simone. Personnellement, je ne pense pas que Tom-Tom se glorifie de l'intervention de ses commandos. Je suppose même qu'il est déçu qu'il n'y ait pas eu de combats plus acharnés. Centdix et ses hommes super-entraînés restent un danger constant de rébellion pour lui. Il se fait vieux et devra bientôt céder la présidence. Tu peux être sûr que Centdix se portera candidat devant le Conseil du Tabernacle.

— Nous devons entreprendre les travaux de fouille des entrepôts.

Les quelques rescapés sortis de ce repaire souterrain, où ils agonisaient, mouraient les uns après les autres trop sévèrement et trop longtemps exposés aux radiations d'un réacteur emporté depuis Madagascar. Ce réacteur produisait les composantes des explosifs nucléaires que ces gens-là utilisaient.

Tom-Tom demanda à Lien Rag de se réunir pour établir un programme de décontamination de ce sous-sol.

— Tout le matériel y sera abandonné, mais le réacteur de fonctionnement

archaïque doit être neutralisé. Nous devons envoyer une petite équipe qui retirera le combustible avant que le tout ne s'emballe, que le cœur ne fonde et ne s'enfonce dans la terre. Si cela arrivait, l'exploitation de l'île du Titan serait exclue.

— C'est pourquoi nous envisageons d'exécuter sans tarder une première tranche de travaux pour récupérer un maximum de matériel ferroviaire.

— Comme je vous l'ai dit, nous sommes disposés à le charger à bord de la *Chimère*, mais vous comprendrez que face à cette situation inattendue et préoccupante, nous ne comptons pas rejoindre les Kerguelen avant des mois. Comme vous êtes certainement désireux de transporter ce matériel le plus rapidement possible là-bas, nous devons vous conseiller de trouver un autre bateau.

— C'était mon intention, fit Lien Rag, avec une certaine satisfaction. Je pensais au cargo que Songe a racheté dernièrement pour ses importations-exportations.

— Un de ces bâtiments construits par le Consortium dans des conditions assez suspectes. On laisse entendre qu'ils ne tiennent pas très bien la mer en cas de mauvais temps.

— Je ne peux détourner les grands baleiniers de la navette avec la Zone Tabou et la mer de Ross, et devrai me contenter de ce cargo.

— Bien, dit Tom-Tom, notre émetteur est à votre disposition pour obtenir Songe ou votre fils Liensun.

Lorsque Lien Rag se tourna vers son cousin, celui-ci avait un petit sourire significatif.

— Chapeau ! Tu as amené Tom-Tom là où tu voulais. Nous allons pouvoir entreprendre nos travaux sans tarder si ta bru consent à nous louer son cargo.

— Ma bru, ricana Lien Rag, elle collectionne les amants, là-bas à Magellan Station, et mène joyeuse vie.

— Les Rag et les Ragus eux-mêmes ne comptent guère de prix de vertu dans leur ensemble, paraît-il.

Lien Rag attendit que la communication soit établie avec Cooktown. Au sujet du nom de la capitale des Kerguelen, certains, dont Liensun, Songe et quelques députés demandaient que ce nom devienne Cookstation, puisque la cité serait le point de départ d'un important réseau ferré. Lien Rag n'était pas tellement partisan de modifier ce nom.

On l'appela de la *Chimère* pour lui annoncer que son fils Liensun désirait lui parler.

— Il a dû prendre le relais avec l'émetteur des Néos de la Nouvelle-Amsterdam, fit Lien Rag irrité. Dites-lui que je le rappelle directement et sans intermédiaires.

Lorsque la communication fut établie, après quelques échanges divers, Liensun annonça à son père que Songe mettait à leur disposition le cargo de sa société d'import-export.

— Gratuitement ! ajouta son fils, qui paraissait lui-même surpris de cette générosité de Songe.

— Je l'en remercie, fit Lien Rag, cela demandera quel délai ?

— Le cargo appareille dès aujourd'hui pour Titan.

La communication terminée, les deux cousins échangèrent un regard perplexe.

CHAPITRE 26

Pendant que les agresseurs de son aide-chauffeur s'affairaient pour vider les quatre wagons-citernes, Césaire, tranquillement, s'éloignait vers le réseau qui se cachait derrière une ligne de hauteurs moyennes. Il prenait son temps, évitait de s'essouffler, car le transvasement de ces deux cent quarante tonnes d'huile demanderait des heures. Il pourrait atteindre le convoi inconnu, s'installer clandestinement pour accompagner ces gens-là à leur insu.

Lorsqu'il approcha de la voie, il entendit haleter une machine à vapeur d'un autre âge, très certainement. Pour ces attaques de piraterie, l'Atlantic Fishery Company n'utilisait pas un matériel récent. En cas de coups durs, la perte de cette vieille loco et de ces citernes réformées ne serait pas catastrophique pour le budget de la société.

Lorsqu'il découvrit le convoi, il sut qu'il avait vu juste. La loco avait été exhumée d'un cimetière de motrices et les citernes suintaient, attaquées par la rouille. Mais qu'importait à ces pirates du rail, il resterait suffisamment d'huile à l'arrivée pour obtenir un bon rapport.

Il n'y avait qu'un fourgon mixte, une partie étant réservée à l'habitat de l'équipage de ce train. Outre ceux qui avaient agressé l'aide-chauffeur, il comptait trois hommes en train de surveiller la pompe et le remplissage des cuves. Il contourna à distance l'ensemble, revint vers le fourgon de queue, mais ne put manœuvrer la porte d'accès. Peu importait le bruit qu'il aurait pu faire, celui de la pompe l'aurait couvert, mais l'accès était verrouillé. Il dut passer par la partie habitable du fourgon, aperçut les compartiments, une cuisine où brûlait de l'huile dans un fourneau, sur lequel réchauffait du café dans une énorme cafetière, et Césaire prit le temps de s'en servir un bol qu'il dégusta avec plaisir. Il trouva aussi de quoi confectionner un sandwich avec de la viande froide. Puis il passa dans la partie fourgon proprement dite, chercha avec soin la cachette où il pourrait s'installer confortablement. Il ignorait combien durerait son voyage vers une station qu'il espérait située au Nord. Ce qui l'intéressait, c'était de rejoindre le Groenland et il espérait que les pirates n'envisageaient pas de retourner vers le Sud.

Il repéra l'endroit idéal tout en haut d'une série de vestiaires, y transporta des couvertures dont il trouva tout un stock. Il retourna dans la cuisine pour entasser quelques provisions de route dans un sac et se hissa dans sa cachette, s'allongea et ne bougea plus.

Ce furent les grincements des roues motrices sur les rails verglacés qui le réveillèrent. Il était très bien, au chaud avec le ventre plein. Le train démarrait lentement, dans un fracas inquiétant. Non seulement la motrice tremblait de toutes ses tôles mal rivetées, mais le fourgon lui-même paraissait sur le point de se disloquer. Ce vacarme s'atténua quand le train atteignit sa vitesse de croisière et depuis son nid, Césaire entendit deux hommes discuter en dessous, tandis qu'ils se changeaient. Ils se plaignaient que l'eau chaude n'arrive plus à la douche, disaient que le flexible d'alimentation devait être à nouveau percé.

— Pourtant, affirmait l'un d'eux, je l'ai encore réparé hier matin avec du ruban adhésif.

— C'est pure perte, concluait l'autre, ce convoi est pourri à l'os. Il faut que la Compagnie se décide à nous en trouver un de moins dégingué. Nous rapportons quand même pas mal d'huile chaque mois. Ils pourraient faire un effort en notre faveur.

— Demain, nous serons à Fifty Station et nous déposerons une réclamation. Ça ne fera que la six ou septième.

Césaire se souvint que les Panaméricains de la AFC baptisaient leurs stations en fonction du parallèle sur lequel elles se trouvaient. Ils se dirigeaient donc vers le 50^e et il n'en croyait pas sa chance. Le 50^e c'était déjà très haut vers le nord. Il fêta cette bonne nouvelle en tétant un flacon de vodka dérobé dans la cuisine. Elle n'était pas fameuse, mais elle lui sembla excellente tant il était heureux.

CHAPITRE 27

Ni la télévision ni les radios n'avaient confirmé cette remontée d'un degré de la température moyenne, et Louria se demandait si le professeur Esquaille ne péchait pas par excès d'optimisme politique. La seule chose à peu près certaine était que le froid restait stable, autour de moins trente-deux en moyenne, avec curieusement des pointes dans le Sud et des zones plus tempérées dans le Nord.

Comme chaque jour, Harold l'appela pour lui faire son rapport. Il avait songé lui aussi aux logiciels épurateurs qui filtraient les enregistrements d'émissions stellaires diverses.

— Ces données sont en quelque sorte adaptées à nos exigences. Je veux dire que dès que nous connaissons une radiofréquence, l'ordinateur effectue les rectifications pour que nous ayons toujours le même chiffre. Je trouve que c'est aberrant, même si c'est commode pour travailler là-dessus. Je m'en suis inquiété auprès des services techniques de 87°7 Station et je me suis étonné qu'il n'y ait pas un système pour étudier les fréquences dans leur état de captage. Mais on m'a répondu que depuis le professeur Charlster, ce service avait été supprimé, car il revenait trop cher. Du moins, c'était Charlster qui le disait. À l'époque il devait ramener le budget à des niveaux moins excessifs. Je le soupçonne d'avoir en quelque sorte dissimulé sa pensée profonde. Il ne voulait pas que l'on conserve et que l'on analyse les émissions trop chargées en parasites.

Elle n'osait plus respirer, craignant que par ce raisonnement il n'aboutisse à ce qu'elle-même soupçonnait.

— J'ai demandé à mon père de nous rejoindre à 87°7 Station.

Et voilà, elle avait oublié Edgon Kowning, le roi de l'électronique, qui avait déjà reconstitué le cerveau biologique de Charlster dans tous ses détails. Son fils savait que s'il y avait quelque chose à récupérer dans les déchets de l'ordinateur, Edgon le découvrirait vite.

— Il accepte de venir mais pas tout de suite. Il m'a inventé un prétexte, je suppose, car je pense qu'il a fait une nouvelle conquête et qu'il n'a pas encore décidé de la quitter. Mais je le connais, ça ne saurait tarder. Pour en revenir à Charlster...

Louria se résigna à l'entendre exposer ce qu'elle-même avait défini au

cours de la nuit dans sa couchette, prenant des notes fébriles. Au moment d'aller se coucher, elle avait rencontré Roggery, le manager radio de NPST, et elle avait été sur le point de l'inviter à prendre un verre dans sa cabine. Le garçon lui avait simplement dit que tout était en place pour surveiller les émissions naturelles spatiales. Ramenée ainsi à ses préoccupations professionnelles, elle s'était contentée de le remercier et était rentrée seule chez elle. Un coup de cafard ou de jalousie parce que Harold paraissait apprécier son séjour à 87°7 Station ? L'amitié de Claudion Hyponias, la passion pour ce travail de recherches lui suffisaient donc ?

— Tu es toujours à l'écoute ? s'interrompt Harold.

— Oui, tu disais ?

— Charlster savait déjà qu'il existait une émission d'Altaï entremêlée à celle d'un autre objet spatial. Je suis sûr qu'il devait disposer d'un système de triage, tu m'as raconté qu'il aimait fabriquer ses propres appareils, qu'il était le meilleur client des deux frères brocanteurs installés non loin de l'observatoire. Et je suppose qu'il a alors découvert que cette émission de même fréquence venue de ce morceau de Lune n'était pas naturelle, mais volontaire. Il suffisait d'un millihertz de différence pour qu'il la découvre.

Harold n'avait jamais vécu à 87°7 Station dans l'entourage de Charlster, dans son intimité en quelque sorte, comme Louria et même Claudion. Le vieux savant occupait plusieurs cabines remplies à craquer d'instruments de toutes sortes. Certains venaient d'usines spécialisées mais la majeure partie avait été bricolée par le savant et fonctionnait constamment, surchargeant l'air d'ozone et de gaz suffocants, parfois.

— Est-ce le hasard, est-ce une intuition ou bien encore l'aboutissement d'une réflexion, mais toujours est-il qu'en supprimant ce service qui analysait les fréquences brutes, Charlster avait une idée préconçue. Et cette certitude confirme ta propre hypothèse et justifie que tu m'aies envoyé ici pour effectuer ces recherches. Nous essayons donc de retrouver les archives de ce service disparu, mais il est à craindre que Charlster ne les ait détruites. Claudion s'est souvenu que tout ce que le vieux savant avait dû abandonner de son matériel, lorsqu'il a été renvoyé de 87°7, se trouve quelque part parmi les choses mises au rebut. Dans les mêmes locaux que les meubles cassés, les ordinateurs détraqués, tu te rends compte ? Ann Suba détestait Charlster et ne s'est pas privée du plaisir de tout faire emporter par le service d'entretien. Claudion, lorsqu'il a été nommé ici, n'a trouvé que les cabines vides. Curieusement, tout le personnel dans son ensemble, depuis le balayeur intérimaire jusqu'aux astrophysiciens confirmés, a respecté ces cabines abandonnées, n'a jamais demandé à les occuper.

Elle ne croyait pas que Charlster ait pu laisser traîner des éléments précis

de ses travaux, ni appareils, ni enregistrements, pas même de papier. Il utilisait constamment l'incinérateur central.

— Dès que mon père sera ici pour fouiner dans les systèmes électroniques, j'irai dans ces dépôts de matériel déclassé. On ne peut confier ce travail à n'importe qui.

Elle brancha la vidéo, ce qu'elle n'avait pas fait jusque-là, comme pour punir Harold en bannissant son image. Elle se pencha vers le petit écran comme si elle allait l'embrasser. Il était magnifique dans son exaltation et cela l'irrita encore plus. Elle faillit lui avouer, rien que pour le voir réagir, que la veille au soir elle avait failli inviter Roggerly dans sa couchette.

— Et de ton côté, où en es-tu ?

— J'essaye de motiver notre équipe d'électrotechniciens sur ce logiciel épurateur qui filtre les émissions captées, mais la routine est plus forte que tout et je crains qu'ils ne réagissent que très mollement. La pensée de récupérer ce qu'ils appellent les déchets les effraye. C'est un travail considérable, disent-ils. Et je n'ai même pas la ressource d'appeler mon papa, moi.

Le visage d'Harold, jusque-là très attentif à ses explications, se teinta quelque peu de confusion.

— Tu penses que je ne suis pas encore vraiment adulte ? Mais ne peut-on pas avoir besoin de ses parents en étant encore plus âgé ?

— Je ne sais. Je suis indépendante depuis mes quatorze ans.

Il paraissait déstabilisé et c'était ce qu'elle souhaitait, qu'il ne poursuive pas dans la même voie qu'elle. Avec son QI extraordinaire, il risquait de la devancer très vite et de trouver avant elle la fréquence exacte d'Altaï.

— Claudion se demande, dit Harold d'une voix quelque peu troublée, si Charlster ne cachait pas certains documents. Il dit que le professeur aimait beaucoup écrire, ne se contentait pas de la lecture de son écran ou de l'écoute de certains enregistrements audio, mais qu'il griffonnait sans cesse. Il jetait ses brouillons dans un sac qu'il transportait lui-même jusqu'à l'incinérateur. Et il attendait que l'homme de service ait jeté ce sac dans les flammes pour s'en aller. Il était très méfiant. Claudion va faire fouiller ses cabines avec des appareils spéciaux. Il ne faut rien négliger et je pense qu'ensuite nous devons faire de même pour son observatoire de Salt Lake Station.

— Nous l'avons bouleversé dans tous les recoins, nous avons même démonté certains meubles, déchiré ses matelas pour en extraire les flocons de plastique un à un. Et les services judiciaires de la Présidence en ont fait autant.

Se rendait-il compte qu'elle s'énervait parce qu'il évoquait la possibilité d'une visite à Salt Lake Station, alors que c'était ce qu'elle projetait pour la fin de la semaine. Elle ne pouvait quitter NPST avant, à cause des programmes en cours, mais elle se promettait d'aller passer quarante-huit heures dans ce petit observatoire créé par Charlster. Tout l'appareillage était encore en place et le wagon avait été scellé, et mis sous surveillance. Même Cristella Marlone ne pouvait plus y retourner. Les seules personnes accréditées étaient Harold, Claudion et elle-même.

— Je pense, murmura-t-elle, s'efforçant à plus de douceur, que les entrepôts de matériel au rebut peuvent être intéressants. Si vous ne trouvez rien dans ce fatras, peut-être que ton père aura plus de chance en fouillant les mémoires des ordinateurs.

— Si tu le juges nécessaire, il peut aussi venir à NPST.

Il n'en était pas question. Elle se méfiait d'Edgon Kowning. Il était capable de mettre au jour des choses qu'elle préférerait garder secrètes. Certaines petites combines justifiant des dépenses impossibles à imputer, par exemple. À cause de ce maudit budget, elle devait constamment jongler avec les chiffres et ne souhaitait pas qu'un escroc ayant déjà fait de la prison trouve là de quoi la faire chanter. Même s'il s'agissait du père d'Harold, un vieux fripon plein de charme qui séduisait les femmes à la douzaine, mais qui aurait pu avec le même sourire enjôleur lui présenter une facture salée.

Un peu plus tard, elle appela la Présidence et annonça qu'elle se déplacerait jusqu'à Salt Lake Station en fin de semaine. On lui certifia que le président en serait informé, mais lui-même devait s'absenter pour inaugurer le réseau qui désormais se construisait en direction de NYST.

— Passez-moi le service de la police judiciaire de la Présidence, s'il vous plaît.

Elle voulait informer ce service de sa visite dans l'observatoire de Charlster. Il fallait qu'on l'accompagne pour le bris des scellés et vérifier son identité. Mais la personne qui lui répondit, une certaine capitaine Lewy, lui annonça que depuis quinze jours le wagon en cause n'était plus sous surveillance, même si les scellés étaient toujours en place.

— Mais qui a pris cette décision ?

— Le professeur Esquaille, répondit la capitaine, réticente. Ici, dans le service, nous lui avons présenté nos objections, mais le professeur les a négligées et nous avons dû supprimer cette garde. Nous avons tout bien verrouillé, mais nous ne pouvons garantir que l'endroit est resté tel quel. Nous n'en avons plus la responsabilité. Je vous attendrai là-bas quand vous me

direz à quelle heure vous comptez vous y présenter. Je vérifierai votre identité et je briserai les scellés, mais ensuite je ne pourrai rester avec vous.

C'était vraiment une initiative stupide et elle faillit appeler Esquaille pour l'injurier, mais en y réfléchissant elle préféra s'en abstenir. C'était un scientifique aigri et vindicatif à son égard. Elle avait approché le président, eu avec lui des entretiens ultrasecrets, avait prouvé qu'elle avait raison au sujet d'Altaï et des logiciels biologisés. Ce vieux fossile, qui se méfiait comme les gens de son âge de l'astronomie et de l'engouement des jeunes étudiants pour cette discipline à nouveau autorisée, essayait de lui nuire par de petites décisions mesquines. Il détestait aussi Charlster, avait dû visiter son observatoire miniature, en conclure que c'était un endroit qui ne méritait pas qu'on engage des dépenses pour une surveillance de vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Si Fortalès avait été en ligne, elle aurait exprimé sa rancœur, mais elle aurait bien un jour l'occasion de le faire.

Le service des maintenances électroniques lui envoya un e-mail expliquant le programme envisagé pour essayer de trier certains déchets. Ils ne s'embêtaient pas, reprenant sans en changer un mot les instructions de la procédure habituelle. Avec un tel calendrier, ils ne trouveraient jamais rien et allaient dépenser de l'argent en heures supplémentaires qui leur permettraient de couler tranquillement le temps. Elle faillit annuler sa demande, mais préféra ajourner sa signature du document. Elle attendrait que ce service lui demande des explications. Tant que la comptabilité n'avait pas débloqué les crédits, ils ne feraient rien. Pas question pour eux de travailler une minute de plus sans qu'elle soit payée. Ils étaient dans ce merveilleux train observatoire comme dans un fromage. Elle aurait souhaité que toute l'équipe soit brusquement transférée dans un endroit beaucoup plus inquiétant, une centrale nucléaire de type ancien, par exemple. Dans ces unités de productions électriques, le travail acharné était une des constantes du personnel s'il voulait sauver sa peau.

Vers midi, lorsqu'elle fit le point de sa demi-journée, elle constata avec stupeur qu'elle n'avait cessé de finasser, de s'irriter, de souhaiter du mal aux gens. Un bilan qui la démoralisa.

CHAPITRE 28

Pourquoi se souvenait-elle soudain de ces récits sur Concrete Station que lui avaient faits Yeuse, Farnelle et aussi Liensun, cette base désormais perdue d'où s'élançaient des navettes reliant la Terre avec le Bulb SAS ? Il y avait également eu le Gouffre aux Garous comme deuxième base, ainsi qu'une autre encore plus ancienne dans le Petit Cercle polaire. Le Gouffre aux Garous avait été abandonné après l'explosion d'une navette équipée d'un moteur nucléaire, du moins était-ce l'explication qu'on en donnait, mais Concrete Station était restée fonctionnelle jusqu'au réchauffement, et la montée des eaux l'avait submergée telle une de ces cités de légende, ou comme l'Atlantide. Lien Rag, Lienty, Kurts avaient embarqué là-bas dans une navette qui les avait déposés dans le Bulb. Ces navettes fonctionnaient uniquement pour déverser sur Terre des cargaisons de Roux que les savants du Bulb clonaient. Lorsque la population du Bulb s'était irrémédiablement scindée en deux fractions ennemies, les Sugar et les Salt, ces derniers avaient décidé de rejoindre la Terre, et les Aiguilleurs étaient leurs descendants directs. Jusqu'à une époque récente, qui n'avait pas d'ancêtres Salt ne pouvait accéder à cette fonction. D'où le sentiment de supériorité des Aiguilleurs qui se prenaient pour les aristocrates du système ferroviaire, méprisant les autres corporations, la Traction, la Manutention par exemple.

— Concrete Station, murmura-t-elle ce jour-là en se préparant pour aller sur le chantier. Et c'est plus tard, en découvrant la tour de cracking de la raffinerie en voie d'achèvement, qu'elle comprit pourquoi elle songeait à Concrete Station.

— Une navette sur son pas de tir, murmura-t-elle, voilà ce que l'inconnu, qui me harcèle, recherche. Une fusée spatiale.

Elle se souvenait que dans Concrete Station les fusées ne se dressaient pas ainsi vers le ciel, mais qu'elles suivaient deux rails lumineux qui les conduisaient jusqu'au sas du Bulb.

D'avoir enfin percé l'énigme que cet interlocuteur lui posait, elle ne pouvait plus cacher sa joie, et ce fut dans cet état d'esprit qu'elle fit sa visite quotidienne du chantier. Ses collaborateurs, habitués à des paroles souvent acerbes, à des reproches plus ou moins justifiés, se demandèrent ce qui avait pu changer leur patronne et pensèrent que c'était la satisfaction de voir la fin de cette construction.

Elle visita dans le même entrain les grands réservoirs enfin disponibles où l'on stockait le pétrole brut. La production en était désormais plus humaine, même si les femmes et les enfants y travaillaient toujours. Mais on n'admettait plus que les gosses de plus de douze ans. Ann Suba n'avait pu obtenir de l'immonde Murmose que cet âge soit porté à seize ans. Selon la loi de cette province rétrograde, les femmes et les enfants jusqu'à vingt ans n'avaient aucun droit, et devaient se soumettre à la volonté de celui ou de celle qui était propriétaire des lieux où ils habitaient.

— Ce système s'appelle du servage, avait crié Ann Suba, lorsqu'elle avait rencontré Murmose pour régler cette question. Vous avez vécu dans le Consortium des Bonzes et là-bas ils n'étaient pas particulièrement avancés en matière de lois sociales, mais jamais ils n'auraient osé mettre en pratique un tel système. Et Liensun, malgré ses défauts évidents, serait horrifié s'il découvrait ce que vous faites en exerçant vos droits divins de propriétaire.

Murmose, folle de rage, avait alors saisi un revolver caché dans les coussins qu'elle écrasait de sa masse, et en avait menacé la physicienne. Il avait fallu qu'Allanabad, qui entendait tout depuis le compartiment voisin, intervienne et la supplie de ne pas tirer. Après quoi il avait convaincu Ann Suba de le suivre pour ne plus offenser les yeux de sa maîtresse femme.

— Elle est ainsi, que voulez-vous, elle a acheté cette propriété et ne cédera jamais sur ses droits patrimoniaux. Et le gouverneur le premier, bien qu'il la déteste, lui donnera raison. Mais nous allons essayer de négocier avec elle et d'obtenir quelques concessions.

— Si vous n'y parvenez pas, la raffinerie ne marchera jamais, car il y a un système dont je détiens le secret, et si je pars ou si je meurs on ne saura jamais pourquoi l'ensemble refuse de fournir de l'huile de diesel.

— Je vais en parler à Murmose... Mais quand elle sera calmée, d'ici quelques jours, car ses colères se prolongent des mois.

Quelque vingt ans auparavant, Murmose buvait et on la retrouvait ivre morte dans les endroits les plus douteux. Elle continuait à ingurgiter toutes sortes d'alcools et son cerveau était irrémédiablement endommagé.

L'être inconnu se manifesta à la tombée du jour comme d'habitude, et Ann Suba pensait que pour lui c'était le meilleur moment pour diffuser ses ondes mentales. Elle ignorait si cette créature était très éloignée ou au contraire dans son environnement. Il s'exprimait bizarrement, utilisait plus les images que les mots, comme s'il ne maîtrisait aucune des langues terriennes. Ann Suba en connaissait une bonne dizaine, parmi les plus usitées, et ce jour-là où elle avait enfin découvert ce que cherchait cet individu, elle se demanda sérieusement s'il n'était pas un extraterrestre. Et elle se souvint, toujours avec

le même mépris, de la théorie de Louria Finister sur un second Bulb, Flatty, en orbite autour de la Terre.

Lorsque son cerveau fut assailli par la même demande obsédante, elle essaya d'imaginer une navette selon ce qu'elle en savait. Et pour la première fois cette créature exulta :

— Oui, oui, c'est ça, exprima-t-elle en anglais.

CHAPITRE 29

Le cargo *Nan-Tchong* naviguait depuis une semaine vers l'est, et prochainement il passerait très au sud de la Nouvelle-Zélande où Songe et Liensun avaient longuement fait escale. Le capitaine Santornin craignait que la banquise n'ait gagné les îles australes.

— Nous allons contourner les îles Macquarie qui sont à la limite de l'océan Indien et de l'océan Pacifique, en espérant que l'océan soit encore libre. Mais nous devons craindre les icebergs, y compris les plus petits car cette vieille carcasse ne résisterait pas à un choc, même insignifiant. Ses soudures, ses rivets, sont tous sur le point de sauter. Je me demande comment j'ai pu accepter de commander un tel sabot. Et encore tant qu'on naviguait entre la Patagonie et les Kerguelen, on se trouvait sur une route fréquentée, mais par ici il n'y a pas un seul bateau, même pas une pirogue.

Ce salaud de Santornin savait très bien qu'il n'aurait pas trouvé un autre commandement, après les histoires qu'il avait eues dans le passé. On l'accusait de baraterie, c'est-à-dire d'une escroquerie. Il aurait vendu la cargaison en huile d'un tanker et aurait ensuite fait couler ce dernier. Les assurances avaient retrouvé des membres d'équipage qui avaient avoué le forfait. Santornin s'en était sorti, mais ne trouvait plus d'engagement.

— C'est un grand périple que tu entreprends, lui avait dit Liensun, et à bord d'une semi-épave. Lorsqu'il sera chargé en matériels ferroviaires, je crains que ce cargo ne puisse jamais revenir ici. Mais mon père est tout heureux, lui, d'avoir un moyen de transport.

Bien sûr, Liensun ignorait l'ultimatum des Aiguilleurs que l'Indien Mataxa, leur âme damnée, avait gentiment exposé à Songe. Elle devait des millions d'océanos ou de dollars estampillés à la Caste, et si elle ne voulait pas que ses créances soient exigées, elle devait, une fois le *Nan-Tchong* chargé, obtenir du capitaine Santornin qu'il saborde son cargo.

Le capitaine ignorait tout de ce projet criminel, mais elle saurait le convaincre de le réaliser. Il s'était tout de même étonné, lorsque Songe lui avait ordonné de retrouver, dans l'immensité de l'océan Indien, le baleinier *Madam*.

— Mais, voyageuse Songe, cela nous oblige à un détour important, alors que notre cap est au sud-est-sud. Nous allons gaspiller de l'huile et du temps.

— Je dois m'assurer que ce baleinier est stationné toujours au même endroit. C'est Lien Rag qui veut que je vérifie sa position. Il ravitaille le dirigeavion de mon beau-père.

Tous savaient qu'elle n'était pas mariée à Liensun et se moquaient de l'entendre appeler Lien Rag ainsi.

Ils firent donc le détour pour approcher du baleinier et même effectuèrent un échange radio avec lui. Songe se rassura donc. Son plan consistait à faire couler le cargo à proximité du *Madam* qui pourrait recueillir les naufragés, dont elle. Pas question de rester des jours et des jours dans cet océan désert, à espérer des secours qui ne viendraient pas.

Lorsqu'elle avait assuré son cargo, il lui avait fallu donner le nom du capitaine, et la compagnie patagone avait d'abord refusé de couvrir les risques. Finalement, ils avaient accepté moyennant une prime triple. Le fait que le fret soit destiné aux Kerguelen avait joué en sa faveur, car la réputation de Lien Rag était excellente. Songe pensait que pour remercier Santornin de sa complicité, elle lui abandonnerait la somme couvrant la valeur du cargo. Celle-ci n'était pas très élevée, mais le capitaine devrait s'en contenter. Lien Rag toucherait le remboursement de son matériel ferroviaire et Songe pensait qu'il s'en satisferait sans trop poser de questions. Mais lorsqu'il voudrait racheter le même matériel, la Caste, par l'intermédiaire de la Patagonie orientale, lui refuserait le marché. Liensun ne serait pas dupe et c'était sa réaction qui la préoccupait le plus. Peut-être serait-elle obligée de s'expatrier loin des Kerguelen. Mais elle espérait que la Caste lui serait reconnaissante d'avoir ainsi placé Lien Rag et la Société Ferroviaire des Kerguelen dans une position difficile.

— Alerte iceberg, alerte iceberg ! hurlait la vigie.

CHAPITRE 30

Jamais Cebu ne lui proposerait de la conduire à l'île de Palauan, auprès de Kurty. Elle l'avait profondément ulcéré en refusant de boire un verre chez lui, après avoir accepté son invitation au restaurant. Il habitait un wagon très luxueux, bénéficiant de deux compartiments qui communiquaient sans passer par le couloir, et en était très fier. Lorsque, furieux, il lui avait craché au visage que Kurty s'amusait bien avec son petit ami Sumar, elle l'avait giflé et, rendu fou, il lui avait dit que tout le monde savait que Sumar était homosexuel et que Kurty ne pouvait l'ignorer.

— Il en a fait son préféré, l'a invité à plonger avec lui, lui a fait visiter la fameuse Locomotive-dieu. Pourquoi crois-tu qu'il aurait eu ces prévenances, si Sumar ne l'avait pas tenté ?

Elle s'était enfuie et le même soir, s'étant isolée sur la banquise, elle avait pu contacter Kurty par radio. Il avait été très long à répondre, et sans essayer d'engager une conversation avec lui, elle l'avait mis en garde contre Sumar et contre les deux autres Philippins.

Durant toute la nuit, elle avait en vain cherché le moyen de rejoindre la barge, mais n'en avait trouvé aucun. Pas question d'aller demander à Narasha Kalami l'autorisation de louer un traîneau à chiens pour effectuer ce long parcours. Elle ne savait pas driver un attelage, mais peu importait, elle serait parvenue à ses fins. Sa patronne ne lui accorderait aucune permission et elle devait se débrouiller par elle-même.

Ce fut dans le courant de la journée qu'elle enregistra un nouveau litige entre l'EEC et la Channel Sulu Company, le centième en quelques semaines. Les deux Compagnies s'affrontaient constamment, principalement pour la prédominance dans la mer des Célèbes, recouverte d'une banquise épaisse qui ne se fendait pas. Cette mer était enserrée entre les Philippines au nord, l'inlandsis Célèbes au sud, Bornéo à l'ouest et les îles Sangi à l'est. La Channel Sulu avait implanté un grand nombre de réseaux et vendait des kilomètres-tonnes aux enchères. L'Ecuadorian Eastern avait fait une proposition, mais s'était rendu compte par la suite qu'elle avait acquis pour une durée de cinq ans le réseau le moins intéressant, celui qui desservait les îles Sangi. Faute d'avoir possédé la carte de cette région, les Kalami n'avaient pas su que ces îles étaient minuscules et que le trafic récent était pratiquement nul, aussi bien pour les marchandises que pour les voyageurs.

Fleur effectua de longues recherches avant d'obtenir le schéma de tous les réseaux de la Channel Sulu et l'étudia avec attention. Elle découvrait que cette petite Compagnie reliait entre elles les îles des Philippines, utilisant la banquise intérieure, mais pas au-delà de Mindoro où la mer était libre de glace. Un des réseaux traversait même la mer de Sulu dont l'île de Palauan, au nord, formait l'une des rives. Elle calcula que la barge ne se trouvait qu'à moins de deux cents kilomètres de ce réseau, en un certain point.

En quittant Kurty elle avait rejoint la côte Nord de Palauan, Cléopatra, et trouvé une place dans une caravane de traîneaux à chiens se dirigeant justement vers Bandar. Elle avait effectué les trois quarts du trajet à pied, dans des conditions extrêmement dures, avec des vents furieux et des fragmentations de banquises.

Si elle réussissait à se procurer un traîneau pour tirer son ravitaillement et son équipement de bivouac, elle effectuerait ces deux cents kilomètres en une semaine environ. Elle allait poser sa candidature comme conciliatrice dans les litiges avec la Channel Sulu. Les Kalami scruteraient sa demande avec méfiance, mais que pourraient-ils lui reprocher ? La mer des Célèbes était bien plus éloignée de Palauan que Bandar Station. S'ils évitaient d'examiner les réseaux secondaires de la petite Compagnie, ils ignoreraient qu'une ligne se rapprochait fortement de l'endroit où gisait la Locomotive-dieu. Elle rédigea sa demande, insistant sur le fait qu'elle avait déjà parlementé avec les gens de la Channel Sulu, autrefois, sans préciser que c'était en compagnie de Kurty et à bord de leur baleinier. Ils avaient négocié le passage dans le chenal que la Sulu avait creusé alors dans ce cordon de banquise, qui par la suite devait s'étendre dans toutes les directions. Lorsqu'elle cliqua pour obtenir la nomenclature des dirigeants de la Channel Sulu, un nom lui sauta tout de suite aux yeux, celui de Lombawa. Un bonhomme placide, le péagiste de cet éphémère canal par lequel ils avaient transité. Fleur avait fait sa conquête pour obtenir un rabais, s'était montrée enjôleuse malgré la désapprobation visible de Kurty. Ce Lombawa était chargé de la communication interne et externe de la Compagnie précisément. Elle se demanda si elle pourrait le joindre sans attirer l'attention de Narasha Kalami. Les interconnexions entre les deux Compagnies existaient depuis peu, mais se trouvaient sûrement sous une constante surveillance.

Elle choisit d'envoyer sa candidature en e-mail, en précisant qu'elle avait rencontré ce Lombawa dans le temps et que c'était un homme conciliant, avec lequel elle pourrait peut-être s'entendre sur le réseau des îles Sangi. Elle pensait obtenir une réponse rapide, mais il n'en fut rien. Pourtant l'Ecuadorian perdait beaucoup d'argent avec ces cent mille kilomètres-tonnes achetés aux enchères et qui ne rapportaient rien, et même creusaient un déficit.

Curieusement, Cebu vint lui rendre visite. Tout sourire, s'excusant pour

leur soirée gâchée par sa faute. Elle se montra aimable, mais sans plus. Il revenait à la charge, ne désespérant pas la fourrer dans sa couchette, mais elle était décidée à refuser la plus petite invitation. Même pas un verre à la cafétéria du train administratif.

— J'ai appris que tu voulais devenir négociatrice auprès de la Sulu ? Tu veux quitter Bandar, nous quitter tous ?

— Pas du tout, j'espère bien revenir ici quand ma mission sera terminée.

— Voyageuse Narasha pensait à un poste permanent au contraire, avec pour base Macassar Station où les deux Compagnies ont des réseaux en commun. C'est un trou, pas plus de cent habitants, mais tu aurais une bonne paye, je crois. Et pour chaque réussite une prime. Cependant personne n'en veut.

— C'est toi qui décides ? se moqua-t-elle.

— Bien sûr que non, mais je voulais te rencontrer suite à l'autre soir. Je ne voulais pas que tu quittes Bandar à cause de moi.

Elle fut sur le point d'ironiser, de lui dire qu'il comptait si peu dans son esprit qu'elle se moquait bien qu'il habite la même station qu'elle. Mais elle se contint. Cébu était là pour la jauger, découvrir si elle n'avait pas d'autres motifs cachés. Narasha Kalami et lui avaient dû examiner longuement la carte des réseaux de la Sulu, avaient peut-être constaté que celui des Célèbes se rapprochait à moins de deux cents kilomètres de la barge immobilisée.

— Tu comptes voyager avec la Channel Sulu ?

Elle le regarda avec étonnement.

— Si je n'y suis pas forcée, alors non. Je n'ai pas envie d'aller me perdre du côté des îles Sangi, objet du litige. De plus, je sais que les trains de la Sulu sont loin d'être confortables.

— Tu sais que la construction du réseau mer de Chine méridionale a bien débuté ? Nous avons déjà dépassé les cent kilomètres en direction du nord.

— Tu y es pour beaucoup grâce à ton piquetage, n'hésita-t-elle pas à dire, sans se soucier de cette flagornerie trop visible. Mais fier comme un paon, Cébu se redressa de toute sa petite taille.

— Oui, j'ai fait du bon travail et je pense que dans un petit mois nous ne serons pas loin de Palauan. Tu pourras donc aller rendre visite à Kurty et peut-être te réconcilier avec lui ?

— Écoute, Cébu, si je suis partie c'est après une réflexion profonde et je ne suis pas du genre girouette. Je ne reviendrai pas là-bas où il faut travailler nuit et jour pour aucun résultat. Je ne pense pas que tes amis restent longtemps avec Kurty, d'ailleurs. Peut-être que le charmant Sumar, lui, acceptera de prolonger son séjour.

— Est-ce à cause de ce que je t'ai dit que tu ne veux pas retourner auprès de Kurty ? murmura-t-il en regardant autour de lui.

— En partie, oui, je ne vais pas interrompre cette romance qui débute.

— C'est quoi une romance ?

— Disons un duo amoureux.

— Je ne suis pas certain que... Je veux dire que Kurty n'a peut-être pas été sensible aux... à la personnalité de Sumar.

Elle ne comprenait pas pourquoi il paraissait vouloir retirer ses accusations, accorder même une sorte de certificat de bonnes mœurs à Kurty. Elle eut envie de rire. Elle se moquait bien que son ami ait pu avoir une aventure avec un garçon plutôt qu'une fille. Pour elle c'était la rupture de leur couple, l'infidélité qu'elle n'aurait jamais pardonnées. Elle l'avait quitté, mais s'il abandonnait la Locomotive-dieu dans son tombeau, elle reviendrait vers lui.

— Il fait ce qu'il veut, dit-elle. S'il trouve quelques satisfactions dans la compagnie de Sumar, pourquoi pas ? Moi je vis ma vie ici et je veux obtenir ce poste. Je veux me faire une situation au sein de cette Compagnie. Je sais qu'elle va connaître une grande extension et deviendra puissante. Je veux être de cette aventure. Et puisque je connais ce Lombawa qui s'occupe de la communication de la Sulu, j'ai pensé que je serais utile.

Il finit par s'en aller, ayant sûrement récolté les renseignements qu'il était chargé d'obtenir d'elle, mais il ne devait pas être vraiment convaincu. Jadis, quand il faisait partie de cette joyeuse équipe qui apprenait à chasser le cachalot, à le tronçonner, à fondre son lard, il avait été témoin de l'amour que Kurty et elle se portaient. Il avait dû les surprendre en train de s'embrasser, peut-être en train de faire l'amour et il lui était difficile de concevoir qu'entre ces deux êtres tout était fini, que les sentiments n'existaient plus.

Elle attendit en vain la réponse de sa directrice, passa une nuit désagréable à se dire qu'elle n'avait aucune chance, qu'on avait éventé son projet secret. Mais le lendemain matin elle trouva sur son écran une convocation signée Narasha Kalami, et lorsqu'elle entra dans son compartiment bureau, son frère Chandry était également présent. C'était un bel homme aux yeux

apparemment pleins de tendresse, mais dont tout le monde savait qu'il fallait se méfier. On pouvait se laisser abuser par le regard, mais Chandry était impitoyable.

Elle se vit perdue, avança vers eux en souriant sans trop d'ostentation, en fille qui vient défendre ce qui lui tient à cœur.

Ils la firent asseoir et, sans autre préambule, le frère lui demanda combien de kilomètres-tonnes elle espérait se faire rembourser au cours des entrevues qu'elle aurait avec ce Lombawa.

— J'ai calculé la rentabilité à dix pour cent, dit-elle, et je pense qu'ils doivent nous racheter cinquante mille kilomètres-tonnes pour commencer, avec d'une part comme de l'autre, l'engagement pris qu'en cas de chiffre d'affaires supérieur à dix pour cent, nous rachèterons cinq mille kilomètres-tonnes, mais qu'en cas de perte ce sont eux qui reprendront la même quantité.

Ils se regardèrent, sans marquer le moindre sentiment. Les Indiens parvenaient encore mieux que les Chinois à masquer leurs sentiments, car leurs yeux pouvaient exprimer un vide vertigineux.

— Vous aviez calculé ainsi ? Nous, nous pensions qu'à quarante pour cent de reprise nous aurions obtenu un succès.

— Ce sera ma proposition première, mais le voyageur Lombawa discutera. Je le connais, il est d'une patience infinie et essaiera de m'enrober dans un langage fleuri, en me faisant de menus cadeaux, en ayant des attentions charmantes, cependant je peux vous assurer que je tiendrai bon.

— Ce ne sera pas le seul litige à régler et vous le savez bien. Vous devrez demeurer à Macassar Station qui, pour l'instant, n'est pas un endroit bien attrayant. Il n'y a que des cheminots et pas un seul endroit pour se distraire. Tout juste une cafétéria mixte. Vous serez avec des chauffeurs, des mécanos, des gens de la voie qui n'ont pas toujours des propos et des attitudes convenables.

— Je sais bien ce qui m'attend. J'ai navigué sur un baleinier avec des hommes aussi rudes, dans des conditions effroyables. Lorsqu'on tuait un cachalot et qu'on le dépeçait, se déroulait par la suite une fête barbare avec bagarres, beuveries et même orgies.

— Vous avez le poste, dit sèchement Narasha. Vous partez demain.

CHAPITRE 31

Lorsqu'il se réveilla, Kurty était frigorifié, car il avait coupé l'alternateur pour économiser l'huile. Il alla le relancer et descendit courir sur la banquise pour se réchauffer. Lorsqu'il revint, le roof était tiède et il prépara son déjeuner. Il essayait de ne pas penser à Sumar enfermé dans la Locomotive et qui devait se demander s'il serait un jour libéré. Il ne manquait de rien en bas, sous l'eau, et serait bien plus choyé que lui. Il aurait chaud, pourrait prendre un bon bain et se préparer une nourriture de qualité. Kurty regarda ses crêpes d'un air morose, n'ayant même plus de sucre pour mettre dessus. Il avait poêlé un gros hareng, mais n'en avait plus envie.

Il passa la matinée à récupérer toute l'huile disponible. Il avait décidé de ne plus utiliser la pompe de cale qui servait de générateur d'air. Elle consommait des quantités d'huile élevées. Il réserverait le fuphoc à son alternateur. S'il devait descendre, il le ferait en apnée, pourrait se brancher ensuite sur la prise du sas s'il voulait reprendre l'installation des voies. Si Sumar voulait retrouver l'air libre, il devrait remonter lui aussi en apnée, malgré son inexpérience.

Kurty ne voulait pas réfléchir à l'avenir. Sumar serait certainement dans une disposition d'esprit contestataire et refuserait de reprendre le travail sous-marin. Peut-être que ses amis reviendraient, avec ou sans marchand de baleinium. Kurty estimait à vingt pour cent sa chance de voir arriver un traîneau-citerne à hélice piloté par un Chinois. Il aurait cependant donné tout un lot d'instruments de navigation pour remplir à nouveau ses réservoirs.

Jenny vint japper autour de la barge et il lui jeta du poisson. Elle réussit à se hisser sur la banquise en face, et il abaissa la passerelle pour aller la caresser. Elle fut d'abord un peu intimidée, puis lorsqu'il voulut remonter à bord elle le suivit et commença de fouiner un peu partout en poussant de petits abois d'émerveillement. Du moins Kurty les jugea ainsi.

Lorsqu'elle eut tout visité, elle plongeait sans prévenir et disparaissait dans les douves, ainsi Kurty appelait-il l'eau qui protégeait sa barge, comme autrefois ces douves le faisaient des châteaux-forts moyenâgeux.

Il était bien décidé à laisser Sumar en proie à sa solitude et aux exigences de l'ordinateur de la Loco. Si le garçon se laissait faire, il serait soumis à tout un tas de recommandations qui l'accablent de travail. Kurty, lui, n'en faisait le plus souvent qu'à sa tête et ne répondait pas à toutes les demandes.

Il attendrait le lendemain pour prendre une décision. Ce soir-là il ne fut pas forcé de couper l'alternateur et se coucha dans une chaleur relative. Avec un moins quarante-cinq à l'extérieur, il se réjouissait de ses douze degrés intérieurs. Il s'endormit et rêva que l'ordinateur de la Locomotive l'informait que Sumar était malade et avait besoin de soins urgents. Il se réveilla en sursaut.

Il n'y avait jamais eu d'interphone entre la Machine et la barge et il savait pourquoi. C'était pour ne pas irriter Fleur qui souhaitait passer quelques heures tranquilles lorsqu'il en avait fini avec sa plongée et sa visite à la Machine. « Tu me dis que ton ordinateur en bas est terriblement dirigiste. Je n'ai pas envie qu'au moyen d'un interphone il intervienne dans notre intimité. Tu dois choisir entre lui et moi quand tu remontes ici. »

Chaque soir, il essayait de ne pas s'endormir trop vite dans l'espoir que Fleur le rappellerait. La dernière communication avait été décevante, même si elle l'avait mis en garde contre Sumar et les deux autres, Furau et Themaro. Elle avait eu une altercation avec Cébu et il ne reconnaissait pas leur ami d'autrefois. Pendant des semaines ils avaient vécu ensemble, traquant le cachalot, mangeant les mêmes plats, riant beaucoup, plongeant vers la crypte en corail qui alors abritait le secret de la Locomotive-dieu. Il se doutait des difficultés qu'avait éprouvées Fleur pour le contacter avec un petit émetteur déficient qu'elle avait dû acheter fort cher. Combien de temps s'écoulerait-il avant qu'elle puisse lui parler encore ?

Au troisième jour de l'abandon de Sumar dans le ventre de la Loco, il ne savait plus trop quoi faire. Il aurait pu chasser les otaries, fondre leur lard. Il aurait récupéré quelques centaines de litres d'huile qui auraient été les bienvenues, mais il était incapable de trahir l'affection que lui portait Jenny. Il connaissait bien les otaries, savait qu'il ne pourrait la tromper, abattre ses compagnons et vouloir conserver son amitié. Il n'en avait d'ailleurs pas envie, mais se demandait combien de temps il respecterait cette entente avec l'animal, lorsqu'il n'aurait plus une goutte d'huile dans ses réservoirs.

Il partit se promener sur la banquise en direction du nord-est espérant apercevoir quelques colonies de phoques, mais la glace était nue à perte de vue. Il grimpait sur certaines éminences pour avoir une vue plus lointaine, et ne faisait que découvrir sa propre solitude. Il était perdu au sein de centaines, voire de milliers de kilomètres carrés de banquise. Très démoralisé, il retourna vers la barge, vérifia au passage les deux igloos qui lui servaient de postes avancés, dans le cas où des inconnus agressifs se manifesteraient. L'un était assez éloigné de la barge, de l'autre côté d'une faible élévation de congères empilées, le second, sous la forme d'une masse informe, permettait de surveiller la barge. On y accédait par un puits intérieur depuis le fond de la mer. Il l'avait déjà utilisé avec succès.

Lorsqu'il approcha de la barge, Jenny se dressa sur ses nageoires au milieu de la passerelle, jappant de joie tel un chien voyant revenir son maître. Il lui donna ses derniers poissons, mais elle voulait surtout qu'il lui caresse le crâne. Lorsqu'elle disparut, il éprouva un profond sentiment d'abandon, n'osant remonter tout de suite la passerelle.

Comme tous les soirs, emmitoufflé pour supporter le froid, il resta auprès de la radio jusqu'à onze heures avant de rejoindre sa petite cabine. Il fit le détour par le pont, espérant que Jenny serait en train de nager dans les douves, mais les eaux étaient calmes. Il rejoignit sa couchette, se déshabilla comme à regret. Il pensait à ce rêve qui l'avait quelque peu tracassé, celui où l'ordinateur immergé lui annonçait que Sumar était gravement malade et avait besoin d'être soigné au plus vite. Il ne voulait pas y voir une prémonition quelconque, mais le remords d'avoir laissé ce garçon prisonnier de la Machine commençait de lui peser. Pourquoi le punissait-il, d'ailleurs ? Peut-être que Sumar était un espion qu'on utilisait contre lui, mais c'était dans la nature de ce garçon d'aimer son propre sexe.

— Je le tiens à l'écart comme un pestiféré, se disait-il, comme si je redoutais de céder à la tentation. Demain je descendrai le délivrer. Il fera ce qu'il voudra, mais moi je recommencerai à travailler au fond de la mer. Il y a des risques de secousses sismiques et je dois sortir la Loco de là.

CHAPITRE 32

Fifty Station était une ville de pionniers, d'aventuriers de toute nature, de pêcheurs, de chasseurs et peut-être aussi d'honnêtes gens, lui avait dit le changeur d'or coincé dans une toute petite boutique au fond d'un wagon de marchandises pourri.

— C'est plus de dix mille personnes qui ont échoué ici à cause de ce réseau créé par la Panaméricaine, et auquel l'Atlantic Fishery Company s'est greffée pour exploiter le Sud de cette banquise. Cette Compagnie privée doit veiller à ce que tous ces émigrants restent dans cette station et ne s'embarquent clandestinement dans ses convois, pour aller plus au sud où ils ne trouveront rien à faire, rien à manger.

Tous les nouveaux venus avaient de l'or à échanger. Peu de pièces, mais des objets que l'homme pesait avec soin avant d'énoncer un chiffre en dollars. Césaire avait ainsi récupéré, grâce à de belles pièces anciennes, près de mille dollars et avait pu louer un compartiment dit de grand luxe. En fait un endroit assez sordide mais chauffé, salle de bains commune et possibilité de repas.

Discrètement, il se renseigna sur les chances de continuer son voyage vers le nord, si possible jusqu'au Groenland et il découvrit qu'il lui fallait un billet aller et retour. Un billet acheté en Panaméricaine, permettant de retourner chez soi. Mais comme les fameux pionniers revendaient leur retour pour survivre dans cette ville aux prix exorbitants, la police, celle des Aiguilleurs, refusait qu'on délivre des allers simples. Les tarifs énoncés le firent reculer. Huit cents dollars jusqu'à Salt Lake Station, et ensuite il lui resterait à franchir les cinq mille kilomètres restants pour le Groenland et la station où vivait son grand-oncle, du moins sa descendance, car Césaire estimait qu'il aurait eu quatre-vingt-dix ans.

Il décida d'attendre que les mêmes qui réclamaient si cher pour un simple retour deviennent plus raisonnables et il se promena dans la station. En réalité, c'était un ensemble de grands faisceaux, de forme ovale, constitué de trente à quarante voies de garage sur lesquelles on avait abandonné les wagons les plus abîmés, qu'ils soient de marchandises ou de voyageurs. Des artisans proposaient de construire des abris sur les plates-formes, moyennant une somme qui ailleurs aurait permis d'acheter un wagon neuf. Il y avait beaucoup de bars, de cafétérias pour la plupart mal famés, mais la station tout entière, selon le changeur, était mal famée. Les seules femmes visibles aguichaient le passant, se proposaient pour une somme dérisoire, en totale contradiction avec

la cherté de vie qui régnait par ailleurs.

Chaque soir, Césaire comptait son argent, se demandant s'il lui en resterait assez pour acheter son billet. Il était décidé à ne pas le payer plus de quatre cents dollars et il n'en avait plus que six cents, de quoi tenir quatre jours encore.

Il se présenta dans les bureaux de la Compagnie Panaméricaine pour solliciter un emploi, disant qu'il était spécialiste en diesel et aussi en locomotive-vapeur, mais on lui répondit avec une certaine morgue que pour obtenir un emploi il fallait appartenir à l'une des corporations du rail, excepté celle des Aiguilleurs qui elle pratiquait la cooptation.

Il découvrit que les différentes corporations disposaient de leurs cafétérias privées, mais que par exemple les gars de la Traction affectionnaient un certain bar topless. Césaire, très prude, fut d'abord choqué par cette multitude de seins nus de tous calibres, de toutes formes, mais finit par atteindre le bar pour commander sa bière. Il y revint le lendemain avec une certaine constance, ayant décidé de ne pas sacrifier son pécule dans l'achat d'un billet, alors qu'il pouvait éventuellement trouver un emploi d'aide-chauffeur.

Il finit par rencontrer deux hommes qui se révélèrent être un mécanicien et son aide.

— Il n'y a pas d'emploi pour l'instant, toutefois on cherche des volontaires pour déblayer un convoi qui a déraillé au Nord. Un convoi chargé de vaches laitières. Les bêtes sont mortes, mais faut les dépecer. Si vous savez faire ça par grand froid, vous toucherez cent dollars par jour, logé et nourri.

CHAPITRE 33

Comme le dirigeavion servait d'appareil de levage durant la journée, Lien Rag avait décidé d'installer un campement à terre, non loin de la banquise. On avait dressé des tentes isothermes, reliées entre elles par des couloirs étanches, et entre deux demi-journées de travail les gens du chantier pouvaient se détendre et manger. Lien Rag, lui, restait auprès de Lienty pour surveiller du ciel la manutention de ce matériel ferroviaire extrait des anciens entrepôts du président Kid. On avait ainsi mis à jour deux belles locomotives destinées au fameux viaduc qui devait traverser la banquise du Pacifique, et Lien Rag, très ému, avait personnellement pris les commandes pour les soulever et aller les déposer sur la banquise, là où le cargo de Songe, le *Nan-Tchong*, viendrait se ranger pour charger l'ensemble.

Comme pour son cousin, la perspective de confier ces machines superbes, ce matériel en excellent état, à un cargo construit par le Consortium des Bonzes, préoccupait Lien Rag. Il se rappelait ces bateaux qui sortaient à un rythme rapide, un par semaine disait-on, des chantiers navals d'un terminal sur la mer de Chine orientale.

Ils avaient souvent des avaries et une rencontre avec un iceberg leur était fatale.

— Si nous avions été moins pressés, nous aurions pu construire des ice-ships selon ma méthode. Une sorte de grande barge avec juste à l'arrière une passerelle qui aurait regroupé tous les services et les installations pour l'équipage.

— Nous accompagnerons ce cargo tout au long de son voyage de retour, proposait Lienty. Nous pourrons, grâce à l'altitude, lui signaler à l'avance tous les dangers, surtout les icebergs qui deviennent de plus en plus nombreux.

— Songe n'a fait qu'une rapide escale à Cooktown. Ne trouves-tu pas qu'elle a montré un grand zèle pour mettre ce bateau à notre entière disposition, et qui plus est gratuitement ?

— Ne commençons pas à avoir des doutes. Elle l'a fait, c'est l'essentiel. Qu'espérais-tu ? Qu'elle proposerait à Yeuse d'embarquer pour venir te rejoindre ?

— Peut-être n'y tenait-elle pas. Elles n'ont guère d'affinités l'une pour l'autre.

Les conducteurs d'engins venaient de découvrir un important dépôt de wagons de voyageurs, uniquement des voitures de train ultra-rapide, ces convois qui pouvaient traverser la moitié de la Terre à grande vitesse.

— Je vais aller voir, dit Lien Rag. Il n'est peut-être pas nécessaire de les embarquer pour un premier transport. Nous avons surtout besoin de l'infrastructure pour le réseau Nord des Kerguelen. Nous verrons plus tard pour le confort des voyageurs.

Toutes ces voitures de luxe avaient été soigneusement emballées dans cette résine de protection transparente largement utilisée jadis. Lien Rag se souvenait que sur l'île même, existaient de grandes cuves dans lesquelles on pouvait plonger une grosse motrice. Auparavant on préparait l'objet de cette immersion, on bouchait toutes les ouvertures, on protégeait les pièces sensibles, puis un portique soulevait la charge pour la plonger dans le bassin de résine. Il suffisait de quelques secondes et lorsque l'objet ressortait, la résine durcissait, le temps de sa manutention.

Une de ces voitures de grand luxe était accessible, un engin ayant déchiré par mégarde une partie de la couche de résine. À la suite de Lien Rag, un petit groupe pénétra dans la voiture et s'extasia sur la décoration, les installations pour le confort des passagers. Lancés à grande vitesse, les TUR roulaient cependant des jours et des nuits pour atteindre leur terminus. La plupart, dotés de motrices nucléaires, n'étaient pas forcés de s'arrêter, mais le Kid n'avait pas voulu de ces machines-là. Il avait doté ses motrices classiques d'énormes tenders remplis d'huile.

— Oui, dit Lien Rag, c'étaient des trains superbes, mais réservés à une élite fortunée ou à de hauts personnages. À côté existait une majorité de trains plus lents, moins confortables. Certains n'étaient pas chauffés, d'autres disposaient d'un poêle central sur lequel les passagers préparaient leurs repas. Voyager dans ces conditions, c'était infernal, surtout à cause des odeurs de grillons et de l'air qui devenait irrespirable. Les vitres étaient scellées et il fallait attendre la station suivante pour aérer.

— Vous grutez ces wagons ? demanda le chef de chantier.

— Non, d'abord les rails, les postes d'aiguillages, les boîtes de télécommandes signalétiques. Si vous découvrez des plaques tournantes, tant mieux, nous les prendrons également. S'il y avait des tabliers de ponts basculants, ce serait formidable. Je sais que les ateliers du Kid en fabriquaient de démontables. Ils doivent bien être quelque part.

Profitant de sa présence sur le sol, il se dirigea vers les cellules de décontamination où ne restaient plus que quatre survivants de ce commando Aiguilleur, découvert dans le sous-sol de Titan. On lui proposa de le

transporter à bord de la *Chimère* grâce à un motor-ice, et il accepta.

— J'ai une difficulté à résoudre, lui dit Tom-Tom, quand ils furent dans son bureau où un siège pour gens de grande taille avait été installé depuis longtemps. Nous ne comptons pas nous attarder encore longtemps ici. Nous avons terminé notre mission. Seulement il reste ces quatre malheureux Aiguilleurs qui ont la chance de s'en tirer sans trop de mal pour l'instant. Plus tard, dans dix ou vingt ans, ils seront certainement frappés par des cancers, selon nos médecins. Je ne sais que faire d'eux. Pas question de les embarquer avec nous pour le restant de leur vie ? Les déposer aux Kerguelen, vous n'en voudrez pas.

— En Patagonie orientale ?

— C'est bien ce que je pensais. Nous pouvons, à partir d'ici, rejoindre le détroit de Magellan et faire escale dans la capitale de l'Est. Nous n'avions jamais réfléchi à ce type de problèmes et nous ne pensions pas qu'il y aurait des prisonniers lorsque nous nous sommes engagés dans cette expédition.

Il remplissait les verres de la boisson préférée des Simone, la Biben, que pour sa part Lien Rag avait le plus grand mal à avaler. Il s'agissait d'une bière qui pouvait être plus ou moins alcoolisée.

— Je ne vous cache pas que je reste sur ma faim dans cette histoire. Vous allez me trouver cynique, mais j'espérais que Centdix et ses hommes auraient en face d'eux des Aiguilleurs prêts à se faire tuer sur place, plutôt que de se rendre. Ces commandos surentraînés ont besoin de se dépenser physiquement et d'encaisser quelques revers, sinon ils peuvent devenir dangereux pour la communauté. Vous n'ignorez pas que dans un an je laisserai ma place. J'arrive au terme de mon mandat qui a été le plus long de notre histoire et je ne compte pas me représenter. Les conseillers du Tabernacle sont tous d'un âge vénérable. Il va falloir tout renouveler et je crains un coup de force, une mainmise de Centdix sur la population de la *Chimère*.

— Peut-être qu'il n'en sera rien et que vous continuerez de vivre comme par le passé.

— Il est dans le programme de Centdix de construire une *Chimère* bis. Il prétend que la population simone devient trop nombreuse, mais j'ai appris, par un de ses proches qui nous renseigne sur les intentions de ce garçon, qu'il prémédite d'abandonner ce bateau-ci aux générations les plus anciennes et de peupler l'autre, le sistership, avec des gens plus jeunes. Même si ces deux navires voguent de conserve, il y aura mise à l'écart, une sorte de ségrégation.

— Voyons, mon ami, quel chantier naval serait à même de reproduire fidèlement ce bateau fantastique ? Et surtout de le doter d'un réacteur

nucléaire s'autorégénérant. Le secret en est bien gardé et il serait d'une imprudence criminelle de laisser des ingénieurs étudier le Tabernacle, sous prétexte de le reproduire. J'ai souvent pensé à ce système qui vous propulse et je ne vous cache pas que je vous l'ai longtemps envié. J'ai même cherché à comprendre son fonctionnement. Mais depuis quelques années, je préfère ne rien savoir et je souhaite que jamais personne ne puisse accéder à votre secret. Imaginez-en les conséquences. Et je ne pense pas seulement à la Caste, mais à tous ces apprentis dictateurs qui pourraient disposer d'une puissance infinie, avec des risques pratiquement nuls. Les Aiguilleurs, nous en avons l'exemple ici même dans Titan, n'ont jamais maîtrisé l'énergie nucléaire et leurs locos étaient d'une dangerosité épouvantable. Souvenez-vous de l'invasion de la Patagonie par ces spectres de l'Altiplano, ces contaminés en uniforme qui ne parvinrent jamais à atteindre leur objectif mais qui par contre rendirent les deux tiers de ces pays inhabitables pour des générations.

— Je sais tout cela, je le sais fort bien, mais allez le faire comprendre à ces jeunes gens avides de pouvoir, prêts à jouer un rôle dans le monde. Jusqu'ici nous vivions en totale autarcie et lorsque nous nous sommes rencontrés dans cette partie du Pacifique Sud, où jamais la banquise n'avait pu s'imposer, la majorité de la population croyait que nous étions seuls au monde, les rescapés d'une catastrophe. Cette rencontre bouleversa nos vies. Bien sûr, l'apport d'un sang nouveau nous permit d'enrayer cette constante diminution de taille que nous subissions, mais en échange nos amis ont découvert que le monde s'était ressaisi, avait reconstruit une société, et si celle-ci n'était pas un modèle de démocratie, elle offrait tout de même de nombreux avantages. Et surtout elle ouvrait d'autres horizons à nos jeunes. Et ce que je dis là n'est pas simplement symbolique. Ils entrevoyaient la possibilité de quitter le bateau de leurs ancêtres, de voyager, d'aller dans le vaste monde. Bien entendu, certains désertèrent, mais revinrent vite. Non seulement leur petite taille faisait d'eux des objets de dérision et de mépris, de plus ils découvrirent que les règles de vie étaient insupportables. Depuis, avec le réchauffement, les choses ont bien changé, surtout dans cet hémisphère Sud, mais voilà que le froid revient avec ses banquises et ses contraintes. Que sera notre monde, restera-t-il encore une étendue d'océan qui ne gèlera pas et où nous pourrions nous réfugier ? Dans ce cas à quoi servira une *Chimère* bis ?

— Il faut l'expliquer aux vôtres, les convaincre que ce projet ne peut être réalisé dans les circonstances actuelles. Centdix et ses amis ne sont pas aveugles. Ils voient bien que nous sommes en train de récupérer du matériel ferroviaire pour créer de nouveaux réseaux qui nous permettront d'affronter la glaciation en cours. Vous savez, Tom-Tom, nous pensions que d'autres véhicules pourraient être mis en service pour garder le contact avec les différentes communautés humaines. Nous pouvons construire des glisseurs monstrueux qui emporteront cent tonnes de marchandises ou deux cents personnes, voire plus, mais cela ne représente qu'une faible partie de ce qu'un

convoi, même modeste, peut transporter. Pour la même dépense énergétique et dans une plus grande sécurité. Qui va créer des routes, des pistes pour les glisseurs, avec des relais d'approvisionnement, des étapes pour se reposer, prendre un peu de nourriture ? Personne ne se lancera dans une telle entreprise, alors qu'un simple réseau de deux voies permettra à des milliers de tonnes, à des milliers de gens de traverser d'immenses espaces, sans trop de difficultés. Un deuxième bateau vous serait inutile.

— Même si Centdix se rend compte qu'une nouvelle fois le monde va changer, il s'en moque. Il pense avoir le temps d'exercer un pouvoir personnel, même au risque de voir ses deux bateaux se laisser emprisonner par les banquises. Je suis un des rares à savoir où il faudra nous rendre si vraiment la glace envahit les océans. Vous le connaissez aussi, là-bas, dans le Pacifique du Sud-Est. Là où plusieurs courants se croisent, alimentés en eau chaude par des volcans sous-marins. Autrefois nous disposions d'un domaine d'un million de kilomètres carrés.

— Avec l'île de Pâques comme sommet d'un rectangle, dont l'angle diamétralement opposé se situait vers le 50^e Sud.

Tom-Tom porta un doigt à sa bouche :

— N'en dites pas plus.

Puis à voix haute il informa Lien Rag que son service radio était à l'écoute de ce cargo, le *Nan-Tchong*, en route pour Titan.

— Le capitaine ne se sert jamais de son émetteur pour donner sa position, du moins depuis qu'il a échangé quelques mots avec ce baleinier ravitailleur stationnant dans l'océan Indien.

— Le *Madam* ? s'exclama Lien Rag. Mais que diable Songe est-elle allée faire par-là ? Ce n'était pas sa meilleure route, puisqu'elle devait éviter les banquises qui relient la Nouvelle-Zélande aux îles australes, jusqu'à l'archipel de Macquarie. Le baleinier est sur la route de notre dirigeavion, mais pas sur une route maritime.

— Il y a un capitaine à bord, j'ai même noté son nom quelque part, laissez-moi le retrouver. C'est certainement lui qui a voulu effectuer ce détour pour des raisons que nous ignorons.

— Si vous connaissiez vraiment Songe, vous ne parleriez pas de la sorte, car c'est une fille qui a toujours un plan en tête, une machination, une combine.

— Vous y allez fort, une machination... C'est la compagne officielle de votre fils Liensun, voyons.

— Je la connais depuis longtemps et je suis certain que c'est elle qui a exigé ce détour vers le *Madam*. Mais je ne m'en explique pas la raison. Peut-être a-t-elle des craintes sur la solidité de son cargo, et si c'est cela je la comprends. Elle aura voulu s'assurer qu'en cas d'avarie ce baleinier serait un recours. Mais faisant cela elle a rallongé sa navigation. Maintenant le cargo doit doubler l'archipel des Macquarie, c'est-à-dire passer entre la banquise qui descend du nord et celle qui remonte de l'Antarctique, avec le danger des icebergs.

— Je vous propose d'aller à notre radio pour essayer de la contacter. Notre émetteur est assez puissant pour atteindre ce cargo dans les zones australes. Le nom de ce capitaine est Santornin.

CHAPITRE 34

Lorsqu'elle se réveilla le lendemain matin, après ce contact interminable avec la créature qui la harcelait depuis des jours, Ann Suba prit un analgésique pour calmer l'enfièvrement de son cerveau. Elle ne souffrait pas, mais des images tumultueuses, incroyables de précision, continuaient de la hanter. Elle regrettait de ne pas disposer d'un appareil, qui restait à inventer, un scanner perfectionné qui aurait pris des clichés de ces croquis que cet être lui présentait successivement, espérant qu'elle pourrait l'aider à résoudre ses difficultés. Tout d'abord suffoquée par l'abondance de ces présentations différentes, elle avait réagi avec colère pour la première fois de leurs contacts virtuels et souvent nocturnes. Et aussi étrange que ce soit, elle avait réussi à faire taire la créature. Puis profitant de son désarroi, elle lui avait demandé qui elle était et elle n'avait obtenu qu'un sifflement en réponse, ou plutôt comme un cri d'oiseau ou d'insecte.

— Pouvez-vous épeler ? lui avait-elle alors demandé. Mais il ne comprenait pas ce qu'elle voulait signifier ainsi. Alors elle avait tracé sur une feuille de papier toutes les lettres de l'alphabet et les avait fixées, jusqu'à ce que l'autre les découvre dans son flot de pensées. Et il lui avait alors répondu, dictant une onomatopée assez difficile à prononcer. Elle avait tâtonné avant de trouver exactement ce nom.

— Zixiss ? C'est bien ça.

Il se réjouit de sa réussite.

— Mais c'est quoi un nom pareil ?

Alors il avait épelé d'autres lettres en commençant par la phrase :

— Je suis U.N.S.P.H.A.L.E.

— Unsphale, c'est quoi un unsphale ?

Il avait rectifié. Il fallait séparer le « un » du reste.

— Bon, d'accord, vous êtes un sphale, mais moi j'ignore ce qu'est un sphale. Vous pouvez m'en dire plus ?

C'est alors qu'il avait épelé ALIEN.

— Un étranger, avait-elle répété, troublée, espérant que ce... comment

déjà... Zixiss, ne voulait pas dire extraterrestre. Mais elle avait vu juste, c'en était un et il affirmait venir d'un satellite de la Terre que les hommes avaient baptisé Flatty, mais que lui appelait, jadis, différemment.

— Taisez-vous ! avait-elle crié, comme si son interlocuteur venait de prononcer à voix haute cette précision, et en même temps elle se bouchait les oreilles. Seulement cette révélation arrivait directement dans ses neurones et elle ne pouvait s'empêcher de la reconnaître.

— Vous êtes fou, lui transmit-elle. Il n'y a pas de Flatty, juste une nébuleuse avec quelques cailloux, c'est tout. Vous êtes en train d'inventer cette histoire. Je ne sais où vous avez trouvé ce nom ridicule de Zixiss, mais je pense que c'est dans un de ces romans imbéciles ou une bande dessinée débile de science-fiction. C'est comme votre qualité de sphale. Ça n'existe pas. Vous êtes un farceur doté d'un pouvoir télépathique qui s'amuse à gâcher la vie des gens. Sachez que je suis une scientifique célèbre et qui a effectué des recherches fondamentales. Je nie absolument la présence d'un satellite qui tournerait autour de notre planète, et qui porterait ce nom encore plus ridicule que le vôtre. Si ridicule que je me refuse à le prononcer. Maintenant allez vous faire soigner dans un hôpital psychiatrique et fichez moi la paix.

Mais il resta indifférent à ce lot d'insultes et soudain lui présenta en une image parfaite, détaillée, la vision de ce satellite et elle reconnut tout de suite la silhouette d'un Bulb.

— Et alors, fit-elle d'une voix brisée, vous avez pu vous procurer cette image n'importe où, pour vous amuser aux dépens des autres.

Jamais, à sa connaissance, la moindre image du Bulb n'avait été diffusée. La Compagnie Panaméricaine gardait le secret absolu sur ce satellite animal, et seul Lien Rag avait pu prendre quelques clichés du Bulb en train de couler dans le Pacifique Nord, quand il avait recueilli son cousin Lienty, le docteur Isaie et Grathe. Mais seule la partie encore émergée figurait sur ces photographies et ne donnait pas d'informations sur l'ensemble de ce monstrueux corps animal.

Épuisée, elle avait renoncé à sa colère et avec prudence le sphale avait repris ses affirmations. Il était une créature vivant en symbiose dans le corps d'un Bulb, et il avait rejoint la Terre pour porter secours aux autres aliens humains déjà émigrés sur la planète. Il parlait d'une maladie qui les tuait aux alentours de leur âge médian.

— J'ai trouvé une navette appartenant au Bulb qui a sombré dans l'océan. Cette navette avait été repêchée par les bateaux d'un certain Tharbin, président d'une Compagnie du Nord de l'Europe. Vous avez entendu parler de lui ?

Elle avait incliné la tête, s'était ressaisie pour répondre mentalement oui.

— Il l'avait caché dans le désert de Gobi dans un endroit qui se nomme Landal Gobi. Il l'a fait surveiller par des guerriers mongols. Je me suis retrouvé avec d'autres aliens humains dans une base proche d'un certain Gouffre aux Garous.

Ann Suba souffrait un nouveau martyre. Une fois de plus on lui prouvait que dans son obstination orgueilleuse de scientifique imbue de sa propre valeur, elle avait refusé d'admettre ce qui s'avérait être une réalité évidente. Il y avait des aliens venus d'un satellite proche de la Terre, un deuxième Bulb et non une nébuleuse sans intérêt. Il y avait eu une base de ces extraterrestres près du Gouffre aux Garous. On lui crachait au visage que Louria Finister avait tout découvert, malgré ses sarcasmes et sa volonté de l'empêcher d'aller plus loin dans ses recherches. Elle se découvrait dépouillée de ses dernières certitudes, du moins de son honneur, pensait-elle. Charlster avait raison, elle était restée trop longtemps en dehors de la recherche, en dehors des laboratoires et des observatoires. Elle ne valait plus rien déjà, quand Songe lui avait proposé de rallier la Panaméricaine pour occuper un poste important.

— Je suis dans cette navette, dans le poste de pilotage et je voudrais bien la faire décoller, mais je n'y parviens pas. J'ai bien essayé une fois, mais elle a failli basculer sur son pas de tir. Elle a produit un bruit terrible et de la fumée, et les guerriers qui la surveillent ont eu très peur. Toute la population environnante a pensé qu'un démon habitait dans cette sorte de tour, et j'étais ce démon. Ils ont failli mettre le feu à la fusée et j'ai pu éviter le pire en faisant mine de m'en aller, mais je suis revenu sans me faire remarquer. Je suis là-dedans sans pouvoir rien faire. Regardez, je vous communique l'image du tableau de bord.

Les yeux fermés, elle avait alors reçu cette succession d'images choc. Ce tableau de bord était unimaginable, comportait des dizaines, et des dizaines de touches de signaux lumineux passant du rouge au vert, sans que l'on sût pourquoi. Elle avait été prise de vertige. Bien sûr, elle avait imaginé avec Liensun la construction du dirigeavion qui était l'association d'un aérostat avec un aéronef. L'appareil pouvait devenir dirigeable, hydravion, avion avec un train d'atterrissage et même des skis pour se poser sur les banquises. Son tableau de bord était complexe mais ce n'était rien par rapport à celui de cette éventuelle navette.

Elle essayait de découvrir la tricherie, mais ces images que le sphale projetait en elle ne pouvaient avoir été copiées nulle part. C'étaient de véritables clichés que lui transmettait son interlocuteur qui disait se trouver en plein désert de Gobi, à des milliers de kilomètres de la Caspienne.

Mais qu'étaient devenus les autres aliens de ce Gouffre aux Garous ?

Agacé par cette interruption dans sa présentation du tableau de bord de la navette, le sphale répondit sans la moindre émotion qu'ils avaient quitté le Gouffre pour venir jusque-là, et que leur expédition avait été anéantie par les guerriers chargés de veiller sur la navette. Quelques femmes en avaient réchappé, et il avait l'air de se moquer complètement de leur sort.

— Mais ces gens-là étaient vos amis, puisque vous étiez venu sur Terre leur porter secours.

— Ce sont des alliés, pas des amis. Nous avons dû accepter leur présence quand ils ont colonisé le Bulb, mais nous ne les avons jamais considérés comme des amis. Nous avons conclu des alliances, c'est tout. Maintenant, moi je veux rentrer dans mon Bulb, retrouver mes véritables amis, les autres sphales, et oublier toutes ces souffrances endurées sur cette sale planète.

— Vous êtes en vie et les autres sont morts, lui reprocha-t-elle avec véhémence.

— Ce n'est pas mon problème et j'ai fait mon devoir quand il le fallait. Je survivrai à ces drames et je ne pense qu'à retrouver les miens. Vous pouvez m'aider, puisque vous êtes une grande scientifique. Du moins c'est ce que j'ai lu dans votre subconscient, c'est ainsi que vous appelez l'endroit secret où vous conservez les satisfactions et les déceptions que vous éprouvez vis-à-vis de vous-même. Il y a aussi d'autres choses que je ne comprends pas toujours très bien, comme les frustrations, les fantasmes sexuels.

Elle avait rougi qu'il ait découvert la haute opinion qu'elle avait d'elle-même. Oui, elle s'était considérée comme la meilleure scientifique actuellement en vie dans le monde. Charlster était plus grand qu'elle, elle le savait, mais il était mort et la jeune Louria Finister avait encore du chemin à faire pour parvenir à sa propre renommée.

— Vous n'avez pas besoin de le penser, lui dit alors le sphale, puisque j'ai lu au plus profond de vous-même. Si vous êtes la meilleure, vous pouvez donc faire décoller cette navette. Je vais venir vous trouver avec tous les plans, toutes les photographies.

— Mais je suis à des kilomètres de votre endroit, en plein désert de Gobi.

— Je vais m'envoler dans un instant et d'ici deux ou trois autres nuits, je serai auprès de vous.

— C'est ça, ricana-t-elle, il va s'envoler. Non, mais il me prend pour une idiote.

CHAPITRE 35

Le capitaine Lewy l'attendait devant le wagon d'habitation qu'avait occupé le professeur Charlster, dans les dernières années de sa vie. Tout de suite, Louria aperçut l'insigne de la Manu et fut rassurée. Elle avait craint que cette policière n'appartînt à la Caste des Aiguilleurs. C'était une femme pas très grande, charpentée, aux cheveux noirs coupés très court. Malgré la basse température qui régnait sous la coupole de la station, elle ne portait ni combinaison, ni cagoule ou intégral, mais un uniforme.

— Nous allons supprimer les scellés. Vous pourrez aller et venir autant que vous le voudrez, personne ne s'intéresse plus à cet endroit. Vous espérez tout de même en tirer quelque chose ?

— Je n'en sais rien.

— Vos recherches concernent les travaux du professeur ou sa personnalité ?

— Peut-être les deux, fit Louria réticente.

— Je ne cherche pas à m'imposer, dit le capitaine Lewy, mais si vous avez besoin de mon aide, appelez-moi. Je ne suis pas débordée de travail en ce moment et je dispose, si vous en aviez besoin, de tous les appareils de détection les plus récents.

Seule, l'astrophysicienne commença par une visite générale de cet endroit. Le professeur disposait d'un étage qui jadis avait été un jardin d'hiver et que lui utilisait comme observatoire. De là-haut on dominait le quartier et à travers la verrière on découvrait le reflet irisé de la coupole sur laquelle venaient diverger les lumières de la station. Elle pensa que Charlster avait dû modifier ses calculs en fonction de la présence de cette coupole. Mais pour l'instant ce n'était pas l'observation du ciel qui l'intéressait.

La batterie d'ordinateurs que Charlster utilisait était toujours en place et ceux du radiotélescope, un modèle réduit mais efficace, attendaient avec leur écran éteint. Elle se servit de tous les codes d'accès découverts peu à peu, dont ceux qu'Ann Suba avait obtenus du vieux savant. Louria préférait ne pas trop songer aux méthodes utilisées par sa collègue, mais connaissant son père spirituel, c'était lui qui se vantait de l'être, elle savait à quoi s'en tenir. Jusqu'à la fin de sa vie, Charlster avait subi la tyrannie d'une libido débridée.

Bien entendu, les derniers résultats enregistrés par la mémoire profonde étaient tout à fait conformes à ceux que Louria voyait apparaître sur ses écrans de NPST. Toutes les fréquences y figuraient dans un ordre habituel, de la plus petite à la plus grande, et elle ne releva aucune anomalie. C'étaient donc des chiffres filtrés par un logiciel épurateur.

Elle retrouva aisément celui-ci et le mit en lecture. Elle fit défiler seulement les résultats obtenus. Les déchets n'apparaissaient nulle part et pourtant ils existaient sûrement. Il était difficile de se débarrasser totalement des données reçues. Il y avait forcément dans toute une vie des moments d'oubli et Charlster n'était pas en dehors de ces distractions involontaires.

Harold Kowning avait parlé de son père Edgon qui devait le rejoindre à 87°7 Station, et c'était le meilleur spécialiste en électronique que Louria ait jamais rencontré. Elle l'avait vu faire avec le cerveau biologisé de Charlster. Sa maîtrise avait confondu et irrité les deux professeurs en électronique que le président Fortalès avait convoqués. Ils étaient repartis furieux et humiliés par cette technique inhabituelle qui avait fait de cet homme un escroc génial. Il avait fallu le faire libérer de prison pour qu'il consente à collaborer avec l'équipe de Louria.

Ce qu'elle désirait trouver, c'étaient les câbles qui aboutissant dans ce petit observatoire drainaient toutes les informations dérobées à 87°7. Les fidèles d'Opérasque, l'ancien Grand Maître de la Compagnie, dont le chef de la police de l'époque avait court-circuité les réseaux de l'observatoire que dirigeait aujourd'hui Claudion Hyponias, avaient utilisé eux-mêmes un réseau, certainement des fibres de verre, pour dériver vers Charlster tous les résultats de ce grand observatoire. Or elle vérifia, comme elle l'avait fait plusieurs fois dans le passé, chaque ordinateur et aucun n'avait de connexions secrètes. Elle les soulevait tous, un par un, malgré le poids de certains, mais elle ne voyait que les câbles habituels de liaison avec des appareils de l'endroit. Peut-être qu'avant d'être d'abord emprisonné puis interné, Charlster avait eu le temps de faire disparaître ces liaisons. Mais le réseau devait bien exister quelque part, même s'il n'était plus branché aussi bien à 87°7 qu'ici.

— Résumons-nous, murmura-t-elle à son habitude. Opérasque fait détourner, par une équipe de techniciens à sa botte, les informations recueillies par l'observatoire de 87°7, non seulement les résultats d'observations mais toutes les recherches, les projets de recherches et peut-être même la comptabilité journalière dont l'examen peut fournir des renseignements sur tel programme envisagé. Charlster reçoit tout cela en vrac et le stocke forcément. Nous avons trouvé une partie de ces renseignements mémorisés, mais d'autres ont disparu, soit détruits, soit archivés ailleurs. Charlster recevait surtout ce qu'il désirait le plus au monde obtenir. Cette fréquence stellaire polluée par une autre presque identique, à quelques

millihertz près. Il faisait filtrer cette fréquence, faisait figurer celle d'origine stellaire dans ses ordinateurs mais que faisait-il de l'autre ? Elle contenait des messages de la plus haute importance, sur une durée d'émission de quelques centièmes de seconde peut-être. Il était obligé de l'enregistrer pour la passer au ralenti et déchiffrer le message d'Altaï.

Elle recommença les examens des ordinateurs du radiotélescope. Ils étaient quatre et chacun avait sa spécialité pour éviter l'engorgement et obtenir une plus grande rapidité lorsqu'ils étaient sollicités. Elle examina la centrale qui regroupait tous les câbles, mais en vain.

Pendant ce temps, là-bas, Harold avait son père auprès de lui qui farfouillait un peu partout et qui finirait par trouver, car c'était un génie, certes, et un génie chanceux. À part lorsqu'il était condamné à la prison, cet homme voyait souvent se présenter des opportunités inattendues. Des occasions d'escroquer les gens, mais c'étaient plutôt les organismes qu'il pillait, et des occasions amoureuses. Il n'avait pas son pareil pour séduire les femmes et Louria l'avait vu à l'œuvre avec Olga Tireligne, puis avec Cristella Marlone.

— Cristella Marlone, fit-elle à mi-voix, soudain intéressée.

Elle essaya le téléphone de Charlster, mais à la réflexion elle préféra utiliser son portable.

— C'est vous, Louria, fit Cristella ravie, mais où êtes-vous ?

— Je dois voir le président, mentit la jeune femme. Tout va bien pour vous ?

— Tout va bien. Rom est tout à fait remis maintenant de ses chagrins et fait des étincelles à l'école.

— Vous... Vous vivez seule ?

— Pas toujours. C'est selon l'humeur de cet énergomène que vous connaissez, le père de votre ami Harold. Tantôt il disparaît, tantôt il s'installe chez moi pour plusieurs jours, refusant obstinément de sortir et ne cherchant qu'à se prélasser dans sa couchette.

Elle eut un petit rire de connivence.

— Ça n'a pas l'air de vous tracasser, dit Louria.

— C'est vrai. Dans le fond j'aime ma liberté actuelle et lorsque Edgon débarque, je sais qu'au bout de trois quatre jours il disparaîtra pour plusieurs semaines, et cela me convient. Je ne pourrais pas vivre constamment avec

quelqu'un. Vous savez, j'ai subi l'atroce Opérasque, et par la suite Charlster a eu besoin de moi, mais je ne regrette pas d'être restée à ses côtés aussi longtemps.

Cristella avait été richement dotée par le vieux savant, mais la rente qu'elle percevait était fonction de la température moyenne extérieure. Charlster, méfiant, avait rattaché sa générosité à la grande œuvre de sa vie. Il redoutait que Cristella ne révèle après sa mort quelques secrets qui auraient fait remonter le thermomètre. Lorsque Louria l'avait découvert, en fait c'était Harold qui en avait eu le soupçon, elle avait obtenu de Fortalès qu'il donne une pension à cette femme, en échange des renseignements dont elle disposait. Elle n'était pas plus riche, mais sa vie était assurée jusqu'à sa mort.

— Je crois qu'Harold a fait venir son père à 87°7 Station, dit-elle, sans paraître y attacher d'importance.

— Votre ami vous a quittée ?

— Non, il est en mission là-bas et aurait besoin des talents d'Edgon.

— Je ne pense pas que ce dernier ait pu s'y rendre tout de suite. En fait, j'ai découvert que cette Olga Tireligne, vous vous souvenez, avait un problème dans le système informatique de son laboratoire en neurologie. Il travaille pour elle. Et certainement fait aussi quelques heures supplémentaires dans sa couchette, tels que je les connais tous les deux.

— Et vous n'êtes pas jalouse ? dit Louria intriguée, ne comprenant pas comment elle pouvait accepter aussi sereinement cette situation.

— Je n'ai plus envie de me compliquer la vie avec des histoires sentimentales, fit Cristella. Je suis trop heureuse avec Rom pour souffrir de ces infidélités. Je connais Edgon. Il vit sous l'influence de pulsions irraisonnées, mais je sais qu'il n'aime pas le côté dominateur de cette Tireligne. Lorsqu'il vient ici, il sait qu'il sera tout autant aimé, avec cependant un plus. Disons qu'il retrouve une ambiance familiale qui le satisfait.

— Vous croyez que je pourrai le contacter dans ce laboratoire de neurologie ?

— Pourquoi pas, si la Tireligne ne le surveille pas constamment.

Lorsqu'elle en eut terminé, elle se demanda pourquoi elle avait souhaité parler à Edgon. Elle n'avait pas envie qu'il vienne ici. Elle ne redoutait pas de succomber à son charme, c'était un don juan qui respectait les amours de son fils, mais elle aurait dû avouer son incapacité à résoudre cette énigme de la fréquence d'Altai.

Alors qu'elle allait et venait nerveusement dans le grand ensemble habitable, il se composait de plusieurs compartiments dont on avait abattu certaines cloisons et comportait un étage, un ancien jardin intérieur, elle tressaillit et sans attendre rappela Cristella.

— Je vais me rendre dans l'ancien labo de Charlster pour différentes raisons, mais je voudrais savoir une chose. Y a-t-il un local quelconque adjoint à ce demi-wagon habitable ?

— Bien sûr, fit Cristella. Il est même accessible depuis l'observatoire. Charlster y entreposait des dossiers qu'il n'utilisait plus, des tas de bouquins. Vous trouverez la porte vitrée juste derrière le radiotélescope, mais vous devrez vous mettre à quatre pattes pour passer de l'autre côté.

— Il s'y rendait souvent ?

— Je ne sais pas. Vous savez durant longtemps j'habitais ailleurs, non loin de là, mais je rentrais chez moi pour la nuit avec mon fils. Charlster était libre de faire ce qu'il voulait durant mes absences.

Comment les services de police n'y avaient-ils jamais songé ? Il y avait eu des perquisitions scrupuleuses. Claudion, Harold, elle-même avaient passé des jours et des nuits dans cet endroit sans jamais soupçonner la présence de ce local.

Elle fit part de son étonnement à Cristella.

— C'est normal, répondit celle-ci. Ce local n'est pas attribué au logement de Charlster, mais à l'autre partie du wagon. Ce dernier se compose de deux unités d'habitation. Charlster ayant droit à un étage, son observatoire ex-jardin d'intérieur, l'autre logement disposait de ce local qui n'a jamais été aménagé par le locataire d'à côté. Il a fini par le louer à Charlster qui a fait ouvrir une porte d'accès depuis chez lui. Je me souviens qu'il le louait même très cher.

— Vous ne nous en avez jamais parlé, lui reprocha Louria.

— Vous croyez ? fit Cristella, apparemment sincère.

— J'en suis sûre.

— J'ai dû penser que vous en connaissiez l'existence. Mais je croyais que c'étaient surtout les appareils de Charlster et ses ordinateurs qui vous préoccupaient le plus. Vous n'avez jamais, vous-même, envisagé qu'il puisse y avoir un tel endroit.

Elle avait raison. Elle remercia et remonta à l'étage, s'accroupit pour se glisser de l'autre côté du radiotélescope, eut du mal à distinguer la porte vitrée

du reste de la verrière. Charlster avait obtenu des installateurs un beau travail.

CHAPITRE 36

Jamais Songe n'avait vécu des heures aussi pénibles qu'à bord de ce cargo lamentable. Ils n'avaient eu que le temps de se réfugier à l'abri d'un archipel sur le tropique du Capricorne, pour échapper à un ouragan effroyable. Le capitaine fit mouiller toutes les ancrs disponibles qui dérapaient les unes après les autres. Le vent furieux les poussait vers la côte et encore était-il atténué par la présence d'une haute montagne. Jamais elle n'avait rencontré des latitudes aussi désolées, désertes. Même ces îles jadis paradisiaques paraissaient abandonnées.

Elle avait commis l'imbécillité de coucher un soir avec le capitaine Santornin. Elle était ivre et avait accepté qu'il la raccompagne dans sa cabine puante et s'écrase sur elle tout aussitôt. Depuis, il la traquait, et elle esquivait sans trop savoir si elle pourrait continuer ce jeu-là longtemps.

Elle aurait besoin de lui lorsqu'il faudrait, sur le chemin du retour, couler le cargo à proximité de ce baleinier de ravitaillement, le *Madam*. Il était là en plein océan Indien, pour remplir les réservoirs du dirigeavion qui ne pouvait effectuer d'une seule traite la route entre les Kerguelen et l'île du Titan. Elle se demandait comment elle éviterait que Lien Rag et son cousin ne surveillent la navigation du cargo depuis le ciel. Ils devraient leur fausser compagnie, le temps d'ouvrir une voie d'eau et de monter dans les embarcations de secours. Avant d'entreprendre ce long voyage, elle avait fait vérifier l'état des chaloupes, et le chef d'équipe lui avait assuré qu'elles étaient toutes en excellent état.

— Par contre je n'en dirais pas autant de votre foutu cargo qui risque de couler un beau jour, plutôt une nuit, car c'est toujours la nuit que se produisent les catastrophes. Si j'étais expert en assurances, je refuserais de vous couvrir le risque.

D'ailleurs, sans l'intervention de Mataxa, elle n'aurait jamais obtenu ce contrat.

— Je crois que nous sommes dans l'archipel des îles Tubuai, lui dit Santornin, sans trop de conviction car il n'avait pu se procurer une carte du Pacifique Sud. Il connaissait les coordonnées de Titan, c'était tout. C'était un minable.

Ils se trouvaient sur la passerelle et voyaient les paquets de mer submerger

le pont. Parfois une déferlante montait jusqu'à eux, les recouvrant d'une eau écumeuse et de paquets d'algues raclées dans les fonds. Parfois ils talonnaient quand des gouffres s'ouvraient soudain sous la quille.

— En dehors de cette anse on doit relever des vents de quatre cents kilomètres, disait le capitaine, qui avait sorti une bouteille d'alcool de canne à sucre.

Il en avait acheté des caisses à Magellan Station.

Elle commença par refuser, mais ensuite téta le goulot.

Pas question de se servir d'un verre avec ce roulis infernal. Elle se cramponnait d'une main, buvait de l'autre. Cet alcool l'écœurerait parce qu'elle le trouvait trop sucré, préférant la vodka de grains.

Le second les rejoignit, livide, car il avait repéré une voie d'eau dans l'entrepont, là où les tôles étaient le plus fragilisées. Santornin jura et le suivit pour aller vérifier les dégâts. Cramponnée à une barre d'appui, Songe préféra fermer les yeux, oublier la nausée qui se levait en elle après l'absorption de cet alcool. Si elle s'en tirait, elle abandonnerait tout et se consacrerait à cette Société Ferroviaire des Kerguelen. Ou bien alors elle disparaîtrait, essaierait de revenir dans le Nord, en Panaméricaine par exemple. Elle regrettait de n'avoir pas su que Césaire, ce Noir de l'archipel Crozet, avait pris la route du Nord avec son gros remorqueur. Elle aurait pu embarquer avec lui. Il voulait, disait-il, rejoindre le Groenland, maintenant que toute la population de l'archipel Crozet avait été victime d'une leucémie. On disait que les gens du Nord construisaient de nouveaux réseaux, profitant du retour de la glace et surtout des banquises. Les voyageurs arrivant de ces régions et faisant escale à Magellan Station annonçaient la fin de la navigation maritime. Une banquise descendant directement du Groenland avait déjà atteint le tropique du Cancer, et même si sa formation était ralentie par les courants chauds, dont le Gulf Stream, elle poursuivrait sa progression vers le Sud. Il y avait aussi celle de l'Afrique qui risquait de venir se souder à celle de l'Atlantique.

La nuit, quand elle ne dormait pas, elle étudiait la possibilité de tout avouer à Lien Rag, de lui parler de ces millions d'océanos qu'elle devait, de lui révéler qu'elle avait ordre de faire couler le cargo chargé de matériel ferroviaire pour arrêter l'expansion du réseau des Kerguelen vers le Nord. Mais le père de Liensun la terrorisait. Il la connaissait depuis longtemps et la tenait toujours en suspicion. Si elle décidait de lui parler, il aurait un petit sourire entendu, l'air de dire qu'il savait très bien qu'elle ne pouvait se passer de magouiller, où qu'elle soit.

Elle aperçut Santornin qui titubait sur le pont. Il tomba à genoux et préféra avancer ainsi à cause de l'inclinaison du pont sur bâbord. Différents objets

mal attachés glissaient vers la mer. Il réussit à atteindre l'escalier extérieur de la passerelle, et elle lui ouvrit la porte lorsqu'il se présenta, trempé de la tête aux pieds.

— On injecte de la résine, ce n'est pas grave mais je pense que ce sera son dernier voyage. Vous devrez le vendre à la ferraille, car plus personne n'en voudra.

Elle ne répondit pas. Elle se demandait ce qu'elle devrait proposer à cet homme pour qu'il accepte de saborder son bateau. Il était tout aussi pourri qu'elle, mais elle connaissait les marins. Les plus malhonnêtes avaient souvent pour leur bateau un attachement sentimental et il hésiterait, même s'il avait déjà accompli ce genre d'acte criminel. Il y avait des risques. Il y en avait toujours. Une chaloupe pouvait se perdre ou couler. Lorsqu'elle déciderait de lui parler, elle boirait suffisamment, sans être ivre.

— Le vent faiblit très légèrement, dit-il. Le radio a intercepté une émission de la *Chimère*. Elle se trouve donc dans les parages. Vous le saviez ?

Elle ne lui avait pas parlé de cette expédition conjointe de Lien Rag et des Simone contre la garnison de l'île du Titan.

— Nous avons encore quelques jours de mer avant d'arriver dans cette île du diable. Vous la connaissez bien, vous ?

— J'y suis allée jadis, avant le réchauffement, quand existait la Compagnie de la Banquise. Cette émission était destinée à qui ?

— Je ne sais pas. Notre récepteur n'est pas en excellent état et cette tempête brouille les ondes. Quel bateau celui des Simone, tous les marins souhaiteraient posséder le même, mais je n'arrive pas à croire qu'il a été construit il y a des siècles. Non, ça je ne le crois pas. Il y a un mystère là-dessous et je n'aime pas trop les mystères, surtout lorsqu'ils concernent les choses de la mer. Il y a tellement de légendes que l'on peut se laisser influencer. Je veux dire que l'équipage peut y voir un signe de mauvaise chance.

CHAPITRE 37

D'abord ce fut une rumeur lointaine, puis au fur et à mesure que la caravane se dirigeait vers l'est, le bruit ne cessa de grandir, de mugir avec des chocs retentissants dont Movane ne pouvait déterminer l'origine. Les chameliers envoyés en reconnaissance revinrent et expliquèrent ce qu'ils avaient vu, avec des voix terrifiées et des gestes véhéments. Deborrah, qui comprenait mieux le mongol que la jeune femme, crut pouvoir traduire qu'on parvenait sur la rive gauche de l'Amour et que celui-ci était infranchissable.

— Ils disent qu'il n'y a plus de bacs et qu'il faudra aller jusqu'au delta si l'on veut passer de l'autre côté. Il faudra encore marcher des jours pour atteindre son embouchure, alors ?

— Et ensuite il y aura le détroit de Tartarie qui sépare l'île de Sakhaline du continent. Mais là nous trouverons sûrement des passeurs.

Malgré tout, Dagan ordonna que l'on s'approche du fleuve, mais dès qu'on fut à moins d'un kilomètre, nul ne put se faire entendre de son voisin le plus proche, même en lui criant dans l'oreille. Les chameaux devaient blâter puisqu'ils ouvraient grandes leurs gueules aux dents jaunes.

Le fleuve s'encombra de blocs de glace grands comme des icebergs. Ils s'entrechoquaient sans cesse, tournoyaient dans les remous, se fracassaient entre eux, disparaissaient entraînés par un courant puissant, mais d'autres se bousculaient en amont. Les passeurs avaient mis au sec leurs barges sur la rive gauche et s'enfermaient dans les yourtes pour essayer de fuir ce vacarme.

Dagan, qui allait en tête, tendit son bâton vers le nord. Ils allaient donc descendre le fleuve durant des jours et des nuits, sans pouvoir échanger une parole. Mais le chef caravanier faisait obliquer sa troupe vers l'ouest et peu à peu un calme relatif revint, s'accrut même lorsqu'ils eurent escaladé puis descendu une ligne de collines. Néanmoins, le mugissement de l'Amour restait en fond sonore comme une menace.

Ils croisèrent d'autres caravanes qui dirent que le delta était franchissable, grâce aux nombreuses îles de sable qui l'encombraient et contre lesquelles venaient s'accumuler les glaces. Celles-ci formaient barrage et déviaient le fleuve vers l'est. Les passeurs qui travaillaient là avaient compris ce qu'ils devaient faire face à cette catastrophe. Lorsque les clients étaient tous regroupés en une certaine île, ils faisaient sauter ce barrage de glace à l'est, et

l'Amour se détournait alors de ce lit pour se ruer dans celui qui venait d'être ouvert. Au bout d'une demi-journée, l'eau était suffisamment calmée pour que les barges traversent dans un sens comme dans l'autre. Les voyageurs attendant sur la rive droite refaisaient dans l'autre sens, et selon la même méthode, la traversée.

Nul n'entendit la puissante explosion qui ouvrait une brèche dans le barrage de glace, mais peu à peu on vit le courant s'apaiser et les glaçons devenir rares.

Lorsqu'il fallut faire monter les chameaux sur les barges, ce fut épique. Tous, hommes, femmes et enfants se ruaient sur chaque bête, l'agrippaient par les sangles du bât, la queue, les pattes pour la soulever et l'emporter, blâtant atrocement jusqu'à ce qu'elle fût déposée sur l'embarcation plate. Il n'existait pas d'autres moyens de vaincre leur réticence et pour une fois, au lieu de porter une charge, ces animaux stupides étaient à leur tour chargés sur les hommes.

Deborrah avança vers leur plate-forme avec beaucoup d'effroi car, malgré tout, le courant restait violent et le câble qui s'enroulerait là-bas, en face, était tendu à se rompre. Mais leur traversée s'effectua sans ennuis. Sur cette rive les chameliers couraient après leurs bêtes qui, vexées, galopèrent dans tous les sens.

Le visage sombre, Dagan évaluait sa perte de temps, même s'il reconnaissait s'être sorti sans pertes humaines ou animales de cette traversée exceptionnelle. Il regrettait de ne pas avoir eu l'idée de commander son huile pour qu'on la lui livre sur la rive gauche, évitant ainsi de traverser l'Amour. Movane y avait songé, mais avait soigneusement évité de lui conseiller cette solution.

Le même soir on atteignit Nikolaïevsk Station, située en face de la pointe nord de l'île de Sakhaline. Il faisait déjà nuit et l'on dressa les yourtes. Dagan avait décidé qu'une partie de la caravane resterait là sur le continent, et que lui et une dizaine d'hommes traverseraient le détroit de Tartarie pour se rendre dans la Oil Sakhaline Company. Il voulait économiser sur la traversée de ce bras de mer. Les femmes étaient fort satisfaites de cette décision, mais Movane, furieuse, se trahissait par un comportement nerveux et des crises de colère.

— Que vous arrive-t-il, demanda Deborrah soupçonneuse, souhaitiez-vous vous rendre dans cette île où il n'y a vraiment pas grand-chose à faire ? On n'y trouve que des marins et des pêcheurs grossiers, même pas de station, juste d'immenses réservoirs de fuphoc et de baleinium.

Movane serrait les dents. La nuit achevée, Dagan quitterait le campement

pour aller acheter ses jerrycans d'huile et les regrouper juste en face de la station. Lorsqu'il aurait la quantité souhaitée, il louerait les barges pour la traversée. Un instant, alors qu'ils n'avaient pas encore atteint l'Amour en furie, le chef caravanier pensait que la banquise aurait soudé l'île au continent, mais le courant constant du détroit emportait les glaçons en formation.

Cette même nuit, Movane, profitant du sommeil de Deborrah, sortit de leur yourte et se rapprocha prudemment de celle de Dagan et de sa famille. Les gardes veillaient et elle devait rester inaperçue. Elle chercha à atteindre les neurones du chef caravanier, tâtonna, du cerveau endormi d'une femme à celui d'un enfant en plein cauchemar nocturne, avant de découvrir ce qu'elle visait. À partir de là elle essaya de parcourir en pensée le corps de cet homme, recherchant l'endroit où le frapper d'une douleur qui le réveillerait et l'angoisserait.

À la réflexion, elle choisit d'agir différemment et s'efforça de lui insuffler un rêve qui le réveillerait brutalement, et lui ferait appréhender un certain nombre de choses. Elle imagina une scène de bataille dans laquelle le dirigeable de Tharbin jouait un grand rôle. Il en débarquait toute une armée, les guerriers de Oul-Azam montés sur leurs chevaux, ce qui était tout à fait inconcevable. Le dirigeable avait d'immenses soutes, mais de là à permettre à six cents cavaliers de voyager dans les airs, c'était impossible. Néanmoins elle transmit ce rêve à Dagan qui commença de s'agiter dans son sommeil. Elle l'entendit même crier dans sa yourte et les gardes se dressèrent, prêts à intervenir. Leur chef sortit de sa tente comme un fou, ayant simplement jeté sur lui une peau d'ours.

Il parut, hébété, puis disparut à l'intérieur, mais Movane continua de le tenailler avec cette vision de cavaliers débarquant du dirigeable et ravageant le campement actuel pour enlever la chamane Sandasaï.

Bien sûr, elle ne pouvait deviner l'attitude de Dagan en cet instant, mais il ruminait cette image. Il allait traverser le détroit avec ses meilleurs hommes, laisser sur place les plus âgés pour veiller sur le campement, et si Tharbin surgissait avec son dirigeable, cette garnison ne résisterait pas longtemps. Il ne savait donc que faire et avec une extrême prudence Movane entreprit de lui fournir une solution.

Au début, il resta imperméable à toute suggestion. Pourtant elle s'immisçait dans sa pensée cohérente pour les lui présenter comme venant de lui-même. Il rejeta la possibilité d'emmener la chamane avec lui dans l'île de Sakhaline, pour la protéger de l'attaque de Tharbin et des guerriers d'Oul-Azam. Puis elle éclaircit peu à peu le sens de cette pensée. Il traverserait le détroit avec elle et l'exhiberait en quelque sorte avec fierté. Si Tharbin préméditait un enlèvement, il découvrirait vite que Sandasaï ne se trouvait pas

dans le campement fixe, mais accompagnait les chameliers dans Sakhaline. Il n'oserait jamais attaquer sur ce territoire, sachant que les soldats y étaient nombreux et intraitables. La Compagnie veillait jalousement sur la sécurité de l'endroit, de crainte qu'on ne vienne piller ses entrepôts.

Movane avait conscience que son plan était quelque peu boiteux et qu'un homme tel que Tharbin aurait imaginé un autre stratagème pour s'emparer d'elle. Seulement Dagan était simple et s'il était retors en affaires, il n'était pas un véritable guerrier. S'il rêvait qu'on allait l'attaquer, il considérerait ce rêve comme un avertissement crédible, et si c'était la présence de la chamane qui pouvait attirer le malheur sur le campement, il se ferait accompagner d'elle jusqu'au siège de la Compagnie, puis la garderait le temps de ses tractations et durant les allées et venues nécessaires pour empiler les jerrycans pleins de l'autre côté du détroit.

Incertaine sur la décision que prendrait Dagan au petit matin, ne sachant s'il parviendrait à se rendormir ou s'il ne cesserait de penser à ce rêve effrayant, elle retourna dans sa yourte, mais Deborahrah l'y attendait, bien réveillée, pour lui demander où elle était allée. À l'entendre dans l'obscurité, Movane devina ses soupçons et ses craintes d'être trompée.

— J'avais besoin de prendre l'air, dit-elle. L'air de cette yourte est irrespirable. Maintenant je vais dormir.

— Je ne trouve pas que l'air soit tel que vous le dites, et même il ne fait pas très chaud. De plus on entend à nouveau mugir le fleuve.

— C'est qu'ils ont inversé leur système de barrage de glace.

Elle finit par s'endormir et était plongée dans un profond sommeil lorsqu'une des femmes de Dagan vint la secouer.

— Le maître veut te parler.

Movane indiqua par gestes qu'elle devait tout de même s'habiller.

— J'attendrai, car il a exigé que je ne te quitte pas tant que tu n'auras pas répondu à son ordre.

— Mais que veut-il ? s'inquiéta Deborahrah.

Fine mouche, elle liait cette exigence à la promenade nocturne de Movane. Elle savait que celle-ci avait des pouvoirs dangereux, elle en avait été la victime. Elle redoutait par-dessus tout que sa compagne ne la quitte et ne la laisse seule avec ces sauvages, selon son expression.

— Moi seule peux traduire ce que dira le seigneur Dagan, insista

Deborrah, puisque la chamane ne peut parler.

— Le maître a dit la chamane, trancha la femme qui portait le numéro trois dans l'ordre d'ancienneté du harem.

Évidemment, Dagan s'exprima sur un ton autoritaire mais en choisissant ses mots, ce qui permit à Movane de lire leur sens dans la pensée de cet homme. Il voulait qu'elle traverse le détroit avec lui et ses chameliers, mais elle bénéficierait d'une yourte personnelle. Il insistait là-dessus, ne voulant pas qu'elle le quitte d'un pas.

— La servante et la couturière pourront t'accompagner, car il serait mal vu qu'une femme seule reste au milieu d'une troupe d'hommes.

Elle faillit répondre que sa petite servante suffirait, mais à la réflexion elle avait tout à craindre d'une Deborrah furieuse de la voir s'éloigner peut-être définitivement.

— Bien, je vais préparer mes affaires.

— Nous ne serons absents qu'une semaine, tu peux abandonner le plus encombrant, car à trois vous n'aurez qu'une petite yourte.

La petite servante s'affola à la pensée d'aller avec tous ces hommes, mais en fait Movane constata qu'elle était surtout excitée. Deborrah se détendit à la perspective de ne pas être délaissée.

— Croyez-vous que nous trouverons le moyen de fausser compagnie à ce Dagan, une fois de l'autre côté ? Il y aura bien des chasseurs de baleines ou de phoques pour nous accepter à bord de leur bateau, moyennant une belle somme en or ?

— Peut-être que ce paiement ne suffira pas et qu'ils en exigeront un autre.

Deborrah soupira.

— Qui veut la fin, veut les moyens.

— Très peu pour moi de subir les étreintes d'une vingtaine de ces hommes rudes empestant la graisse de phoque ou de baleine.

Il fallut quatre barges pour passer les chameliers et le matériel nécessaire à un séjour d'une semaine dans l'île. Les chameaux avaient reçu des bâts spéciaux sur lesquels on empilerait les jerrycans, pour une charge maximum de cent kilos environ. Dagan voyait grand et retournerait vendre sur les marchés éloignés de la Mongolie intérieure, de grosses quantités d'huile. Il multiplierait sa mise de fond par six au moins, peut-être par dix. Dans

l'extrême Ouest, vers le lac Baïkal, l'huile de phoque était vendue comme médicament reconstituant pour les malades et les enfants, et valait fort cher le flacon.

Une fois de l'autre côté, ils aperçurent les immenses réservoirs dans le lointain. On disait que la Oil Shakaline entreposait là des millions de litres et qu'on venait s'y alimenter de partout, même si les convois de wagons-citernes avaient disparu avec le réchauffement. Des bateaux venaient de Djougrad Station et de Magadam Station faire le plein de leur soute.

Et soudain un des chameliers se dressa sur son animal et tendit le bras pour crier :

— Regardez entre les deux réservoirs les plus éloignés.

Movane se dressa elle aussi sur le bât, et horrifiée découvrit la masse imposante du dirigeable de Tharbin. Dagan eut la même vision et saisit son chapelet pour en égrener les petites sphères d'argent, le teint livide.

— Ce Tharbin ne renoncera donc jamais, fit Deborrah entre ses dents, ne cachant pas son inquiétude. C'est vous qu'il désire enlever. Si Dagan savait que vous n'êtes pas une véritable chamane, il pourrait vous proposer, moyennant une jolie somme.

CHAPITRE 38

Le chargement du *Nan-Tchong* avait commencé et durerait trois jours. On avait déjà embarqué les deux belles motrices de TUR et Lien Rag avait remarqué que la ligne de flottaison s'était fortement rapprochée de la surface de la mer. Il se demandait avec inquiétude si tout le matériel préparé en vue de cet embarquement pourrait être emporté. Il y avait toute l'infrastructure d'un réseau avec ses rails et ses aiguillages, un pont en pièces détachées, des plates-formes tournantes.

Il avait eu un entretien avec Songe, elle était même venue dans le dirigeavion, grimpant dans la nacelle, et avait paru apprécier le confort de l'appareil après cette longue traversée mouvementée.

— Pourquoi ce détour vers le *Madam* ? lui avait demandé brusquement Lien Rag. Ce n'était pas vraiment nécessaire, puisque vous deviez doubler la banquise à la limite de l'Antarctique.

— Je voulais m'assurer qu'il était bien à sa position, car je ne vous cache pas que ce cargo me donne des sueurs froides. Tant qu'il naviguait entre la Patagonie et les Kerguelen je n'étais jamais à bord, et je ne me rendais pas compte de son délabrement. La présence de ce baleinier ravitailleur me rassure et au retour nous ferons le même détour pour passer à proximité. En cas d'avarie, je serai soulagée de le savoir à proximité.

— Mais, avait remarqué Lienty, vous pouvez couler bien avant les îles de Macquarie par exemple, ou bien après le baleinier, du côté de l'océan Indien où les tempêtes sont encore plus terribles dans la partie australe.

— Oui, mais d'autre part nous allons consommer beaucoup de fuphoc pour le retour, aussi lourdement chargés, et il est possible que nous ayons besoin de nous ravitailler en huile. Le *Madam* peut le faire sans que cela nuise à vos propres besoins.

— Vous disposez à bord d'une installation parfaite, bien que réduite, pour la capture de phoques et pour la transformation de leur lard en huile, insista Lienty.

— Nous voudrions gagner du temps. Une fois le matériel déchargé aux Kerguelen, j'ai une cargaison qui m'attend pour la Patagonie orientale, et je ne veux pas payer le retard.

C'était une justification et Lien Rag fit signe à son cousin de ne pas insister et d'en rester là.

— Nous suivrons le cargo, annonça-t-il, mais nous le ferons au sud de la Nouvelle-Zélande. Nous pourrons vous porter secours, mais surtout nous pourrons vous signaler longtemps à l'avance les icebergs dangereux qui risqueraient de croiser votre route.

Songe s'attendait à cette proposition, mais malgré tout elle eut du mal à cacher sa profonde déception. Non seulement il lui faudrait convaincre le capitaine Santornin, et de plus jouer à cache-cache avec le dirigeavion.

— Merci, fit-elle la voix aussi normale que possible.

Nous ne nous attarderons pas une fois le chargement terminé. Avec cette offensive du froid, le temps est toujours incertain et lorsqu'on se rapproche de l'Antarctique c'est toujours périlleux.

Ce fut en regagnant le *Nan-Tchong* qu'elle repensa aux paroles de Lien Rag : « Nous ne ferons pas le détour par Macquarie, nous survolerons la banquise de la Nouvelle-Zélande. »

Donc, le dirigeavion se trouverait alors à plus de mille kilomètres au nord. C'était à proximité de cet archipel des Macquarie que le cargo devrait couler. Ils se réfugieraient tous dans les chaloupes et gagneraient les îles proches. Alertés, Lien Rag et son cousin partiraient à leur recherche et les découvriraient sains et saufs dans Macquarie.

À nouveau confiante, elle alla jusqu'à la passerelle où le capitaine surveillait d'un œil maussade le chargement de tout ce matériel.

Elle vint vers lui, posa ses mains sur la barre de gîte et appuya sa hanche contre la sienne. Elle sut qu'il la regardait et elle eut un sourire qui retroussait ses lèvres sensuelles. Son travail de séduction commençait.

CHAPITRE 39

Il plongeait en apnée, sachant que pour une raison quelconque le diaphragme du sas risquait de ne pas s'ouvrir. Il avait calculé strictement le temps nécessaire à la descente, à la marche vers la Machine celui que l'ordinateur prendrait pour l'identifier et l'admettre dans le sas, le temps de fermeture du diaphragme, de la baisse du niveau de l'eau. Dès que sa tête émergerait, il pourrait respirer. Il était parvenu à suspendre sa respiration durant trois minutes. Au moindre accident, il risquait de s'affoler et le temps de remonter, et surtout de surgir à l'air libre demanderait une bonne minute. Il préférait ne pas y penser.

Dès qu'il toucha le fond vaseux, il marcha vers le sas et celui-ci s'ouvrit aussitôt. Lorsque sa tête sortit de l'eau il ne s'était écoulé que deux minutes dix-sept. Un record. Il ôta son intégral, sa combinaison. Le sas vidé, il marcha dans la coursive, interpella l'ordinateur au sujet du garçon qu'il avait dû laisser dans la Locomotive.

— Infirmerie, lui répliqua l'ordinateur sèchement.

— Que se passe-t-il ?

— Crise de folie. Il est sous sédatif.

Effectivement, Sumar gisait dans un cube de verre aseptisé, sous la surveillance des robots médicaux. On lui avait placé une perfusion et il dormait paisiblement.

— Narcose depuis soixante heures. Individu violent, a cassé plusieurs appareils, voulait forcer l'accès au sas de sortie alors qu'il n'avait aucun entraînement de plongée ni soutien respiratoire.

Sumar était très pâle, mais respirait paisiblement. Kurty restait fasciné par ce spectacle. Il aurait dû se douter que ce garçon, malgré ses apparences joyeuses, était un hypersensible. Il s'était comporté comme une brute et le regrettait. Même si les Kalami le payaient pour jouer ce rôle équivoque, il aurait dû le traiter avec plus d'indulgence.

— Il se réveillera dans deux heures environ. Il ne se souviendra de rien, mais ne pourra quitter cette cellule avant vingt-quatre heures. Il faudra qu'il s'alimente car la perfusion sera ôtée.

Kurty n'osa demander si le garçon avait parlé, crié, s'il lui en voulait ou bien s'il avait fait des révélations dans l'espoir d'être libéré de cet emprisonnement sous l'eau.

Il préféra discuter avec l'ordinateur du travail en perspective. La Locomotive allait devoir profiler le fond de la mer pour que d'autres rails y soient déposés. Ce programme était en attente depuis plusieurs jours dans la mémoire profonde du système, et peu après Kurty s'installa aux commandes de la Loco pour lui faire quitter son stationnement. On n'aurait pu croire qu'elle était restée immobile durant de longues années, car elle glissait sans heurts jusqu'à ces excavations laissées par les explosions et commença son travail.

— Le patient est réveillé, encore dans un état de semi-inconscience. Très calme et nullement angoissé, d'après les capteurs qui surveillent son état physique et mental.

Kurty remercia, mais s'inquiétait surtout de la solidité du rebouchage en cours du sol. Certes, il avait entraîné dans ces creux des quartiers de roches, du corail, mais il y avait aussi de la vase, des débris sableux. La Machine pesait fort lourd et les rails risquaient de se déformer lorsqu'elle voudrait traverser cet endroit suspect.

— Injection de ciment plastique, lui proposa l'ordinateur. Béton précontraint. Préparation une heure, temps d'exécution deux heures.

Façon habile de lui signaler qu'il disposait de trois heures pour retourner dans l'infirmerie et tenir compagnie à Sumar. Il abandonna son poste, se rendit à la cuisine, but un peu d'eau puis pénétra dans l'infirmerie. Sumar tourna la tête vers lui et sourit. Un sourire enfantin et sincère.

Kurty s'approcha du micro et lui demanda comment il se sentait.

— Bien. J'ai fait des bêtises quand j'ai vu que vous m'aviez laissé seul dans cette machine. J'étais terrorisé surtout par cette voix sévère qui m'indiquait ce que je devais faire. Je crois que j'ai eu une crise de folie.

— Simple dépression.

— J'ai fait des dégâts. Vous savez, je ne suis pas fait pour vivre ainsi dans une sorte de cercueil sur roues où tout est conditionné par une machine. Pour aussi confortable que ce soit, je préfère l'air libre et glacé, la banquise. Je suis pressé de me retrouver là-haut. Mes amis sont revenus ?

— Pas pour le moment.

Si vraiment Furau et Themaro retournaient sur la barge, d'abord ils

trouveraient la passerelle relevée, et même s'ils réussissaient à franchir les doutes, ils ne sauraient que penser en voyant que ni l'alternateur ni le compresseur d'air ne fonctionnaient. Peut-être penseraient-ils que Kurty et Sumar avaient décidé d'abandonner l'endroit.

— Ils vont nous chercher, murmura Sumar. Je voudrais bien me lever, mais on me l'interdit.

« On », c'était l'ordinateur section infirmerie, mais Sumar préférait le citer de façon plus vague, puisque toutes ces machines, comme il disait, l'effrayaient. Il avait vécu des heures de solitude au milieu d'elles qui lançaient des observations, puis voyant qu'il passait outre, des ordres. Kurty ignorait comment le garçon avait pu être maîtrisé en pleine crise de folie. Il n'avait jamais exploré qu'une infime parcelle des pouvoirs de cette entité électronique qui régnait dans la Machine. Y avait-il des robots de la sécurité prêts à intervenir ? Une sorte de police intérieure redoutable. Il avait fallu s'emparer de Sumar, le maintenir pendant qu'on lui faisait une piqûre calmante.

Lui aussi n'osait pas évoquer la réalité. Il ne savait plus que dire à Sumar, alors que les yeux de celui-ci posaient des questions.

— Je pense que demain tu pourras aller et venir.

— Vous allez remonter là-haut ?

— Je ne pense pas. Je suis en train de travailler sur les trous des explosions. On les a comblés et maintenant on va injecter un béton spécial pour consolider le tout. Lorsque ce sera fait, on installera d'autres rails.

— Il faudra bien que je remonte pour manœuvrer le treuil depuis la surface.

— Je pense qu'après-demain tu seras là-haut, mais il faudra te ménager. Si tes amis sont revenus, ils feront ce travail à ta place. Ne t'inquiète pas.

Lorsqu'il retourna dans le poste de pilotage, les images du bétonnage lui apparurent sur écran. C'était du bon travail. Ce mélange synthétique avait dégagé une forte chaleur, car la température de l'eau juste au-dessus était encore de trente degrés.

— Nous pouvons installer dix kilomètres de rails en résine microbienne, lui annonça l'ordinateur, mais par la suite nous pourrions en fournir plus, quand les cellules bactériennes se seront reconstituées.

— Vous ne me l'aviez jamais révélé quand je vous ai interrogé à ce sujet, rappela Kurty ironique. Croyez-vous que nous pourrions remonter la pente de

l'ancienne plage et émerger sur la banquise ?

— Nous souhaitons vous connaître davantage. La production de résine bactérienne doit être conduite avec prudence. On ne peut abuser de ces unités de fabrication, leur faire supporter des cadences infernales. Lorsque vous nous avez rejoints, vous étiez un homme pressé d'aboutir, de sortir la Locomotive de l'eau et nous appréhendions le pire. Vous êtes allé chercher tout un matériel, le treuil, le wagonnet, les rails, et vous nous avez prouvé que vraiment vous étiez attaché à ce projet, qu'il ne s'agissait pas d'un caprice. Donc je peux répondre à votre question. Si vous acceptez que l'opération d'émersion se déroule en plusieurs temps et dure en tout et pour tout un peu plus de quinze jours, la réponse est positive. Vous n'aurez nul besoin de tout ce matériel anachronique qui attend là-haut dans la barge.

— Et une fois sur la banquise, quelle serait la cadence la plus sage pour entreprendre la construction de notre réseau privé ?

— Vous devriez retirer ce mot de cadence. Il s'agit d'une production naturelle de résine qu'une machine transforme en voie de chemin de fer. Eh bien, nous pouvons dire que la progression serait d'un kilomètre/jour.

CHAPITRE 40

Cristella avait raison, ce local servait de fourre-tout. Charlster y avait entassé tous les livres rapportés de 87°7 Station, en réalité tous les livres qu'il avait pu acheter au cours de sa vie. Elle commença de les examiner, mais ils étaient trop nombreux. Elle ne fut pas surprise de découvrir des romans érotiques et des albums de photographies pornographiques. Le tout mêlé à des livres de philosophie hermétique et de sciences fondamentales.

Il y avait aussi de vieux meubles, à une époque Charlster avait voulu acheter un wagon dans un lotissement et le décorer en prévision de sa retraite, mais n'était jamais allé au bout de ce projet. Elle trouva de nombreux appareils, non seulement électroniques mais mécaniques aussi, des objets récupérés dans des fouilles, dans les GED.

Il y avait notamment dans un coin, posé sur une sellette en plastique imitant le bois, un très ancien poste de radio et Louria se demanda de quand il pouvait dater. C'était un trésor pour antiquaire car elle avait l'impression, étant donné son volume, qu'il n'était pas doté de transistors. Elle avait dû lire qu'au tout début de ce qu'on appelait la TSF, on utilisait des lampes, et lorsqu'elle retourna cet appareil, il pesait très lourd, elle vit que le fond avait disparu et effectivement repéra des sortes de lampes au contenu bizarre. Dans un salon actuel, il aurait eu un immense succès chez les snobs.

Elle se remit à quatre pattes pour revenir dans l'observatoire, certaine que ce local n'avait joué aucun rôle dans les recherches de Charlster. Mais c'est justement en se traînant ainsi sous le radiotélescope, qu'elle aperçut le tout petit module noir collé à l'un des ordinateurs de l'instrument. Trois sur trois centimètres, un d'épaisseur. Un objet minuscule, certainement rapporté. Elle voyait les auréoles de colle autour et il était posé un peu de travers. Elle essaya de l'arracher, mais n'y parvint pas. Elle pensa qu'en le faisant tourner elle y arriverait, mais ce faisant elle déboîta le couvercle.

Elle se retourna sur le dos pour mieux examiner ce qui apparaissait et ne fut pas longue à voir qu'il s'agissait d'un petit récepteur, un banal petit récepteur, presque un de ces gadgets que l'on donne dans certains magasins pour une certaine somme d'achats. De la pacotille, mais que Charlster avait jugée assez bonne pour la coller sous un des ordinateurs enregistrant et interprétant les données de son radiotélescope. Et, chose encore plus curieuse, les trois autres ordinateurs étaient également équipés de ces petites boîtes noires. Quatre récepteurs d'ondes radio.

Elle roula sur elle-même et une fois sur le ventre constata que les quatre boîtes n'étaient séparées du fameux local que par la porte en verre. Et que de sa position couchée elle apercevait le vieux poste de TSF sur sa sellette en faux bois. Elle l'avait fait pivoter pour examiner l'intérieur. Elle n'y avait vu que les vieilles lampes diodes à vide, des tubes à vide amplificateurs, avec un dispositif superhétérodyne. Pour changement de fréquences.

— Je suis la plus imbécile que l'on puisse trouver dans le monde scientifique, dit-elle à voix haute, en rampant dans la poussière vers la porte vitrée, l'ouvrant pour pénétrer dans le local.

Elle se pencha vers les fameuses lampes et ricana :

— Évidemment, les transistors sont planqués là-dedans. Charlster s'est bien foutu de nous. Transmissions radio des données fournies à son insu par l'observatoire de 87°7 Station. Le terminus du réseau de fibres de verre doit se trouver quelque part sur le quai, avec un émetteur radio qui transmet les infos jusqu'à ce poste antédiluvien, lequel les répartit sur les ordinateurs du radiotélescope. Ainsi, au cours d'un examen approfondi, mais pas trop, on pense que c'est cet appareil miniature qui a enregistré les données, alors qu'elles viennent de plusieurs milliers de kilomètres. Elle se redressa.

— Bien, une chose d'établie, mais ça ne me donne pas d'indication sur le fameux logiciel épurateur. Et il doit être planqué quelque part dans ce fatras.

Elle s'assit sur un tas de gros bouquins cartonnés datant de la pré-glaciation et essaya de réfléchir, mais on gelait littéralement dans ce local mal isolé.

— Ostensiblement, Charlster pose un vieux poste TSF sur une sellette ridicule où il cache un réémetteur. Ce monstre d'un autre âge s'offre à première vue au visiteur qui sourit d'attendrissement, mais ne se doute pas qu'il dissimule autre chose. Pour les déchets du logiciel-filtre, ce doit être le même procédé. Le digne vieillard, capable des pires excès sexuels, a dû nous trouver une de ces cachettes sensationnelles. Amateur de très jeunes filles, à la limite de la pédophilie, limite qu'il n'aurait pas été gêné de transgresser, je suppose.

Il y avait parmi ces piles de livres, des centaines, peut-être des milliers, des ouvrages pornographiques en proportion moindre. Elle en avait trouvé tout à l'heure. Il en restait encore pas mal. Pour survivre dans ce local, elle devait enfiler sa combinaison isotherme chauffante, abandonnée dans sa draisine. Elle savait qu'elle s'engageait pour de longues journées de recherches à soulever une poussière âcre, sans vraiment l'espoir de tomber juste.

Elle revint dans l'observatoire. Il était certain que Charlster n'y avait pas

conservé le secret de la fréquence d'Altaï. Elle aurait aimé s'en convaincre pour couper à la corvée qui l'attendait, mais elle descendit sur le quai chercher sa combinaison protectrice.

CHAPITRE 41

Murmore était si fière de sa raffinerie qu'elle décida qu'une cérémonie d'inauguration clôturerait la fin des travaux, et qu'à cette occasion on donnerait à tous les invités de quoi faire le plein de leur véhicule personnel, même si c'était une grosse loco. Ann Suba s'en moquait, son installation fonctionnait très bien, et déjà depuis trois jours des wagons-citernes avaient été remplis et dirigés vers les clients qui les avaient commandés. L'ingénieur Pavakov de Tcherskicie lui avait passé un ordre d'achat de cinq mille tonnes. Le train, composé de près de cent wagons-citernes, devait rouler jusqu'à la frontière de son pays avec celle du Consortium, suite à un accord inattendu avec Tharbin. Ann Suba ignorait les termes secrets de cette réconciliation, mais espérait les découvrir un jour.

Le jour de l'inauguration, on annonça que le gouverneur en personne viendrait, et Murmore comprit un peu trop tard qu'elle aurait mieux fait de procéder à une célébration plus discrète. Ce haut fonctionnaire qui se moquait bien des décisions de Talmyr, la capitale de la Compagnie du Consortium des Bonzes, n'en faisait qu'à sa tête et il avait manifesté à plusieurs reprises son désir d'entrer dans le capital de la société pétrolière de la Caspienne. Murmore avait décidé de créer une société anonyme, mais comme elle promettait des actions à pas mal de gens, tout le monde restait sur ses gardes. Ann Suba, qui devait participer pour dix pour cent au capital, n'y croyait pas. Murmore allait essayer de la décourager de poursuivre la direction de la raffinerie, mais pour l'instant elle n'avait trouvé personne de capable. Elle savait cependant une chose, que si Ann Suba était forcée de partir, elle emporterait un mécanisme essentiel à la bonne marche de l'installation, et il faudrait un grand ingénieur ou même un groupe d'ingénieurs pour remettre la raffinerie en état.

Allanabad vint frapper à la draisine où Ann Suba vivait dans un meilleur confort que tout le monde autour d'elle. C'était sa draisine particulière, attribuée par la Panaméricaine pour la directrice de NPST, et elle n'avait eu aucun scrupule à la garder pour elle. N'ayant pas exigé d'indemnisation quand elle avait décidé de quitter le train-observatoire, elle estimait que cette merveilleuse voiture très habitable la récompensait largement.

— Le gouverneur va venir et a demandé à Murmore une entrevue. Son entourage a même suggéré qu'une invitation à déjeuner serait la bienvenue, son Excellence aimant discuter affaire tout en mangeant. Vous croyez qu'on est en train de courir le risque de perdre la raffinerie ?

— Ce sont des affaires de gros sous, lui répondit Ann Suba agacée, moi je suis celle qui fait fonctionner l'affaire.

— Je voulais savoir...

— Non, rectifia Ann, c'est Murmose qui veut savoir.

— Oui, bien sûr, vous avez raison. Elle veut savoir, au cas où le gouverneur se montrerait trop gourmand, si vous seriez prête à prendre quelques jours de congé en emportant... Vous savez ?

— Je ne comprends pas, dit-elle, alors qu'au contraire elle voyait ce que voulait dire ce brave homme, victime consentante de l'odieuse Murmose.

— Mais si, ce système qui mettrait la raffinerie en panne...

— Ah, je vois ce que vous voulez dire, mais en quoi vos histoires m'intéressent-elles, puisque je sais que Murmose cherche désespérément quelqu'un pour me remplacer ? Que m'importe vos ennuis, je suis même persuadée que si le gouverneur devenait majoritaire dans cette entreprise, il me garderait, car il apprécierait mon travail et surtout les revenus qu'il en tirerait. Il ne me hait pas comme Murmose me hait de lui avoir pris son petit ami.

Allanabad s'en retourna chez lui la tête basse, ne sachant ce qu'il allait dire à Murmose. Ann Suba eut un regard pour la flamme qui brûlait en haut de la tour de cracking. Elle était heureuse chaque matin de la découvrir, mais soudain une ombre noire passa devant. Une sorte d'oiseau énorme, monstrueux, volait à cette hauteur.

CHAPITRE 42

Pendant deux jours et deux nuits, Césaire avait débité les cadavres de vaches mortes dans ce déraillement. Certaines avaient été tuées sur le coup, les autres étaient mortes de froid. Il fallait travailler à la tronçonneuse électrique pour aller plus vite, puis transporter les quartiers dans un grand wagon de marchandises. C'était un maquignon venu de Panaméricaine qui avait racheté le lot, et il n'avait pas l'intention de le vendre à Fifty Station, la cité pionnière au Sud. Césaire lui demanda pourquoi, et l'homme lui dit que le temps de négocier sa viande avec les différents détaillants, sa cargaison serait volée.

— Je les connais, les gens de là-bas, fripouilles, traîne-wagons, condamnés évadés, tout ce joli monde se précipite vers cette station pour essayer de survivre. Moi je fais des affaires.

— Je peux vous servir de gardien pendant que vous traiterez la revente.

L'homme le regarda silencieusement, puis secoua la tête.

— Il faudrait dix hommes pour empêcher cette canaille de me piller, mais si tu veux travailler pour moi, je vais remonter vers Salt Lake Station où je dois embarquer ma famille, ensuite je continuerai vers le nord, jusqu'à la baie de Baffin. J'ai vu que tu dépeçais les bêtes plus vite et plus soigneusement que les autres. Je t'embauche. Cent dollars par jour pour commencer. Là-bas, il faudra travailler dur pour vider les wagons dans mes entrepôts. Ceux de Baffin sont destinés à ravitailler les patrouilles des gardes-frontières du pôle Nord.

Césaire repartit vers Salt Lake Station, heureux de se rapprocher du Groenland. D'un seul coup, il allait franchir une belle distance et ne serait plus qu'à mille kilomètres du Groenland intérieur où la famille de son oncle s'était répandue dans différentes localités. Il attendait d'être dans une grande station pour essayer de se procurer des annuaires de ces provinces septentrionales.

À Salt Lake Station il fut consigné auprès du convoi pour le surveiller et n'essaya pas de se défilier. Il surveilla donc les wagons remplis de viande congelée, dans la périphérie de la grande capitale. Désormais, les trains de marchandises étaient bloqués à cinquante kilomètres du centre, mais toute une vie économique plus ou moins clandestine s'était aussitôt développée là. On vendait, on achetait toutes les marchandises, et il dut mettre en fuite plusieurs

individus voulant voler des carcasses. Lorsque le train repartit vers le nord, il put enfin se reposer. Le revendeur de viande, il s'appelait Herson, l'invita même à sa table dans son wagon particulier. Il avait quatre enfants, dont une fille de vingt ans qui regardait sournoisement Césaire. Il pensa que la couleur de sa peau la surprenait, mais comprit ensuite qu'elle le trouvait à son goût. Il ne voulait pas d'histoire avec Herson et il essaya de décourager cette fille en parlant de sa famille et de ses gosses. Il ne pouvait expliquer qu'ils se trouvaient dans un satellite de la Terre, et pire que tout dans un satellite vivant. Il raconta que les siens se trouvaient dans le Groenland auprès de la famille de son oncle. Il inventa une histoire pour justifier sa présence du côté de Fifty Station. Herson lui indiqua comment retrouver les siens en utilisant un service d'informatique mis en place par la fédération postale panaméricaine.

— Tu pourras leur envoyer un e-mail. Ma fille aînée, Jacky, te montrera comment faire.

Trop désireux de retrouver des Sangole, il eut le tort d'accepter et cette fille, en quelques secondes, retrouva toute une liste de Sangole dans différentes stations du Groenland. Mais aucune de ces personnes ne portait le prénom de son grand-oncle, Rami. Au hasard, il choisit une certaine Phidelia pour lui envoyer un e-mail, sans pouvoir cependant se montrer explicite. Pendant ce temps, Jacky lui tripotait le haut de la cuisse.

Cette Phidelia l'envoya balader, sous prétexte qu'elle avait divorcé d'un Sangole alcoolique et ne voulait plus entendre parler de cette famille. Jacky le crut déçu et sa main se montra encore plus consolatrice.

CHAPITRE 43

Voyageur Lombawa était tel qu'elle l'avait connu lorsqu'ils avaient dû régler le péage du Channel Sulu. Un homme tranquille, rond, conciliant, qui l'accueillit chaleureusement. Elle s'était présentée à lui par radio et il lui avait affirmé qu'il se souvenait fort bien d'elle, de son compagnon et de leur baleinier. Le *Mistake*, disait-il, l'avait impressionné par son apparence, mais aussi par la propreté qui régnait à bord. Les bateaux qui transitaient par le channel étaient souvent dans un état lamentable et il avait été surpris par l'état de celui-là.

Lorsqu'elle fut en face de lui, il lui annonça tout de suite qu'ils allaient prendre leur repas tout à côté, dans un excellent restaurant, et sans lui laisser le temps de souffler il l'entraîna, appelant un employé pour qu'il s'occupe du bagage de Fleur.

Lorsqu'au milieu du déjeuner elle voulut aborder la question du litige qui l'avait conduite à Macassar Station, il l'interrompit :

— Nous aurons tout le temps d'en discuter. Ici c'est une station cosmopolite où trois Compagnies disposent de bureaux pour régler les problèmes. Nous ne faisons que cela à longueur de journée et parfois j'ai envie de parler d'autre chose. Je sais que votre compagnon essaye de renflouer cette fameuse Locomotive-dieu engloutie au large de l'île de Palauan. Ce n'est plus un secret et je dois vous avouer que lorsque j'étais plus jeune, j'ai vu des foules entières attendre le passage de cette machine. Je n'ai plus jamais été le témoin d'une telle ferveur populaire et je sais que des milliers de gens attendent sa réapparition.

Il regarda autour de lui pour voir si on ne les écoutait pas. Il y avait dans ce restaurant les représentants des trois Compagnies concurrentes, ceux de l'Ecuadorian, ceux de la Sulu et enfin deux personnages effacés de la Timor Company, une toute petite société qui essayait de s'imposer.

— Je suis passionné par ce renflouement, mais je ne cherche pas à en tirer le moindre profit. Voyez-vous, ma femme, je suis veuf, avait un culte fervent pour cette Locomotive-dieu, en laquelle elle croyait voir les forces de la Liberté opposées à celles de la Caste des Aiguilleurs. C'est en souvenir d'elle que j'ai créé une petite Compagnie, filiale de la Sulu. Ici on dit ainsi, et non Channel Sulu. Comme je suis actionnaire de la Sulu, j'ai obtenu la concession de la banquise de la mer de Sulu. Nous avons un réseau qui rejoint les

Philippines, avec un embranchement pour les îles Sangi, objet de notre rencontre. C'est de Jolo Station, dans les îles Sulu, que débute mon petit réseau. Au départ, tout le monde se moquait de moi, estimait que j'allais me ruiner avec ces deux voies qui s'enfonçaient dans la solitude la plus désespérée. Mais ma ligne fait une boucle avant de rejoindre Lloilo Station aux Philippines. Elle se nomme l'Angeline Company. C'était le prénom philippin de ma femme et la seule station existante, c'est Hope Station. Deux wagons pour le chef de station et son épouse. À cent quatre-vingts kilomètres de l'endroit où votre compagnon travaille au renflouement.

Sidérée, elle finissait par admettre qu'un pressentiment l'avait guidée vers cet homme. Sur les schémas qu'elle avait consultés, ni le nom d'Angeline Cie ni celui de Hope Station n'apparaissaient. Elle prit le risque d'expliquer la véritable raison de son voyage à Macassar Station et il ne marqua aucune surprise.

— Voyez-vous, je m'en doutais. Je sais que vous avez quitté votre ami parce que vous désespériez qu'il réussisse, mais vous êtes tombée entre les mains des Kalami, et surtout de la terrible Narasha qui voudrait avaler la Terre entière. Entre nous, je serais à la place des Aiguilleurs je la tiendrais à l'œil, car elle pourrait bien un jour les supplanter. Mais passons. Donc, j'ai ma petite Compagnie qui bizarrement fonctionne. Pas de bénéfice mais pas de déficit non plus, grâce à une coopérative de chasseurs de phoques et de pêcheurs qui se sont installés à côté de Hope Station. Ils ont creusé un grand trou où les phoques viennent s'installer de plus en plus nombreux. Ils ont établi des quotas de chasse, mais pêchent le hareng et chaque semaine j'en transporte un plein wagon vers les Philippines ou même vers ici.

— Ces chasseurs de phoques, murmura-t-elle, craignant et espérant tout à la fois, comment se déplacent-ils ?

— Je leur ai construit une voie unique. En direction du nord, vers Palauan. Lorsque Narasha Kalami le découvrira, elle sera furieuse, mais pour l'instant les banquises sont aux premiers qui les occupent. Plus tard, il est certain qu'un service d'attribution des concessions sera créé, mais pour l'instant c'est ainsi. Autrefois un tel organisme existait en Australienne.

— Et cette station de chasse et de pêche se trouve éloignée de Hope ?

— Soixante-dix kilomètres.

Elle était en train de calculer combien en resteraient à parcourir lorsqu'elle serait chez ces chasseurs, mais Lombawa le lui souffla :

— Cent dix environ. Ces gens disposent d'attelages de chiens, voyez-vous, car ils prospectent déjà un autre endroit pour un deuxième bassin.

Elle frissonnait, gagnée par une fièvre d'impatience. Son vis-à-vis continuait de parler la bouche pleine, paraissait avoir un appétit difficile à rassasier. Il appela le serveur, recommanda une portion et lui demanda si elle ne voulait pas faire comme lui.

— Voyez-vous, je souhaiterais que lorsque votre ami, pouvez-vous me donner son nom, personne ne le connaît et tout le monde parle de l'homme de la Locomotive-dieu...

— Kurty.

— Je souhaiterais que lorsque sa machine sortira des profondeurs, il emprunte cette voie. Je sais qu'elle est trop étroite et qu'il a besoin d'au moins deux voies.

— Les bogies s'adaptent à n'importe quelle disposition des rails, dit-elle.

— Vraiment, fit-il radieux, je l'ignorais. Je ne pouvais entreprendre la construction d'un double réseau se dirigeant vers le lieu de renflouement, mais si Kurty accepte ma proposition, il pourra, à partir de cette voie isolée, gagner tous les réseaux en cours de construction. Et Dieu sait que celle-ci est rapide et que les rails s'allongent chaque jour dans toutes les directions. Il faut qu'il sache que le réseau de la EEC, en direction de la Chine, subit de lourds retards à cause d'un manque de matériel. Les Kalami des îles Seychelles se heurtent à l'opposition de la Malacca Company qui veut le monopole de la région. Ils ne peuvent donc livrer le matériel commandé par leurs cousins.

Fleur ignorait cela. Cébu s'était vanté, au contraire, que le réseau Nord se construisait sans difficultés.

Ils finirent par quitter ce restaurant où Lombawa avait mangé comme un ogre. Une fois dans son compartiment-bureau, il déclara que les discussions sur le réseau des îles Sangi étaient ouvertes.

— Nous voudrions que vous nous rachetiez cinquante mille kilomètres-tonnes, déclara Fleur, quelque peu gênée par ces prétentions.

— Eh bien dites donc, c'est énorme.

— Notre déficit est trop élevé.

La discussion commença et elle savait qu'elle pouvait descendre jusqu'à trente mille, mais l'accord intervint à trente-cinq mille.

— Si jamais vous perdez votre place chez les Kalami, je vous embauche dans l'Angelica Cie. Vous nous feriez réaliser de bonnes affaires. Mais je sais que vous allez rejoindre Kurty et l'aider à terminer ce renflouement. Ensuite,

au sein de cette fantastique machine, vous vous élançerez sur les rails du bonheur et de l'aventure.

Il souriait, conscient de son excès de lyrisme, mais dans le fond de lui-même il devait éprouver une émotion.

— Demain, votre train pour Jolo Station part à huit heures du matin. Enfin, plus ou moins huit heures. Vous serez à Jolo dans la nuit et devrez attendre le lendemain matin pour emprunter l'Angelica Company. Je télégraphie pour retenir un huitième de wagon-couche. Eh oui, le télégraphe... Je ne suis pas assez riche pour installer l'informatique. À Hope vous serez hébergée par le chef et sa femme, et vous devrez attendre le petit train des chasseurs. Ils sauront qu'ils doivent vous louer un attelage de chiens et un traîneau. En principe, depuis la station phoquière vous ne devriez pas mettre plus de trois jours.

CHAPITRE 44

Le dirigeavion avait accompagné le cargo pendant une demi-heure environ. Lien Rag ne cachait pas ses inquiétudes, car ce rafiote chargé à ras bord s'enfonçait un peu trop, à son sens, dans l'eau. Sa machine à vapeur était certainement essoufflée depuis pas mal de temps et dévorait des quantités énormes d'huile. Le passage obligatoire par le sud des îles Macquarie n'arrangeait rien.

— Ils seront obligés de faire de l'huile avant de remonter pour se ravitailler auprès du *Madam*, annonça Lienty, et ce capitaine Santornin est bien présomptueux de dire qu'il sera à Cooktown en moins de vingt-cinq jours. S'il ne met qu'un mois, ce sera déjà un record.

Ils retournèrent vers Titan où ils devaient embarquer le matériel et l'équipe de déblaiement. Lien Rag regrettait de ne pas avoir retrouvé les services administratifs du Kid, avec ses wagons à étages où travaillaient des centaines de personnes. Il aurait voulu chercher les documents techniques, et aurait aimé aussi mettre la main sur son journal, mais peut-être que le Gnome n'en tenait pas.

Le même soir, lui et Lienty étaient invités par le Conseil du Tabernacle et se rendirent à bord de la *Chimère*. Les Simone n'étaient pas pressés de quitter l'île du Titan, et Lien Rag comprit que le Conseil du Tabernacle retardait l'heure où les commandos de Centdix devraient être réembarqués. Ils se répandraient dans la population, auréolés du succès de leur dernière intervention. Les Aiguilleurs n'avaient opposé qu'une faible résistance, mais une bonne partie des habitants admirait ces jeunes guerriers.

Lorsque le dîner officiel fut terminé, Tom-Tom les invita dans son bureau et ils parlèrent du cargo en route vers les Kerguelen.

— J'ai demandé des renseignements à la corporation des assureurs de Magellan Station. Ces sociétés se regroupent toutes là-bas lorsqu'il y a de gros risques à assumer, et je pense que le *Nan-Tchong* est vraiment un risque énorme.

— Vous avez obtenu une réponse ?

— Ils refusent de me renseigner sur le capitaine, ce qui déjà est un signe inquiétant.

— Je ne vous cache pas, dit Lien Rag, que Songe est la reine des magouilleuses. Je ne devrais pas parler ainsi, car elle est la compagne officieuse de mon fils Liensun, mais vous n'ignorez pas que lui-même trempa quelquefois dans des affaires douteuses, pour ne pas dire plus. Depuis qu'il est président des Kerguelen, il se conduit assez bien, et avoir confié le pouvoir à la vice-présidente Vorgine est une bonne chose. Liensun se passionne pour la construction du réseau de la Société Ferroviaire des Kerguelen, et ce matériel embarqué sur le rafiote en question doit lui permettre de progresser vite, en attendant que des ateliers commencent la production de ce même matériel.

— Où serait la magouille, comme vous dites ? demanda Tom-Tom. Vous croyez qu'il y aurait baraterie ? Revente du matériel, puis naufrage provoqué du bateau et paiement de l'assurance ? Si Liensun est vraiment passionné par cette société, il ne peut accepter que Songe agisse à son encontre ?

Lienty expliqua ensuite qu'ils allaient également partir et rejoindraient le cargo et le surveilleraient un temps, avant de couper droit vers le baleinier ravitailleur.

— Nous ne pouvons les escorter tout au long de leur navigation, car le détour par les îles Macquarie, tout en bas de l'océan Pacifique, à la limite de l'océan Austral, assécherait nos réserves de carburant.

— Ce *Nan-Tchong* va donc naviguer sans nulle surveillance durant des milliers de kilomètres, remarqua Tom-Tom. C'est la route que nous devons également suivre lorsque nous quitterons Titan, mais vous l'avez compris, nous essayons de retarder au maximum cet appareillage.

— Je croyais que vous feriez route vers la Patagonie ? remarqua Lien Rag.

— Les quatre Aiguilleurs survivants nous ont demandé de les reconduire à Madagascar, leur garnison de départ. Ils disent qu'il reste encore des Aiguilleurs là-bas. Je leur ai bien fait remarquer que la banquise en formation nous empêcherait peut-être d'y accéder, mais ils se sont engagés à accepter d'être débarqués n'importe où, pourvu que ce soit à proximité de cette île.

— Depuis le réchauffement, depuis que la Terre n'est plus une monotone boule de glace, avez-vous remarqué que les anciens noms ont repris toute leur valeur ? Jadis, on ne parlait pas de Madagascar et il n'y avait que quelques réseaux pour s'intituler réseau des Maldives ou des Kerguelen. Je me souviens, dit encore Lien Rag, d'avoir roulé sur ce dernier à bord d'un voilier des glaces. Un voilier équipé de bogies, bien sûr, mais n'utilisant que la force du vent.

Tom-Tom les raccompagna à la passerelle. Un motor-ice les transporterait jusqu'à la nacelle du dirigeavion. Le président Simone paraissait songeur et ce

fut au moment de leur serrer la main qu'il se décida à parler :

— Vous devriez vous aussi contourner les îles Macquarie. Je mets à votre disposition la quantité de fuphoc nécessaire. Vous savez que nous en avons toujours une réserve au cas où... Ce capitaine Santornin ne me plaît décidément pas du tout.

Lienty consulta Lien Rag du regard et il accepta la proposition. Il avait hâte de rentrer pour prendre possession de son brise-glace, le *Dark*, mais lui aussi s'inquiétait.

CHAPITRE 45

La vision n'avait duré que quelques secondes, mais Ann Suba en avait gardé une image rémanente qui l'obsédait. Elle se retrouva parmi tous ces gens venus assister à l'inauguration. Le gouverneur débarqua d'un train spécial que la physicienne baptisa de rococo, tant la décoration en était tarabiscotée. Elle apprit plus tard que c'était le train personnel d'un grand potentat oriental, avant le réchauffement. Un chef de tribu que la Caste des Aiguilleurs chouchoutait et comblait de cadeaux. Ce train avait été spécialement conçu pour satisfaire sa mégalomanie. Chaque wagon avait été construit de façon à rappeler d'anciens carrosses du dix-sept et du dix-huitième siècles préglaciaires. On n'avait pas lésiné sur les bois précieux, pas plus que sur l'or et les tissus rares, les cuirs les plus raffinés.

Et de cet ensemble de voitures anachroniques sortit un tout petit bonhomme fébrile qui paraissait trépigner sur place, qui bousculait ses gardes du corps et ses serviteurs, qui présentait avec réticence sa main gantée à ceux qui voulaient la serrer. Il s'approcha de Murmose installée dans un fauteuil roulant et se planta devant elle, comme s'il attendait qu'elle se lève pour le saluer respectueusement. Il finit par accepter de mauvaise grâce qu'elle reste assise, mais lui dédia un regard noir.

Il grimpa les marches de l'estrade prévue comme un fou, alla s'installer sur le trône qui lui était destiné. Allanabad avait cherché partout un siège original pour l'arrière-train précieux de ce grand personnage, et loué à un antiquaire un siège liturgique ayant appartenu à un évêque. On appelait ce trône un faldistoire et il était surmonté d'un dais avec des pompons. Le gouverneur les regardait avec une intense satisfaction sans se rendre compte qu'avec ses pieds qui ne touchaient plus le sol quand il était assis, il inspirait plus d'ironie que de respect.

Trouvant que la cérémonie lambinait avec ces salamalecs de bienvenue, il tapa dans ses mains et Murmose fut transportée à sa droite, Ann Suba admise à sa gauche. Il la regarda d'un œil soupçonneux.

— C'est moi que vous auriez dû contacter en premier.

— C'est bien ce que j'ai fait. Votre huissier Korum en est témoin.

Mais Korum était introuvable. Et Murmose commença son discours d'une voix criarde qui tortura durant un quart d'heure tous les assistants. Chacun

grinçait des dents. Le gouverneur, sans le moindre tact, porta ses mains à ses oreilles.

On avait simplement arrêté la torchère depuis le matin et on la ralluma, pour signifier que la production d'huile diesel commençait, alors que les livraisons se poursuivaient depuis deux semaines. Le gouverneur cessa de se boucher les oreilles, sauta à terre et s'approcha à son tour de l'amplificateur de voix.

— Nous sommes fiers d'assister à cette mise en route de l'industrie pétrolière à laquelle désormais nous allons consacrer toute notre bienveillante attention. Nous déclarons que la production d'une huile de cette qualité ne peut s'effectuer sans que la province y participe grandement, et la province est bien entendu représentée ici par son gouverneur, moi-même, Haragan Kan. Nous allons tout faire pour que cette richesse nouvelle dispense ses bienfaits sur l'ensemble de nos populations. Il serait injuste et contre nature que les seuls bénéficiaires de cette production ne fassent le bonheur que de quelques-uns.

Du coin de l'œil, Ann Suba vit les triples mentons de Murmose gonfler comme les caroncules d'une dinde courroucée. Elle essaya de se lever et son ami Allanabad, sachant qu'elle risquait de se précipiter dans sa fureur sur le gouverneur pour le jeter hors de l'estrade, fit semblant de ne pas voir ses efforts désespérés. Un invité se crut obligé de lui venir en aide et dès qu'elle fut sur ses pieds, extraordinairement petits, Murmose se secoua comme un gros animal se préparant à charger.

Les gardes du corps de Haragan Kan avaient l'œil, heureusement pour lui, et ils se regroupèrent autour de leur maître.

Lorsque Murmose, folle furieuse, se précipita, elle se heurta à un mur de muscles virils. Puis ces gardes l'entourèrent et sous prétexte de lui faire escorte jusqu'à son fauteuil, lui serrèrent les chairs sans ménagement, l'installèrent sur son siège et restèrent auprès d'elle.

Haragan Kan était en train d'annoncer que la province se réservait donc cinquante et un pour cent de la production, et que sur cette manne la moitié serait immédiatement consacrée à l'amélioration de la vie quotidienne, ce qui enthousiasma en apparence la foule rassemblée à distance. Mais Ann Suba apprit plus tard que des agents de la province incitaient les gens à hurler leur satisfaction, même s'ils doutaient de ces promesses.

Murmose choisit de s'évanouir et fut transportée chez elle, ce qui lui évita de paraître au repas donné en l'honneur du gouverneur. Ce fut Allanabad, son mari, qui dut y participer et il pria humblement Ann Suba d'encadrer le gouverneur durant tout ce temps. Il signa avec un soupir la cession de ces cinquante et un pour cent, en échange de quoi le gouverneur assurait

l'exploitation de sa protection.

— Dès demain une garnison s'installera ici pour surveiller le site, dit-il péremptoire.

Lorsque Ann Suba rejoignit sa draisine, il faisait nuit et alors qu'elle en approchait elle entendit, au-dessus de sa tête, comme le bruit d'un papier ou d'une étoffe froissés. Elle sut tout de suite qu'il s'agissait du frottement d'ailes géantes dans l'air.

CHAPITRE 46

Le deuxième soir où Dagan et ses hommes avaient rudement travaillé pour transporter des jerrycans d'huile jusqu'à ce nouveau campement improvisé, un groupe de femmes voilées demandèrent à rencontrer la célèbre chamane pour qu'elle leur donne des soins. Prévenu, Dagan, qui se reposait sous sa yourte, demanda qui elles étaient et apprit qu'elles venaient du petit village voisin construit sur le détroit, un village de pêcheurs peu fortunés.

Il fit demander à la chamane si elle voulait recevoir ces personnes et elle accepta. Elle pria Deborrah et sa servante de filtrer les entrées de ces femmes, car la yourte était trop petite. Le groupe d'une douzaine de créatures voilées de la tête aux pieds se présenta. Deux d'entre elles portaient une civière sur laquelle une femme gémissante était allongée. Elles dirent à Deborrah que leur amie souffrait d'hydropisie et que seule la chamane Sandasaï pourrait quelque chose pour elle. Donc elles entrèrent toutes les trois dans la yourte et Deborrah essaya de faire patienter les autres.

Les porteuses de civière réapparurent et la couturière constata que le ventre de la malheureuse avait miraculeusement dégonflé. Cette Movane était tout de même capable de soigner les gens, pensa-t-elle, avant de faire rentrer la malade suivante qui ressortit immédiatement de la yourte en criant. Aussitôt une panique s'empara du reste de la troupe qui s'égaila dans toutes les directions. Surprises, Deborrah et la servante entrèrent sous la tente et virent une femme étendue au sol, dans la robe et le voile de Movane. Lorsque Deborrah ôta le voile, elle découvrit le visage d'une vieille femme bâillonnée.

La servante réagit la première et courut à la yourte de Dagan pour le prévenir. Elle avait deviné que sa maîtresse avait été enlevée sur la civière que portaient deux femmes, à son avis des hommes travestis.

— Sur les chameaux et directement vers le dirigeable, ordonna Dagan. C'est ce Tharbin qui l'a fait enlever.

Lui-même sauta sur le bât de son animal, mais les chameaux étaient exténués par les allées et venues de la journée. Ils renâclèrent et une fois bâtonnés trottinèrent sans rapidité, si bien que dans la nuit ils virent les lumières de la passerelle du dirigeable s'élever dans le ciel nocturne. Le premier, Dagan tira toutes les balles de son fusil, imité par les siens. Mais en vain.

Fou de rage, il suivit l'ascendance de l'appareil puis la mise en route de ses moteurs lorsqu'il fonça vers le nord-ouest.

CHAPITRE 47

Dans l'état de santé actuel où se trouvait Sumar, il était impossible de le faire remonter à la surface en apnée. Kurty décida de revenir sur la barge pour mettre le générateur d'air en marche. Le garçon était sorti de l'infirmerie et allait et venait dans la Locomotive, tenant compagnie à Kurty qui s'installait devant l'immense tableau de bord pour en étudier chaque élément.

Kurty remonta de grand matin sans incidents et tomba pile sur l'échelle de plongée. Il se précipita dans le local habituel pour essayer sa combinaison et se changer, puis descendit dans la cale et découvrit que l'alternateur fonctionnait. Il décida de ne pas mettre le générateur en marche, remonta en silence, pénétra dans le roof. Rien qu'à voir la table où il prenait ses repas il comprit que les deux amis de Sumar étaient revenus. Ils dormaient, l'un dans sa couchette, l'autre dans un recoin. L'endroit empestait la bière.

Il se pencha sur Themaro et le secoua. Le Philippin sursauta et le regarda, les yeux ronds, ébloui par la lampe soudain allumée.

— Vous n'êtes pas partis ? Mais le générateur ne fonctionnait pas.

— Vous vous êtes saoulés, fit Kurty furieux.

— Pas moi, lui. Le marchand chinois arrivera la semaine prochaine avec un traîneau-citerne à hélice. Quatre mètres cubes de baleinium.

Puis, inquiet, il demanda où était Sumar. Kurty de l'index indiqua le bas.

— Je suis venu remettre en marche le générateur pour qu'il puisse remonter.

Furau ne se réveillant pas, Themaro se pencha pour le secouer. Il grogna qu'il voulait dormir, mais apprenant que Kurty était revenu il s'assit, les yeux écarquillés. De retour dans la cuisine, Kurty prépara du thé et les deux garçons le rejoignirent, quelque peu embarrassés. Surtout Furau qui avait une sérieuse gueule de bois. Kurty avait ramassé les bouteilles de bière, remis un peu d'ordre.

— Le Chinois vous a demandé une avance ?

— Oui, dit Furau.

— Quand il a su que l'huile vous était destinée, il a accepté la commande

sans rien exiger, dit naïvement Themaro. Vous avez une bonne réputation.

Une bonne réputation ! Le Chinois avait dû se renseigner et recevoir l'ordre de fournir de l'huile sans exiger d'avance.

— Où l'avez-vous vu ?

— À Cléopatra, il livrait une commande. Il a un énorme traîneau à hélice qui peut atteindre plus de vingt kilomètres à l'heure.

— Où se ravitaille-t-il, certainement pas dans le golfe du Tonkin ? Même à vingt à l'heure, il lui faudrait plus d'une semaine pour aller dans le vivier aux solinas et autant pour revenir.

— On a entendu dire que l'Ecuadorian Eastern Company avait installé un gros dépôt au centre de la mer Méridionale. Ce serait même Cébu qui aurait repéré l'endroit.

— Ah oui ? Et comment se sont-ils rendus là-bas, puisqu'il n'y a pas encore de voie ferrée ? Ils ne respectent donc pas les règles de la CANYST qu'ils sont les premiers à imposer aux autres ?

Il but son thé et se leva.

— Je vais descendre chercher Sumar. Il a été quelque peu fatigué et je surveillerai sa remontée. Attendez-nous en cas d'ennuis. Mais au fait, comment avez-vous accédé à la barge puisque la passerelle était relevée ?

— Toujours avec un gros glaçon détaché de la banquise. C'est moi qui me mets à califourchon dessus et qui rame avec mes mains gantées. Quand je débarque ici, je dois vite essuyer mon pantalon et mes gants avant de manœuvrer la passerelle, expliqua Furau.

Lorsque Sumar apprit que ses amis étaient de retour, il ne parut pas vraiment heureux. Il avait même l'air d'appréhender de se retrouver en face d'eux. Que craignait-il ? Qu'ils se moquent de lui ou le méprisent, l'accusant d'avoir eu des relations sexuelles avec Kurty ?

— Ils ont convaincu un Chinois de nous livrer quatre mètres cubes de baleinium, lui dit Kurty.

Il ne savait comment lui venir en aide et convaincre les deux autres qu'il n'y avait rien d'équivoque entre lui et Sumar.

Le garçon n'avait plus du tout envie de remonter à l'air libre, n'osa l'avouer, compliquant le travail de Kurty pour lui faire enfiler sa combinaison, son intégral. Au-dehors du sas, le tube d'air s'était soulevé hors des sédiments

et diffusait des chapelets de bulles. Il dut pousser le garçon hors de la Loco, fixer l'embout et le diriger vers le câble où s'accrochaient les petits projecteurs jalonnant la remontée.

Les deux autres aidèrent Sumar à sortir de l'eau, essuyèrent sur-le-champ sa combi, l'encadrèrent pour le conduire au chaud.

Pendant ce temps Kurty s'essuyait simplement après avoir ôté son intégral, ne pensait pas se changer car il voulait descendre sans tarder. Il entendit la voix furieuse de Themaro qui reprochait certainement sa conduite à Sumar, et ce dernier ne pouvait pas se justifier. Kurty estima qu'il payait sa trahison et sa collaboration secrète avec les Kalami.

Il alla chercher quelques objets personnels, des papiers, enferma le tout dans un sac étanche. Il pensait ne pas remonter avant longtemps, peut-être même jamais s'il parvenait à sortir la Locomotive de la mer.

Lorsqu'il pénétra dans le roof, Sumar, très pâle, était assis sur un rouleau de cordages.

— Je plonge à nouveau. Si le Chinois vient, vous lui montrerez les instruments de navigation qui peuvent l'intéresser, mais soyez fermes et ne le laissez pas emporter plus que la valeur de l'huile. Je n'utilise pas l'air puisé car je plonge en apnée, et vous pourrez couper le générateur quand vous estimerez que je suis en lieu sûr.

— Que ferons-nous ? demanda Themaro. Manœuvrer le treuil ?

— Non, pas pour l'instant. Nous verrons plus tard.

Inutile de leur apprendre que la Locomotive, du moins son ordinateur principal, avait décidé de collaborer au renflouement et que la Machine fabriquerait ses propres rails.

— Vous choisissez vous-mêmes les instruments de la valeur de ce baleinium. Le prix en est de mille dollars le mètre cube. Soit quatre mille dollars pour la citerne promise.

Kurty, malgré son impatience de rejoindre le fond, accepta de sélectionner quelques instruments. Un simple radar portatif, même d'occasion, valait déjà quinze cents dollars. Il effectua son choix et les deux Philippins parurent satisfaits. Sumar était toujours seul dans le roof, le regard absent. Lorsque Kurty passa auprès de lui, il lui chuchota :

— Je vous en prie, ne me laissez pas avec eux.

— Écoute, tu as déjà fait une dépression de passer quelques jours dans la

Locomotive, tu aspirais à remonter ici. Tu y es, débrouille-toi avec tes copains et avec tes véritables employeurs. Moi, je n'ai plus besoin de toi.

— Je vous en prie. Ce sont des sauvages.

— Allons donc, Themaro est un peu intransigeant, mais il finira bien par se calmer.

Il sortit et en présence des deux autres enjamba le bordé pour utiliser l'échelle. Il croisa alors le regard de Furau et il n'aima pas ce qu'il y lut. Mais il s'immergea, descendit lentement, ne pensant plus qu'à ménager sa provision d'air. Il espérait même améliorer sa dernière performance en apnée, et une fois dans le sas il fut heureux comme un enfant d'avoir encore gagné deux secondes sur le temps prévu.

Il n'avait pris que du thé dans la barge et il se rendit dans la cuisine pour déjeuner. L'ordinateur lui souhaita la bienvenue et lui dit que les batteries bactériennes avaient bien travaillé durant la nuit.

— Leur résine est d'excellente qualité, mais il sera regrettable d'abandonner ces rails dans le fond de la mer où les sédiments les engloutiront.

— Peut-être serons-nous heureux, quelque jour, de savoir qu'ils sont là et que nous pouvons en quelques instants nous enfoncer à nouveau sous l'eau grâce à eux.

— Quel pessimiste, dit l'ordinateur, que redoutez-vous ?

— Nous en reparlerons lorsque nous aurons émergé, et que les informations les plus importantes nous parviendront dès que nous atteindrons un réseau de Compagnie.

— C'est entendu, nous allons émerger après tant d'années de séjour sous-marin, mais à quel réseau pensez-vous vous raccorder ?

— Certains sont en construction, mais d'autres existent dans le Sud.

Les garçons philippins avaient parlé d'une Compagnie, la Channel Sulu, qui construisait des réseaux dans la mer du même nom et aussi dans la mer des Célèbes.

Kurty s'installa à son poste de commande et la Machine commença de rouler. Lorsqu'elle fut au terminus des voies, il enclencha le système automatique de pose des rails.

— Il est certain, dit-il, à destination de l'ordinateur central, que nous

partirons un peu à l'aventure pour trouver notre premier réseau. Pendant un temps, peut-être assez long, nous affronterons la banquise de la mer de Sulu, en direction des îles du même nom.

— Nous disposons de détecteurs capables d'analyser les vents, par exemple. En ce qui concerne notre position, lorsque nous serons à l'air libre, ce seront les vents du sud qui nous intéresseront. Nous y découvrirons des particules provenant de l'huile brûlée par les locos, d'autres qui nous renseigneront sur la nature du matériel utilisé, sur la présence de passagers, sur l'existence de stations le long de la ligne. À l'aide de ces précieux relevés, nous établirons un premier schéma qui peu à peu se précisera, et nous découvrirons l'endroit idéal pour nous raccorder à l'insu des propriétaires de ce réseau.

Dans la journée, trois kilomètres de rails furent posés et Kurty avait l'impression qu'à bord l'atmosphère était joyeuse, comme si le corps de cette monstrueuse motrice se réjouissait de sortir d'un sommeil de plus de quinze ans. Il avait une idée très vague de la fin de son père, savait qu'il était mort au cours d'un crash en hydravion. Ce dernier avait été abattu par les Harponneurs de la Ligue, au cours du conflit qui opposait plusieurs Compagnies au Caudillo. Il aurait pu retrouver, sinon la date exacte de son décès, mais celle du jour où la Locomotive alertée était venue recueillir son corps pour l'emporter vers une destination inconnue. Pendant des années, nul n'avait su où gisait la Locomotive pirate que les habitants du Sud appelaient Locomotive-dieu, mais on savait qu'elle s'était engloutie quelque part. Puis certains bruits avaient couru et tous situaient l'endroit de ce drame au sein de la Ceinture de Feu, ce qui interdisait toute recherche. Lorsque Kurty avait su qu'un passage s'était libéré dans cette zone de grandes chaleurs, il avait décidé de s'y rendre, sans jamais en donner la raison exacte à qui que ce soit, même pas à Fleur.

Comme si l'ordinateur lisait dans sa pensée, il demanda à Kurty s'il avait des nouvelles de sa compagne.

— Vous descendiez avec elle dans ce qui était alors la crypte de corail, mais jamais vous ne l'avez autorisée à pénétrer ici, dans la Locomotive. Cette jeune femme vous a quitté ? Et vous l'avez remplacée par ce jeune garçon qui a eu cette crise violente quand vous l'avez abandonné ?

Furieux, Kurty allait protester avec véhémence, lorsqu'il comprit que l'ordinateur ne faisait aucune différence entre les diverses inclinaisons amoureuses et n'avait aucun préjugé.

— Je n'oublierai jamais cette jeune femme, dit-il. Elle se nomme Fleur et j'espère qu'un jour elle me reviendra.

— Et vous garderez aussi Sumar.

— Non, soupira Kurty, peu soucieux d'entrer dans des explications traitant d'un sujet aussi délicat. Sumar est un garçon et c'est Fleur que j'aime, une fille.

— Je ne distingue pas très bien vos raisons personnelles, mais je les respecte. N'empêche que vous auriez pu nous présenter cette jeune femme lorsque elle était encore avec vous.

La première fois où il s'était immobilisé devant la Locomotive, Fleur avait souhaité qu'il y pénètre seul pour se recueillir devant le corps de son père, mais par la suite il ne s'expliquait pas pourquoi il avait continué d'y venir seul.

Il pensa de nouveau à Sumar et revit l'étrange regard de Furaou lorsqu'il avait commencé de plonger dans l'océan. Que pouvait craindre le jeune garçon de la part de ses compagnons, sinon d'avoir échoué à capter sa confiance pour obéir aux Kalami ?

CHAPITRE 48

Le *Nan-Tchong* se traînait dans une mer hachée qui le malmenait depuis des jours. Sa vitesse était tombée à dix nœuds, c'est-à-dire dix-huit kilomètres-heure et la chaudière menaçait d'exploser à tout moment. Les soutiers étaient sur le point de se mutiner et de refuser de descendre dans la salle des machines où une fuite de vapeur en avait brûlé deux. Cette vapeur s'était condensée sur les parois froides et transformée en eau qu'on ne parvenait pas à évacuer, si bien que les chauffeurs pataugeaient dans un pied d'eau huileuse.

Le capitaine Santornin buvait comme un trou, ce qui ne l'empêchait pas d'exiger de Songe des satisfactions qui la répugnaient. Elle ne savait s'il acceptait vraiment de couler son cargo car parfois il faisait celui qui n'avait pas compris les sous-entendus. Ils n'avaient jamais eu de franche discussion sur cette opération criminelle. Parce qu'il acceptait ses initiatives amoureuses, elle s'imaginait qu'il était d'accord pour saborder le bateau et embarquer sur les chaloupes. Les îles Macquarie approchaient, malgré la faible vitesse.

— Un porc, criait-elle, quand elle se réfugiait dans sa cabine, c'est un porc puant et je devrais le pousser par-dessus bord lorsqu'il titube sur le pont.

Elle se souvenait de ce jeune garçon chinois qu'elle avait assassiné dans ces parages, du moins à quelques milliers de kilomètres plus au nord. L'histoire restait nébuleuse dans sa mémoire, mais elle savait qu'elle était capable de tuer quelqu'un qu'elle haïssait fortement.

Le second, un Patagon d'ordinaire assez joyeux, avait perdu sa gaieté avec les conditions exécrables de ce retour. Déjà l'aller avait été entrecoupé d'incidents inquiétants, mais il avait l'impression que jamais ils ne rallieraient les Kerguelen. Et si par miracle ils y parvenaient, il se jurait de quitter ce cargo tout juste bon pour la ferraille.

Cette Songe, propriétaire du cargo et donc l'armateur en titre, le laissait perplexe. C'était une jolie femme qui n'avait pas froid aux yeux, une éternelle provocatrice en présence de n'importe quel homme. Il savait qu'elle rejoignait Santornin dans sa cabine et ne comprenait pas qu'elle puisse coucher avec ce gros dégoûtant, un ivrogne qui traînait une réputation déplorable. Il croyait comprendre qu'elle essayait d'obtenir quelque chose de Santornin, quelque chose qui l'inquiétait. Il n'osait pas trop poursuivre ses déductions, mais il les surveillait étroitement. Il avait surpris Songe dans les soutes remplies à

cracker de matériel ferroviaire, il l'avait vue examiner les soudures de la coque nue. Dans les profondeurs du navire il n'y avait plus de contre-cloison. C'était juste deux centimètres d'acier qui séparaient les cales de l'eau. Il n'ignorait rien de la mauvaise qualité de cet acier, des soudures effectuées jadis dans les chantiers navals du Consortium des Bonzes, à l'époque où ils sortaient un bateau par semaine. Lui n'était que matelot alors, à bord d'un ice-tanker construit par Lien Rag pour transporter l'huile de phoque. Voilà des bateaux qui ne couraient aucun risque avec leurs capillaires refroidisseurs formant l'ossature de la coque.

Le second, il s'appelait Maquin, fantasmait sur la silhouette de Songe qui portait des combinaisons moulantes fabriquées par un grand couturier de Magellan Station. Elle avait un corps parfait de femme mûre. Il était aussi fasciné par sa bouche sensuelle, son regard qui laissait entendre ce qu'on voulait dans le domaine érotique. Il rêvait de cette femme, mais n'en restait que plus méfiant et vigilant.

Songe, déçue par le gros cochon de capitaine, se demandait si elle n'allait pas modifier ses plans. C'était un être fini, une larve qui buvait, un libidineux, un fainéant et un velléitaire. Il ne répondait jamais explicitement à ses allusions, si bien qu'elle n'osait lui demander sans détour s'il était disposé ou non à saborder son propre navire. Elle lui avait laissé entendre qu'il toucherait la prime concernant le bateau, plus une somme d'argent qu'elle lui remettrait elle-même. C'était comme s'il n'entendait pas.

Elle commença de s'intéresser au second, le lieutenant Maquin, un homme de quarante ans très robuste. Il ne buvait pas, accomplissait son travail avec efficacité. Il n'était pas mal de sa personne, propre surtout. Aurait-elle le temps avant les îles Macquarie de faire sa conquête, de l'ensorceler au point de lui faire accepter ce qu'elle avait d'abord attendu du capitaine Santornin ? C'était une opération à hauts risques. Un naufrage n'était pas une petite affaire banale. L'équipage risquait de porter accusation contre eux, contre elle surtout. Que serait le séjour sur l'archipel des Macquarie, dans le froid, la solitude, alors que les secours tarderaient peut-être à venir ? Il y avait aussi la suite, le retour aux Kerguelen, les questions et les soupçons de Liensun, sa déception aussi de ne pas disposer de ce matériel d'origine moins douteuse que celui acheté en Patagonie et qui venait des îles Seychelles. Liensun était redoutable dans ses colères qui se transformaient ensuite en apparent retour au calme, mais elle savait que c'était alors qu'il était le plus dangereux. Il calculait comment se venger de la plus discrète façon et on ne savait jamais ce qu'il entreprendrait alors.

— Oui, se disait-elle, mais je dois des millions de dollars estampillés ou d'océanos, comme on veut, et je n'en ai pas le moindre. Mataxa négociera les traites en banques qui voudront obtenir la garantie de Liensun et des

Kerguelen. Aucun doute là-dessus. Et si la population apprenait que Liensun garantissait cette dette, ce serait la révolution.

Une nuit, sachant que Maquin était de quart sur la passerelle, elle s'y rendit, prétextant ne pas pouvoir dormir. Santornin qui s'était gavé de bière cuvait dans sa cabine. À part le timonier, ils étaient seuls et elle vint près de lui.

— La mer est calme, dit-elle. Nous approchons des Macquarie ?

— Vous savez, une mer trop calme n'est jamais un bon signe. Nous devrions apercevoir la première des îles, d'ici trois jours. Nous avons dû réduire encore la vitesse. Nous n'en sommes plus qu'à huit nœuds et il est fort possible que nous devions encore ralentir.

— Nous pourrions nous réfugier dans ces îles ?

— Les abris y sont rares.

— Si nous coulions ? fit-elle à voix basse.

— Elles seraient les bienvenues à condition d'y aborder, répondit-il sèchement.

Elle comprit que jamais Maquin ne marcherait dans son plan. Il pouvait souhaiter coucher avec elle, mais ne se laisserait pas manœuvrer. Ne restait que cette outre pourrie de Santornin. Elle retourna dans sa cabine, exaspérée, et une fois dans son lit, sanglota.

Le lendemain, vers midi, elle se tenait à l'avant du cargo lorsque par hasard elle regarda vers le nord et vit le dirigeavion qui flottait en position de dirigeable. Elle sentit ses jambes fléchir. Puisqu'ils avaient pris le risque insensé de tomber en panne d'huile, n'était-ce pas la preuve que Lien Rag et Lienty la soupçonnaient de préparer son sale coup ?

CHAPITRE 49

Ayant commencé avec ordre et méthode à vérifier tous les livres empilés dans ce local, elle finit par les jeter à la volée dans un coin quand ils s'avéraient sans intérêt. Elle avait mis la main sur plusieurs recueils de textes pornographiques, avec des dessins et des photographies sidérantes. Surtout des scènes d'hommes et de femmes nus pratiquant les positions les plus ahurissantes. Au début, elle ne pouvait s'empêcher de rire, mais vers la fin de la journée, épuisée, elle entraînait dans des colères froides, se rendant compte qu'elle gaspillait son temps, ses forces et ne calmait pas pour autant son désir de trouver l'impossible.

Elle finit par quitter le local pour l'étage en dessous, s'allongea sur la couchette de Charlster. Elle était vannée et le séjour dans ce local était désagréable. Une facette de cet homme génial, qu'elle aurait pourtant dû prévoir, se révélait à elle. Elle savait que jadis il séduisait ses plus jeunes élèves, surtout lorsqu'il professait dans les Échafaudages des Rénovateurs du Soleil, au Tibet. Et plus tard il s'entourait de prostituées choisies pour leur apparence de petites filles, alors qu'elles étaient beaucoup plus âgées. Il avait failli devenir gâteux à cause de cette passion immorale. Elle savait qu'une certaine Songe, la même qui s'était chargée de recruter Ann Suba, avait convaincu Charlster de la fin prochaine de Lacustra City où il avait un laboratoire, et il l'avait suivie, s'était retrouvé en Panaméricaine sous la tutelle d'Opérasque. Ce dernier lui trouvait autant de filles jeunettes qu'il le souhaitait. Jusqu'à ce que Cristella Marlone entre en scène et inverse le processus érotique. Opérasque, déçu par les échecs de Charlster à cette époque, lui avait imposé Cristella. Comme elle le reconnaissait, celle-ci s'était transformée en gouvernante exigeante, soumettant Charlster à ses propres fantasmes.

Louria se releva, peu soucieuse de ressasser ces histoires qu'elle aurait désiré ne pas connaître, mais la découverte de ces recueils de photos l'avait bouleversée. Elle se prépara un mélange d'alcools. Elle sortirait pour aller dîner quelque part, coucherait ici même et reprendrait ses recherches le lendemain matin. Et cela jusqu'à ce qu'elle trouve.

Pourtant, quand elle eut avalé ce mélange, elle remonta dans l'observatoire et essaya de pénétrer les mémoires profondes des ordinateurs du radiotélescope, mais tout était sans mystère, bien détaillé. Ce n'était pas là qu'elle découvrirait la fréquence secrète d'Altai.

Le téléphone retentit en bas et elle descendit rapidement, certaine que c'était Cristella. Elle seule savait qu'elle effectuait des recherches dans l'observatoire de Charlster.

— Capitaine Lewy, s'annonça la policière. Je vais rentrer chez moi et je voulais vous communiquer mon numéro d'appel au cas où vous auriez besoin de mes services.

— Je vous remercie mais pour l'instant j'essaye de me débrouiller seule.

— Ne vous gênez pas.

Elle raccrocha et Louria resta indécise avant de déposer le combiné. Elle n'osait appeler Cristella. Si celle-ci avait eu l'intention de l'inviter, elle l'aurait déjà fait. Dans la cuisine, n'ayant plus envie d'aller au restaurant, elle chercha de quoi manger. Le téléphone ! Cette fois c'était sûrement Cristella.

— Harold. Tu es à SLST ? C'est Cristella qui m'a tuyauté. J'ai pensé que tu lui avais rendu visite. Tu es donc chez Charlster ?

— Oui, fit-elle, la gorge nouée par l'émotion.

Elle résistait à l'envie de le supplier de la rejoindre au plus vite.

— Louria, mon père...

— Il est à 87°7 ?

— C'est ça. Il a trouvé. C'est incroyable, mais en moins d'une heure il avait trouvé ce que je cherchais depuis des jours.

Elle fermait les yeux, sentait que si elle s'avisait de marcher, elle tomberait. Elle haïssait Edgon Kowning de toutes ses forces.

— C'est merveilleux, Louria, nous détenons enfin la fréquence d'Altaï, par laquelle les e-gènes de là-haut envoient leurs messages.

CHAPITRE 50

Les wagons-lits de la Channel Sulu n'offraient qu'un confort modéré et Fleur croyait se retrouver dans les récits de son père, lorsqu'il évoquait ses souvenirs de Transeuropéenne. Ballottée dans tous les sens, elle arriva gelée à Jolo Station, ne trouvant pour se réchauffer qu'un petit déjeuner médiocre et un thé qui n'en était pas, alors que dans ces régions les plantations sous serres proliféraient, et que les commerçants chinois détenaient des provisions de feuilles cueillies à la fin du réchauffement. Elle obtint un compartiment de jour, avant de prendre ensuite le train quotidien pour Hope Station.

Avant de quitter Macassar Station, elle avait expédié un e-mail à Narasha Kalami, pour lui annoncer que les négociations étaient en bonne voie et qu'elle effectuait une tournée d'inspection sur le réseau, sans préciser lequel.

Lorsqu'elle sut que l'Angelina disposait d'une salle d'attente, elle s'y rendit et fut émerveillée par la qualité du service. Était-ce en souvenir de sa femme regrettée que Lombawa soignait ses voyageurs ? Ceux-ci étaient plus nombreux qu'elle ne l'avait pensé et tous se rendaient à Lloilo Station, alors qu'ils auraient pu emprunter la Channel Sulu pour un parcours plus rapide.

Le convoi restreint à trois voitures de voyageurs, le reste en wagons de marchandises, était tiré par un diesel, et enchantée, Fleur prit possession d'un compartiment très agréable, bien chauffé. Dès le départ, l'hôtesse lui apporta du thé et lui annonça que le service à table était pour une heure, mais qu'elle pouvait demander un plateau à tout instant. Évidemment, ce train desservait quantité d'arrêts en pleine banquise. Parfois il n'y avait personne, mais au coup de sifflet de la machine, arrivaient en courant des chasseurs de phoques chargés de fourrures qu'ils confiaient comme ça, en tas, à l'employé d'un des wagons de marchandises. Comme le lui expliqua un voyageur, il y avait un contrat moral entre l'Angelina et ces chasseurs. La Compagnie négociait les peaux et payait les vendeurs en retenant douze pour cent. Le système marchait bien.

Elle arriva à Hope Station assez tard, mais le vieux couple qui dirigeait la station l'accueillit avec empressement, l'installa dans leur wagon.

— Demain, ma femme vous conduira avec notre draisine au poste de chasse en question. Mais il faudra bien vous protéger, car notre draisine n'est qu'une plateforme non fermée, avec un moteur à vapeur.

— Une heure et demie de plein air, précisa la vieille dame alerte.

Elles partirent au jour et malgré sa combinaison isotherme et une autre en fourrure synthétique, Fleur sentit le vent la transpercer.

Les gosses de la coopérative phoquière les avaient entendus arriver et s'échelonnaient le long de la voie unique pour les saluer, et surtout grimper en marche sur la plate-forme qui roulait au ralenti.

Fleur aperçut le trou aux phoques, en réalité un véritable lac artificiel creusé au départ par les chasseurs. Une fois les phoques installés, c'étaient eux qui maintenaient ouvert ce bassin dans la banquise où les harengs grouillaient. Tout ce qui vivait dans la mer se précipitait pour bénéficier de la lumière d'un trou, d'une fente dans la glace.

Elle prit une leçon de conduite des chiens le même jour et le lendemain, et le directeur de la coopérative accepta alors de lui louer son traîneau et ses chiens. Il le chargea lui-même de tout le matériel nécessaire.

— Savez-vous édifier un igloo. Non ? Je vais vous apprendre. Ne prévoyez rien de grand, juste un trou où vous allonger, il sera construit en moins d'une heure. Les chiens s'installeront tout autour, une fois leur poisson gelé avalé.

Le matin de son départ ils accoururent tous, en plus des gosses qui crièrent longtemps alors qu'elle avait déjà parcouru une bonne distance. Elle avait obtenu le cap exact à suivre, car dans ce poste de chasse tout le monde savait que le fils de la Locomotive-dieu essayait de la renflouer. On ne disait pas le fils de Kurts le pirate, mais le fils de la Locomotive-dieu.

Lorsqu'elle s'arrêta, deux heures avant la nuit, elle estima avoir couvert quarante kilomètres. Les chiens s'étaient bien comportés et elle n'oublia pas le rite de la distribution du poisson. Le chef d'abord, puis les autres et à nouveau le chef.

Ce ne fut que le cinquième jour et non le quatrième qu'elle aperçut la flèche du treuil à bord de la barge. Il lui fallut encore une heure pour atteindre les douves. Elle constata que celles-ci n'étaient pas entretenues et se laissaient rétrécir en largeur par la banquise. Elle lança des « hello » successifs sans oser appeler Kurty, et finalement une silhouette sortit du roof avec une démarche difficile.

— Je cherche Kurty, le patron de cette barge.

Sans répondre, la silhouette revêtue d'une vieille combinaison, de celles qui n'étaient pas chauffantes et disposant d'une cagoule et non d'un intégral, commença d'abaisser la passerelle. Le chef de meute gronda, mais d'un mot sec Fleur le fit taire.

Elle avançait sur la passerelle et à travers la lucarne de la cagoule distinguait un visage connu.

— Sumar ?

Mais il entendait difficilement, cette cagoule n'ayant pas un équipement radio. Il désigna les chiens d'un air interrogateur, et elle cria un ordre au chef de meute. Il s'avança avec précaution sur la passerelle. Ensuite Sumar releva celle-ci.

Dans le roof mal chauffé, elle ôta son intégral et Sumar défit sa cagoule. Il avait une sale blessure qui déformait sa joue droite et atteignait l'œil.

— Où est Kurty ?

— Parti.

— Comment ça, parti ? En plongée tu veux dire.

— Non, parti. Avec la Locomotive-dieu.

Elle sursauta, mais la vue de son visage, de ses yeux hallucinés la calmèrent. Sumar paraissait dans un état second et ne savait certainement pas ce qu'il disait.

— Que t'est-il arrivé ?

— Ils m'ont battu. Les deux autres, parce que je n'avais pas suivi les ordres reçus.

— Quels ordres ?

Sumar se déplaça vers le fourneau où dansait une flamme. C'était de l'huile de baleine qui brûlait, rien qu'à l'odeur. Comment s'était-il procuré de l'huile de baleine ?

— Que s'est-il passé ?

— Voyageur Kurty s'était fâché contre moi, m'avait laissé plusieurs jours en bas, dans la Locomotive, pour me punir.

— Punir de quoi ?

— D'avoir voulu vous remplacer.

Il avait fait cet aveu le dos tourné, faisant chauffer de l'eau pour du thé ou de l'orge malté.

— Même Themaro m'a frappé alors qu'il me méprisait pour ce que je suis.

Ils sont fous avec ce réseau en construction où ils vont trouver du travail à cent dollars par jour. Enfin, ce qu'ils disent. Si j'avais suivi le voyageur, nous aurions tous été embauchés. Cébu l'avait promis.

— Où est Kurty ?

Il soupira, tendit le bras vers l'île qui apparaissait dans le jour finissant avec ses montagnes lointaines.

— Là où commence la plage est le grand trou par où la Machine a jailli, comme une baleine énorme. Et elle est sortie tout entière de la glace. Elle roulait lentement. J'ai cru qu'elle se dirigeait vers le centre de l'île, mais non, elle a fait un grand détour et j'ai vu alors qu'elle fabriquait ses propres rails. Elle est revenue sur la banquise et a continué vers le sud-est, sans jamais s'arrêter. Et Kurty n'est pas revenu ici. Moi je ne pouvais pas bouger, j'avais le genou déboîté et depuis des jours j'essayais de le remettre en place. J'ai aussi le pied droit écrasé et je souffre du ventre. Ils ont cogné comme des brutes, là.

Elle détourna les yeux à cause de l'endroit indiqué.

— Vous pouvez aller voir, les rails doivent être en place. Des rails en matière transparente, je suppose. On les distingue à peine. Voilà, voyageur Kurty est parti, les deux autres aussi avec le marchand chinois de baleinium qui a volé tous les instruments de navigation. Plus que ce que voyageur Kurty avait dit. Et moi je suis seul.

CHAPITRE 51

Débraillé, l'œil injecté de sang, le capitaine Santornin, qui dut s'y reprendre à deux fois pour grimper l'escalier extérieur de la passerelle, pénétra comme un fou dans celle-ci.

— De quel droit mettez-vous en panne, lieutenant Maquin ?

Sans répondre, ce dernier leva l'index vers le ciel.

— Quoi, que désignez-vous ?

Il se tordit le cou et aperçut la grosse masse du dirigeavion qui descendait lentement vers son cargo.

— Il va s'empêtrer dans l'antenne.

— Il n'y a plus d'antenne depuis longtemps, fit remarquer le lieutenant.

— Non, mais le câble est en place.

Le cargo, malgré son fret si lourd, se laissait balloter par des vagues déjà fortes. Songe était sur le pont, serrant frileusement contre elle un manteau de fourrure, en dépit de sa combinaison protectrice. Santornin comprenait qu'elle ait froid. L'approche de cet appareil volant ne signifiait rien de bon pour eux. Elle l'avait finalement convaincu de saborder son bateau une fois en vue des îles Macquarie, mais il lui avait caché qu'il ne comptait pas laisser vivre les témoins de cet acte criminel. Il détenait un lance-missile personnel démonté dans un étui, et il avait prévu de couler toutes les chaloupes chargées de marins. Il n'épargnerait que la leur, à Songe et à lui-même. Comme tout bon capitaine, il n'abandonnerait le bord que le dernier, avec la femme. Et depuis le pont il aurait tout le temps de tirer sur les canots de sauvetage. Pas question d'être accusé comme la dernière fois. Et voilà que ces deux types, ces deux cousins, au lieu de filer droit à hauteur du 40^e parallèle, les rejoignaient, au risque de manquer d'huile, pour atteindre ensuite le baleinier de ravitaillement là-bas, à l'intersection du 40^e et du 100^e méridien.

— Que nous veulent-ils ? grommela-t-il dans sa barbe de trois jours.

Depuis que Songe avait commencé de lui faire ces propositions dangereuses, les assortissant d'avances dignes d'une prostituée, il se laissait aller à boire encore plus que de coutume. Au début, il se refusait avec colère à

écouter cette dévergondée, et puis elle avait su le convaincre avec son expérience érotique et ses promesses financières.

— Pour qu'ils fassent un pareil détour, il faut croire qu'ils ont une raison très grave de perdre ainsi leur temps, répondit le lieutenant Maquin, d'une voix suave.

Debout au milieu du pont, Songe n'osait pas lever les yeux vers le dirigeavion. Elle attendait que la nacelle habituelle descende jusqu'à elle. Les deux cousins voudraient certainement lui parler là-haut, dans l'appareil, afin que personne ne les entende. Elle pressentait qu'ils avaient des doutes depuis le début et qu'ils avaient décidé de l'interroger. Eh bien, elle répondrait à leurs questions comme elle le voudrait, mais n'en maintiendrait pas moins son projet de saborder le cargo. Au point où elle était, avec ces énormes dettes, impossible de reculer. Le dirigeavion devrait s'éloigner rapidement pour aller se ravitailler. Il ne pouvait rester à survoler le *Nan-Tchong* des jours et des jours, gaspillant encore plus d'huile qu'en volant à deux cents kilomètres à l'heure.

Un sifflement l'alerta et elle leva seulement les yeux. Ce n'était pas la nacelle qui venait la chercher, mais un homme qui descendait, attaché à un harnais et pendant au bout d'un câble. Lorsqu'il toucha le pont, il dégrafa le harnais et le câble fut aussitôt enroulé depuis le dirigeavion.

— Bonjour, Songe, surprise, hein ? fit Lien Rag.

Elle eut un recul et il crut qu'elle allait tourner les talons, et s'enfuir. Il ignorait qu'elle avait cru s'en tirer avec une entrevue qui lui permettrait de le bluffer, lui et son cousin. Mais le père de Liensun, malgré son âge, s'était fait treuiller jusqu'au cargo et maintenant le dirigeavion paraissait s'éloigner vers le nord-ouest, vers le *Madam*, le baleinier ravitailleur.

— Songe, je vais terminer le voyage avec vous. Je sais qu'il sera très long, plus d'un mois, mais cette cargaison de matériel ferroviaire est trop précieuse, trop symbolique en quelque sorte, pour que je me contente de l'attendre tranquillement, là-bas aux Kerguelen. Je vais partager votre vie qui est sûrement plus rude que celle que nous connaissons à bord de ce merveilleux dirigeavion, mais qu'importe. J'ai trop tendance, à mon âge, à me laisser dorloter. Je n'ai pas envie de mourir dans mon lit, alors vive la vie au grand large.

Songe le regardait avec horreur. Il ne se doutait pas qu'il faisait le jeu de ses ennemis, que non seulement les Aiguilleurs révéleraient le montant de ses dettes fantastiques, mais qu'ils n'accepteraient pas qu'elle leur échappe. Ils lanceraient un contrat contre elle et un jour des tueurs finiraient par l'assassiner.

Elle sentait le regard du capitaine Santornin sur eux. Que penserait-il de cette arrivée inattendue ? Pouvaient-ils encore maintenir leur plan ? Quelles seraient les suites d'un naufrage dans lequel le célèbre Lien Rag aurait perdu la vie ?

— Mais, continua Lien, le désir de veiller sur cette cargaison n'explique pas tout. Je vous ai rejointe à bord de ce vieux rafiot pour vous demander, Songe, comment vous avez pu en arriver à faire pour quatre millions d'océanos de dettes. Vous savez très bien que c'est environ le budget annuel des Kerguelen. Pouvez-vous me donner quelques éclaircissements à ce sujet ? Mon cousin et moi-même ne parvenions pas à y croire lorsque nous l'avons appris.

FIN

Imprimé par BUSSIÈRE GROUPE CPI

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en juin 2003

FLEUVE NOIR

12, avenue d'Italie 75627 Paris Cedex 13 Tél. : 01-44-16-05-00

— N° d'imp. : 33543. – Dépôt légal : juillet 2003.

Imprimé en France